



GUIDE D'ÉDUCATION
POLITIQUE
VOLUME 23

POLITIQUE COMMUNALE

LE CENTENAIRE DE LA BATAILLE DE VERDUN

CHEMINEMENTS FRANCO-ALLEMANDS VERS L'EUROPE

MELANIE PIEPENSCHNEIDER | PHILIPP LERCH (ÉDITEURS)
MARKUS KLAUER



Konrad
Adenauer
Stiftung

MENTIONS LÉGALES

Édité par

Fondation Konrad Adenauer

D^r Melanie Piepenschneider
Directrice Éducation politique de la Fondation Konrad Adenauer
Tiergartenstraße 35
10785 Berlin
Courriel : melanie.piepenschneider@kas.de

Philipp Lerch
Directeur de la KommunalAkademie de la Fondation Konrad Adenauer
Rathausallee 12
53757 Sankt Augustin
Courriel : philipp.lerch@kas.de

Auteur

Markus Klauer
39, Rue Auguste Lerouge
F-59650 Villeneuve d'Ascq
Courriel : markus.klauer@wanadoo.fr

Coopération et rédaction

D^r Marco Arndt
Collaborateur scientifique
KommunalAkademie de la Fondation Konrad Adenauer

Oliver Thomas Rau
Collaborateur scientifique
KommunalAkademie de la Fondation Konrad Adenauer

Traduction

Jean-Luc Lesouëf
Traducteur diplômé, assermenté auprès du TGI de Cologne
Steubenring 13
53175 Bonn
Courriel : jllesouef@t-online.de

Iconographie

Page de couverture : flickr - Laika ac (CC BY-SA 2.0)
Photo (Stachelbeck) page 20 : Centre pour l'histoire militaire et les sciences sociales de la Bundeswehr.
Page 22 : gouvernement fédéral / Richard Schulze-Vorberg
Carte géographique : Extrait carte IGN N° 3112 ET,
© IGN – 2015, reproduction interdite, autorisation n° 60.15043
Toutes les autres photos et illustrations proviennent des archives personnelles de Markus Klauer, Philipp Lerch et du D^r Marco Arndt.



ISBN 978-3-95721-272-6
2017 Fondation Konrad Adenauer

www.kas.de
www.kas.de/kommunalakademie

SOMMAIRE

4	REMARQUES IMPORTANTES ET PRATIQUES DES ÉDITEURS	
5	PRÉFACE : CENTENAIRE DE LA BATAILLE DE VERDUN	
6	PRÉAMBULE DES ÉDITEURS	
8	LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE ET LA BATAILLE DE VERDUN	
25	1. RANDONNÉE DU NORD VERS LA DOUBLE CRÊTE DU MORT-HOMME	
	1.1. <i>La partie nord du bois de Forges</i>	25
	1.2. <i>L'intérieur du bois de Forges</i>	28
	1.3. <i>La zone de la ligne de front allemande à l'orée sud du bois de Forges</i>	29
	1.4. <i>Les ruines du village détruit de Forges</i>	31
	1.5. <i>Les vestiges de positions allemandes dans la partie sud-ouest du bois de Forges</i>	34
	1.6. <i>Les ruines du moulin de Raffecourt</i>	36
	1.7. <i>Le terril de déblais du tunnel du Kronprinz</i>	39
	1.8. <i>La crête nord du Mort-Homme</i>	43
	1.9. <i>La crête sud du Mort-Homme</i>	45
49	2. RANDONNÉE DU SUD VERS LA DOUBLE CRÊTE DU MORT-HOMME	
	2.1. <i>La localité de Chattancourt</i>	49
	2.2. <i>Le cimetière national français de Chattancourt</i>	50
	2.3. <i>Le village de Cumières rayé de la carte</i>	52
	2.4. <i>Le bois de Cumières et le bois des Corbeaux</i>	55
	2.5. <i>Une stèle commémorative pour un aspirant-officier français tombé au front</i>	58
	2.6. <i>À l'orée du ravin des Caurettes</i>	59
	2.7. <i>Les sorties sud du tunnel de Gallwitz</i>	61
	2.8. <i>Sur la crête sud du Mort-Homme</i>	65
69	PERSPECTIVE : VERDUN ET LE FUTUR DE L'AMITIÉ FRANCO-ALLEMANDE EN EUROPE	
70	INDICATIONS DES SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	
72	CARTE GÉNÉRALE DES SENTIERS DE RANDONNÉE	



Remarques importantes et pratiques des éditeurs

Ne vous exposez en aucun cas à un danger et, dans l'ensemble de la zone du champ de bataille, ne quittez jamais les sentiers balisés. Nous vous déconseillons instamment de saisir, relever ou emmener avec vous tout objet quel qu'il soit. Les munitions non explosées, de quelque nature que ce soit, sont aujourd'hui encore dangereuses sans restriction. Chaque année, des touristes perdent la vie pour avoir manipulé maladroitement des munitions trouvées sur le sol. C'est la raison pour laquelle les autorités régionales de la police et des forêts réagissent à juste titre de façon très attentive et systématique.

Dans l'ensemble de la zone du champ de bataille, il est formellement interdit de procéder à des fouilles, d'utiliser un détecteur de métaux ou de descendre dans des installations souterraines, sous peine de poursuites graves.

Veillez respecter ces consignes aussi et surtout en étant conscients que vous vous trouvez sur un large site commémoratif où de nombreux soldats morts durant la guerre reposent dans le sol sans tombe connue. Veuillez respecter à tout point de vue leur repos éternel.

Un grand nombre des points panoramiques que nous vous proposons ici se trouve à l'écart des flux de touristes usuels. Ne laissez jamais des objets de valeur dans votre véhicule.

Préface :

Centenaire de la bataille de Verdun



D^r Hans-Gert Pöttering

*Ancien président du Parlement européen
et président de la
Fondation Konrad Adenauer*

L'incommensurable tragédie de Verdun est et reste à la fois une exhortation et une mission à l'adresse de tous les Allemands, Français et Européens.

Je souhaite de tout mon cœur que les générations futures parviennent elles aussi à maintenir bien vivant le souvenir du « moulin à os de Verdun » et à en tirer des leçons intelligentes. Chacun de ceux qui, un siècle après cette effroyable bataille de matériel, se rendent sur le champ de bataille de Verdun, inspectent les paysages de cratères d'obus comme sur la double crête du Mort-Homme et pénètrent dans l'un des nombreux cimetières militaires ou monuments commémoratifs, se rend compte, en son for intérieur, quels destins les hommes ont dû endurer ici-même. Une fois de plus, nous prenons intimement conscience combien sont précieuses notre amitié franco-allemande et notre grande œuvre de paix en Europe.



Professeur D^r Bernhard Vogel

*Ancien ministre-président
et président honoraire de la
Fondation Konrad Adenauer*

Même avec un siècle de recul, on ne peut penser qu'avec effroi à la bataille de Verdun. Dans l'une des batailles les plus vaines et les plus inutiles de la Première Guerre mondiale, des centaines de milliers d'Allemands et de Français ont trouvé la mort. Et, en dépit de tout, il émane de cette catastrophe un message pour l'avenir. La poignée de main commune de François Mitterrand et de Helmut Kohl, en 1984, sur le champ de bataille, et leurs longues minutes de silence – qui nous ont profondément émus, nous qui avons eu le privilège d'être présents – sont devenues le symbole de ce message: Allemands et Français, nous sommes devenus des amis. Ce qu'il s'est passé il y a un siècle de cela ne doit jamais se reproduire. Pour que ce serment reste effectif, nous ne devons jamais oublier, les générations qui nous succéderont ne devront jamais oublier les événements qui se sont déroulés, il y a un siècle, aux portes de Verdun.

Préambule des éditeurs

Mesdames et Messieurs,

La bataille de Verdun s'est gravée dans la mémoire collective des Français et des Allemands comme « enfer apocalyptique ». Des contemporains ont également décrit le martyre avec les termes de « fournaise », « moulin à os » et « pompe à sang » – mais, aussi, d'autres se sont murés dans le silence à son sujet, souvent leur vie entière. « Je ne trouve pas de mots qui puissent restituer mes impressions. Même l'enfer ne peut pas être aussi terrible », a écrit dans son journal, le 22 mai 1916, près de Verdun, le sous-lieutenant français Alfred Joubaire. Quelques jours plus tard, le soldat âgé de vingt ans est mort, en tant que l'un de plusieurs centaines de milliers de victimes de cette bataille de matériel acharnée.

Même cent ans après, cette bataille reste pour nous inconcevable, cette bataille de position d'une grande brutalité et qui, pendant plus de trois cent jours, a, toutes les quarante secondes environ, coûté une vie humaine ou mutilé un soldat. Chacun de ceux qui, aujourd'hui, font le voyage dans ce qui est probablement la deuxième ville de France sur le plan de la notoriété et partent à la découverte du champ de bataille le plus symbolique de la « Grande Guerre », se rend en visite dans un mémorial d'un seul tenant. Jusqu'à aujourd'hui, plus de 130 000 soldats tombés au front n'ont pas pu être identifiés, des dizaines de milliers n'ont même pas été relevés et reposent encore dans le sol. Dans son poème « Verdun. De nombreuses années plus tard », Erich Kästner a écrit « Cette région n'est pas un jardin et, a fortiori, pas un jardin d'Eden. Sur les champs de bataille de Verdun, les morts se relèvent et parlent. » Et, de fait, aujourd'hui encore, on déterre chaque année, près de Verdun, des restes mortels de soldats.

Sur le champ de bataille de Verdun, nous ressentons la dimension de la « communauté de destin franco-allemande » et la mission de concevoir notre coopération comme une « amitié héritée ». C'est ainsi que, depuis la poignée de main historique du président de la République française et du chancelier fédéral allemand, le 22 septembre 1984, les panneaux commémoratifs à la Nécropole nationale française de Douaumont et dans le cimetière militaire allemand de Consenvoye nous exhortent eux aussi : « Nous nous sommes réconciliés. Nous nous sommes compris. Nous sommes devenus des amis. » Dans son allocution prononcée à l'occasion de la collation du Prix International Charlemagne, en 1988, à François Mitterrand et à Helmut Kohl, le chancelier fédéral allemand a tenu à souligner que l'Allemagne et la France sont, de ses propres termes, « plus que des voisines » : « Elles étaient et elles sont des sœurs, l'émanation des mêmes origines, du même empire Carolingien. » Ce à quoi François Mitterrand a ajouté, montrant la voie à suivre en commun à l'avenir : « Non pas que le couple franco-allemand représente à lui seul toutes les chances de l'Europe, mais sans ce couple-là, si divisé au long du 19ème siècle et du 20ème siècle, que serait-il possible de construire là où la géographie et l'histoire nous ont placés? ». À l'occasion de la commémoration de la bataille de Verdun, nous voulons rappeler à notre souvenir à tous cette responsabilité commune envers l'Europe.

« Le Centenaire de la bataille de Verdun. Cheminements franco-allemands vers l'Europe » est notre contribution pour faire perdurer, à l'avenir, le message d'exhortation parti d'une petite ville de Lorraine au cœur de l'Europe. C'est pourquoi, de façon très concrète et très pratique, nous nous consacrons à un segment significatif du champ de bataille de Verdun : La double crête du Mort-Homme se trouve au-delà des grandes installations défensives et à l'écart des flux majeurs de visiteurs sur la rive gauche de la Meuse. C'est ici que, en 1916 et en 1917, se sont déroulés des attaques particulièrement sanglantes et des combats violents. Notre guide d'éducation politique rédigé en français et en allemand vous accompagne, le long de divers sentiers franco-allemands,

jusqu'à la double crête du Mort-Homme. En cours de route, sur les lieux mêmes, il fait revivre dans notre mémoire les événements survenus durant les années 1916 et 1917, il vous guide jusqu'aux vestiges de la bataille, jusqu'aux monuments commémoratifs ainsi qu'aux cimetières militaires et met en lumière comment, d'une façon fascinante, la nature a repris ses droits, dans la « Zone Rouge ».

Notre guide d'éducation politique éclaire, sous forme d'instantanés, quelques périodes mises en évidence par les violentes hostilités qui ont fait rage autour de Verdun. Nous ne prétendons pas faire une description exhaustive et détaillée des combats ; bien au contraire, nous voulons passer en revue la Première Guerre mondiale et la bataille de Verdun en évoquant d'une façon aussi compréhensible qu'impressionnante des destins et des événements qui ont trait au « Mort-Homme », mais aussi établir un lien d'actualité avec la culture de la mémoire allemande et française. C'est la raison pour laquelle, fréquemment, nous faisons des citations de journaux des marches et opérations et de descriptions personnelles qui ont, la plupart du temps, été couchées sur le papier et sous l'impression des événements par des soldats français et allemands ou qui ont été écrits à titre rétroactif par des acteurs immédiats. La représentation et l'évaluation décrites à cette époque méritent d'être particulièrement prises en considération et exigent en outre, de notre part, une façon de voir différenciée et une approche depuis une perspective d'aujourd'hui.

Les descriptions historiques sont complétées par des points de vue émanant de personnalités qui, aujourd'hui et sur place, s'engagent en faveur de l'amitié franco-allemande et du souvenir commun des victimes de la bataille de Verdun. Nous avons fait prendre la parole à des maires français qui cultivent et maintiennent en vie le souvenir de la bataille de Verdun dans leurs localités nouvellement édifiées après la Première Guerre mondiale. Nous avons donné la parole à des représentants d'institutions publiques ainsi qu'à des responsables de monuments commémoratifs. Leurs déclarations mettent en exergue la signification aujourd'hui encore éminente que revêt ce champ de bataille dans la mémoire nationale française, mais aussi sa place dans la culture du souvenir allemande et européenne cent ans après la bataille de Verdun.

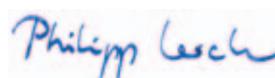
Nous tenons à remercier cordialement Markus Klauer, historien militaire et auteur de la présente brochure. Nous adressons aussi nos remerciements à nos partenaires français et allemands pour leur accompagnement et leur soutien sur place, parmi lesquels de nombreux hommes politiques communaux, journalistes et historiens ainsi que responsables de monuments commémoratifs, administrations, associations et institutions. En outre, nous remercions tous nos collègues et collaborateurs impliqués dans notre projet de recherche sur Verdun et les participants à plusieurs séminaires de boursiers à Verdun ainsi qu'à la conférence professionnelle « Verdun 1916 – 2016 » organisée en avril 2016 au Centre Mondial de la Paix.

Enfin et surtout, nous voulons remercier cordialement la Fondation Civitas-Bernhard Vogel pour son soutien généreux sans lequel notre publication n'aurait pas été possible.

Nous vous souhaitons des cheminements « franco-allemands » riches en enseignements et générateurs de paix au propos de la bataille de Verdun dans notre avenir commun européen.



Dr. Melanie Piepenschneider
Directrice en charge de l'éducation politique
à la Fondation Konrad Adenauer



Philipp Lerch
Directeur du département KommunalAkademie
de la Fondation Konrad Adenauer

La Première Guerre mondiale et la bataille de Verdun

Les fortifications de Verdun sont le maillon d'une puissante chaîne de défenses que la France a, après la défaite subie contre la Prusse et ses alliés à l'issue de la guerre de 1870/71, édifiée pour protéger sa longue frontière orientale. La région de Verdun en constituait la pierre angulaire septentrionale et l'extrémité de cette chaîne de fortifications. Avant que n'éclate la Première Guerre mondiale, Verdun, avec ses vingt forts et quarante ouvrages intermédiaires, était considérée comme l'une des régions les plus densément fortifiées du monde. Les installations épousaient les contours du terrain et étaient bien dissimulées. Elles étaient précédées par un système de positions de un à cinq kilomètres de profondeur consistant en tranchées et abris souterrains (voir carte 1).

C'est notamment en raison de ce système de défense que le chef d'état-major allemand, le comte Alfred von Schlieffen, a conçu, au début du XX^e siècle, le plan éponyme qui prévoyait qu'une attaque possible de la France par l'Allemagne devait s'effectuer à travers la Belgique de façon à contourner ces fortifications. Toutefois, la violation de la neutralité belge a entraîné l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne aux côtés de la France, si bien que l'avantage stratégique ainsi obtenu allait avoir un prix élevé.

La bataille de Verdun proprement dite a duré moins d'un an, du 21 février au 16 décembre 1916, abstraction faite des violents combats qui se sont déroulés avant et après dans la région. Cette bataille de matériel d'une ampleur sans précédent a causé la mort de centaines de milliers de soldats et en a rendu d'autres invalides. Pendant la bataille de Verdun, sur quelques kilomètres carrés seulement, toutes les quarante secondes environ un soldat français ou allemand a été tué ou grièvement blessé. Un grand nombre d'entre eux ont été victimes d'un destin resté inconnu dans le tristement célèbre paysage de cratères causé par la chute de millions d'obus et ne sont plus jamais revenus dans leur famille.

Aujourd'hui, cent ans plus tard, beaucoup de traces des combats, notamment de nombreux systèmes de positions, des bunkers, des souterrains et les divers autres systèmes de défense dans les régions de forêt ainsi que les prairies et les champs ont disparu. Presque totalement détruite à l'issue de la guerre,

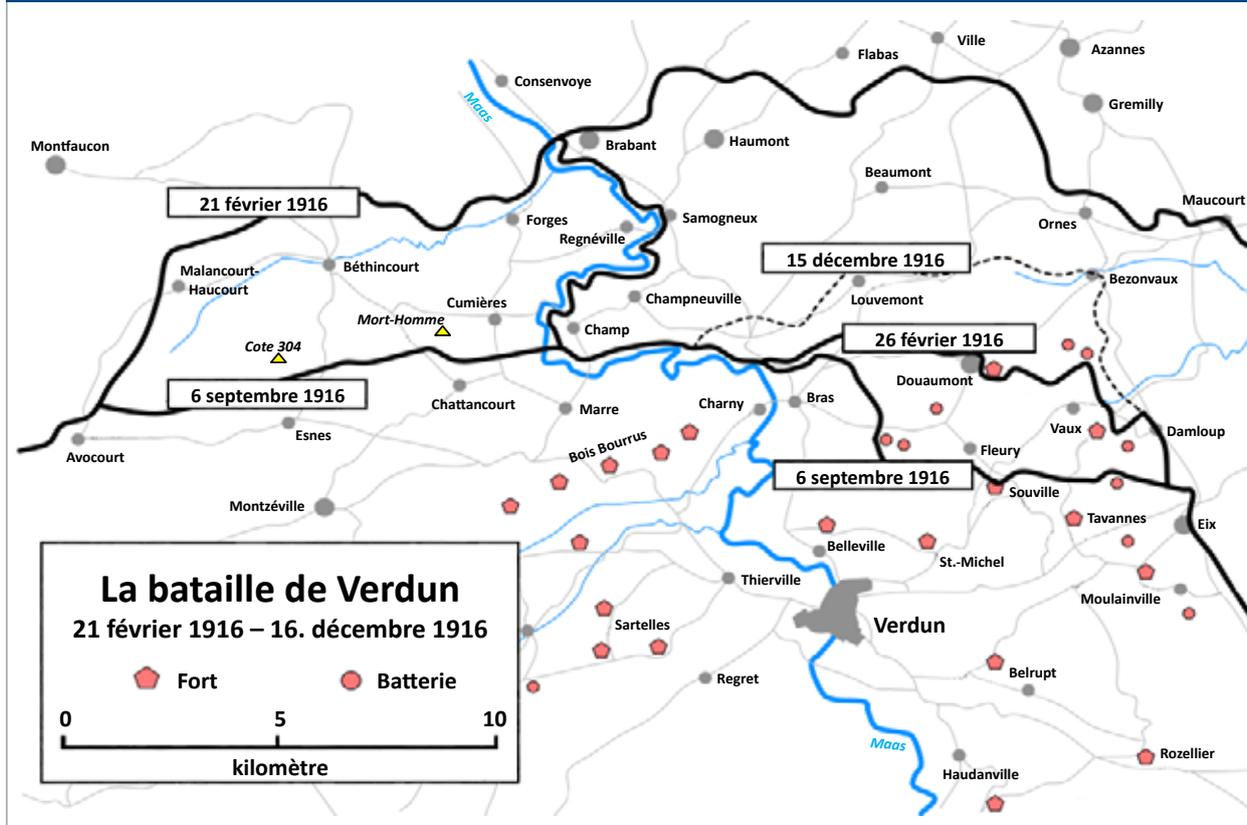
la petite ville de Verdun est de nouveau une localité souriante sur les rives de la Meuse. Cette partie de la Lorraine attrayante par ses paysages a un charme peut-être un peu austère, mais néanmoins fascinant.

La ligne de crêtes couvertes de forêts d'Argonne constitue, sur une longueur de près de quarante kilomètres, la frontière occidentale de la Lorraine. De la forêt d'Argonne, en direction de l'est et jusqu'à la Meuse, s'étendent, avec de légères ondulations de terrain, des champs à l'horizon infini, régulièrement interrompus par des bosquets et de villages. Certaines collines dominent le paysage environnant. Des deux côtés de la Meuse s'élève une ligne de sommets presque ininterrompue qui domine la vallée de la Meuse de parfois deux cent mètres et qui, jusqu'aux graves combats de la guerre mondiale, n'étaient recouverts que de forêts éparses. Aujourd'hui, par contre, de nombreuses contrées sont complètement recouvertes de forêts.

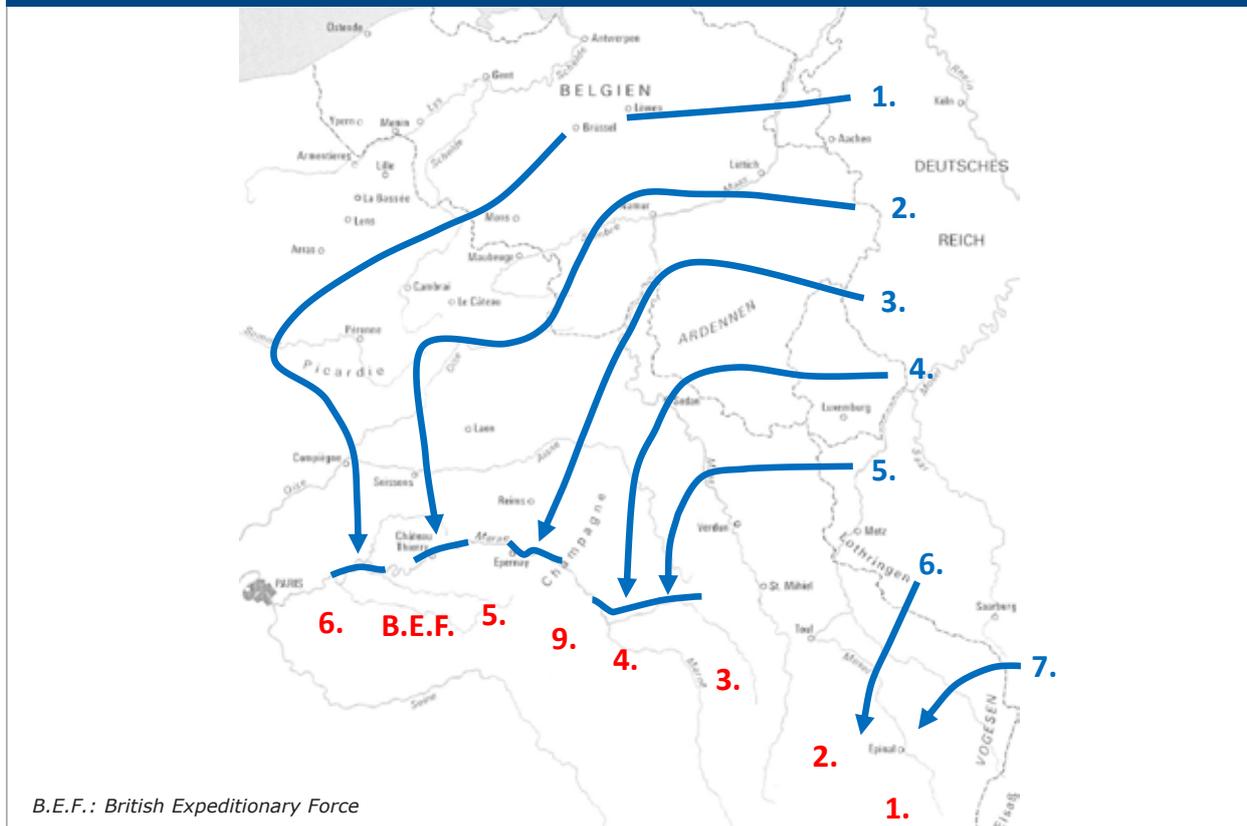
Plus loin en direction de l'est, débute la plaine fertile de la Woëvre qui, jadis, allait jusqu'à la frontière de l'Empire allemand et du Grand-Duché du Luxembourg. S'écoulant vers le nord depuis Verdun, la Meuse sépare le futur champ de bataille en une moitié est et une moitié ouest, une particularité topographique qui aura une grande signification pour le déroulement de la bataille.

Peu avant que n'éclate la Première Guerre mondiale, deux systèmes d'alliance majeurs s'étaient constitués en Europe : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie, les dites puissances centrales, faisaient opposition à l'empire russe du Tsar, à la Grande-Bretagne et à la France, ce que l'on appelait la Triple Entente. Dans cette conjoncture, la crise a connu une escalade jusqu'à l'assassinat de l'héritier du trône autrichien et de son épouse à Sarajevo, durant l'été 1914, débouchant sur une guerre qui devait entrer dans l'histoire en tant que Première Guerre mondiale et que la France devait appeler « La Grande Guerre ». Pendant la durée des hostilités, d'autres États ont pris part au conflit, aussi bien d'un côté que de l'autre. En 1915, l'Italie a changé de camp et rejoint l'Entente, après s'être tout d'abord déclarée neutre. Plus tard, parmi les alliés les plus importants, l'Empire ottoman s'est rangé du côté des puissances centrales, tandis que les États-Unis

1. La bataille de Verdun : position, terrain et lignes de front



2. L'offensive allemande en 1914



3. Le front au début de l'année 1916



d'Amérique sont entrés en guerre aux côtés de l'Entente. Il faut connaître exactement ce qu'il s'est produit à cette époque il y a plus de cent ans pour comprendre le déroulement de la Première Guerre mondiale et le contexte de la bataille de Verdun.

Quelques jours seulement après le début de la guerre, conformément au plan d'attaque allemand, quatre des sept armées allemandes (1^{ère} à 4^{ème} Armée) attaquent la Belgique et pénètrent peu de temps après en France. Ici, elles sont censées marcher vers le sud-ouest en direction de Paris en un mouvement de grande ampleur. Dans le sud, la 5^{ème} Armée fait de même en direction de Verdun sous la conduite du prince-héritier Guillaume. Son flanc droit avance en direction des fortifications, les autres forces de cette armée constituant, dans la zone de Metz, le point de rotation de la percée. Au sud de la 5^{ème} Armée, deux autres armées allemandes lui emboîtent le pas (voir carte 2).

Fin août, la percée du flanc droit de l'armée allemande a été si rapide que la 5^{ème} Armée peut franchir la Meuse au nord de Verdun. Cette avancée exige une protection particulière du flanc est de l'armée, qui ne cesse de s'allonger vis-à-vis de la zone de

fortifications françaises étendue précédant Verdun. Là sont positionnées les parties essentielles de la 3^{ème} Armée française derrière la ceinture de fortifications échelonnée en profondeur. Mépriser la menace émanant de ces puissantes forces adverses semble extrêmement risqué sur le plan stratégique, du fait du danger que représente des milliers de soldats français prenant à revers par les flancs ou l'arrière les forces allemandes à l'occasion d'une attaque.

Le 6 septembre 1914, le commandant en chef de l'armée française, le général Joseph Joffre, déclare, dans un ordre du jour, l'importance de la signification de l'heure qui a sonné. Aucune retraite, dit Joffre, ne doit se produire quelles que soient les circonstances ; bien au contraire, il faut maintenant impérativement stopper la percée allemande !

Très tôt déjà, les premières contre-attaques françaises le long de la Meuse et franco-britanniques le long de la Marne débutent. Elles engendrent finalement la retraite de l'armée allemande.

Les armées allemandes reculent vers le nord jusqu'à une ligne qu'il leur sera facile de défendre même en cas d'attaques plus violentes. Dans la partie occidentale de la Lorraine, cette ligne longe la Meuse de

très près à l'ouest et à une distance respectueuse de la zone de fortifications de Verdun (voir carte 3). Bien que la priorité de l'opération globale se déplace maintenant en direction du nord de la France et de la Belgique, la 5^{ème} Armée est censée passer de nouveau à l'offensive et, avec des attaques de grande ampleur des deux côtés, encercler les fortifications de Verdun. Cette offensive doit forcément englober la crête recouverte de forêts d'Argonne, qui n'était jusqu'ici pas occupée par des troupes allemandes. Ainsi se produit-il à l'intérieur de la forêt, dès la mi-septembre 1914, de premiers combats violents entre troupes allemandes et françaises. Les combats qui se déroulent au cœur de la forêt d'Argonne vont durer plusieurs mois. Ce n'est que lorsque les Allemands eurent conquis de haute lutte une position dominante appropriée comme position permanente que les violents combats perdront de leur intensité.

Peu à peu, le front s'immobilise en une guerre de tranchées, d'autant plus que, pendant la totalité de l'année 1915, la priorité des opérations allemandes porte sur le front oriental. Là-bas, des troupes austro-hongroises et allemandes ont, à l'automne, remporté une victoire décisive contre l'armée du Tsar. À cause de cette défaite, la Russie n'est, pour une période prolongée, plus en mesure de déclencher des offensives. Ceci facilite donc la tâche de l'armée allemande et lui permet, en 1916, une stratégie plus offensive à l'ouest.

Au bout d'une bonne année de guerre, les pertes en soldats et en matériel sont énormes des deux côtés. C'est pourquoi, en septembre 1915, le ministre de la Guerre allemand recommande de faire preuve « d'économie avec le matériel humain disponible ». Et pourtant, au cours de l'année 1916, une hémorragie encore plus grande attend l'armée allemande. Le blocus des voies maritimes par les Alliés a pour conséquence des restrictions considérables de l'alimentation de la population et de l'approvisionnement en matières premières de l'industrie allemande. De plus, la situation se dégrade par suite de la défaillance de l'ancien allié italien, qui, à partir de 1915, se bat aux côtés des Alliés.

En 1916, le commandement allemand veut de nouveau attaquer sur le front occidental et emporter la décision : l'objectif du chef du commandement suprême des armées, le général Erich von Falkenhayn, est donc la percée opérationnelle à travers le front adverse. Plusieurs avant-projets sont élaborés pour une telle offensive. Aux yeux d'Erich von Falkenhayn,

c'est l'Angleterre l'adversaire principal. En raison des mauvaises conditions météorologiques auxquelles l'on doit s'attendre, il doit toutefois exclure une offensive contre la section britannique du front occidental avant la fin du printemps. Par conséquent, il ne reste plus que la partie française du front comme zone d'opérations. Le général von Falkenhayn choisit Verdun.

En vertu de la prise rapide de la rive droite de la Meuse devant Verdun, le chef du commandement suprême des armées veut obliger les Français à lancer une contre-attaque qui leur causerait de très graves pertes et réduirait les réserves françaises afin de pouvoir alors lancer sa grande offensive synonyme de victoire. Pour celle-ci, il se donne cinq semaines. Il ne pense manifestement pas à une bataille de matériel. Après la guerre, dans ses mémoires, Falkenhayn prétendra qu'il n'avait même pas projeté une percée de Verdun mais, bien au contraire, avait voulu y « saigner » les Français. Il aurait présenté ce concept à l'Empereur dans le fameux mémoire de Noël 1915. Or, dans ses mémoires, ce mémorandum n'existe que sous forme de copie et non d'« original ». Ni l'Empereur ni le Kronprinz confirme l'existence d'un tel mémoire ; de plus, il n'existe aucune source qui contienne, avant mars 1916, le concept de « saignée » ou de « saigné à blanc ». Entre temps, selon les chercheurs, il est incontesté que ce mémoire n'a jamais existé et qu'Erich von Falkenhayn l'aura inventé pour légitimer son échec.

Désormais, les troupes allemandes s'exercent de nouveau, depuis décembre 1915, à la guerre de mouvement. Même si la conception du chef du commandement suprême des armées devait ultérieurement s'avouer vouée à l'échec, l'attaque allemande sur Verdun bloque malgré tout une grande partie des forces armées françaises, y compris de ses réserves, qui ne seront donc plus disponibles que de façon très limitée pour une offensive française projetée par exemple de concert avec les Britanniques.

Jusqu'au début de la bataille de Verdun, la situation était restée relativement calme sur cette section du front. L'armée française avait même déplacé des troupes et canons de cette zone pour les envoyer sur d'autres sections du front. Depuis la fin de 1914, des troupes allemandes ont déjà entouré en demi-cercle la zone de fortifications.

Verdun ne se trouve qu'à environ cinquante kilomètres derrière la frontière de l'Empire allemand. Un dense réseau de voies ferrées facilite le déploiement et l'approvisionnement des troupes d'attaque alle-

mandes. De plus, c'est le fils aîné de l'Empereur allemand qui exerce ici le commandement suprême. Qui, sinon le Kronprinz, doit prendre la direction de l'offensive synonyme de la victoire depuis si longtemps escomptée ?

La zone de fortifications françaises des deux côtés de la Meuse consiste à cette époque en vingt fortins et en différentes petites fortifications qui sont réparties en deux ou trois anneaux autour de la ville. Elles protègent l'infanterie, servent de poste de commandement, de dépôts ou de positions de feu bétonnées pour l'artillerie.

À la mi-février 1916, il est prévu que plus de 100 000 soldats allemands attaquent de la Meuse vers le sud, soutenus par un feu d'artillerie éprouvant et destructeur typique de la Première Guerre mondiale. Contrairement à ce que s'imaginait le Kronprinz, le général von Falkenhayn restreint toutefois l'offensive, en raison des réserves limitées, à la rive droite de la Meuse. En outre, il part du principe que les soldats allemands vont atteindre rapidement les objectifs fixés et que l'on peut négliger la menace émanant de l'artillerie française depuis la rive gauche.

De nos jours, on ne peut qu'imaginer la sophistication logistique de ce déploiement. Des milliers de trains amènent soldats et matériel à leur destination. 5 000 pionniers et 15 000 prisonniers russes ont déjà édifié, fin 1915, des positions de tir pour l'artillerie et préparé l'attaque. 50% des plus de 1 200 canons sont de gros calibre, les trente plus gros canons ont un calibre de 30,5 cm, 38 cm ou 42 cm. Leur mission consiste à détruire les forts et les installations particulièrement fortifiées. Plus de deux millions de projectiles d'artillerie sont acheminés pour les premiers jours de l'offensive. Pour surprendre l'adversaire et faciliter l'assaut des fantassins, le commandement attache une attention tout particulière à la confidentialité de l'opération. Des escadrilles sont regroupées pour empêcher les avions de l'ennemi d'inspecter les lignes arrière allemandes et de livrer aussi des photos aériennes aux positions de défense françaises.

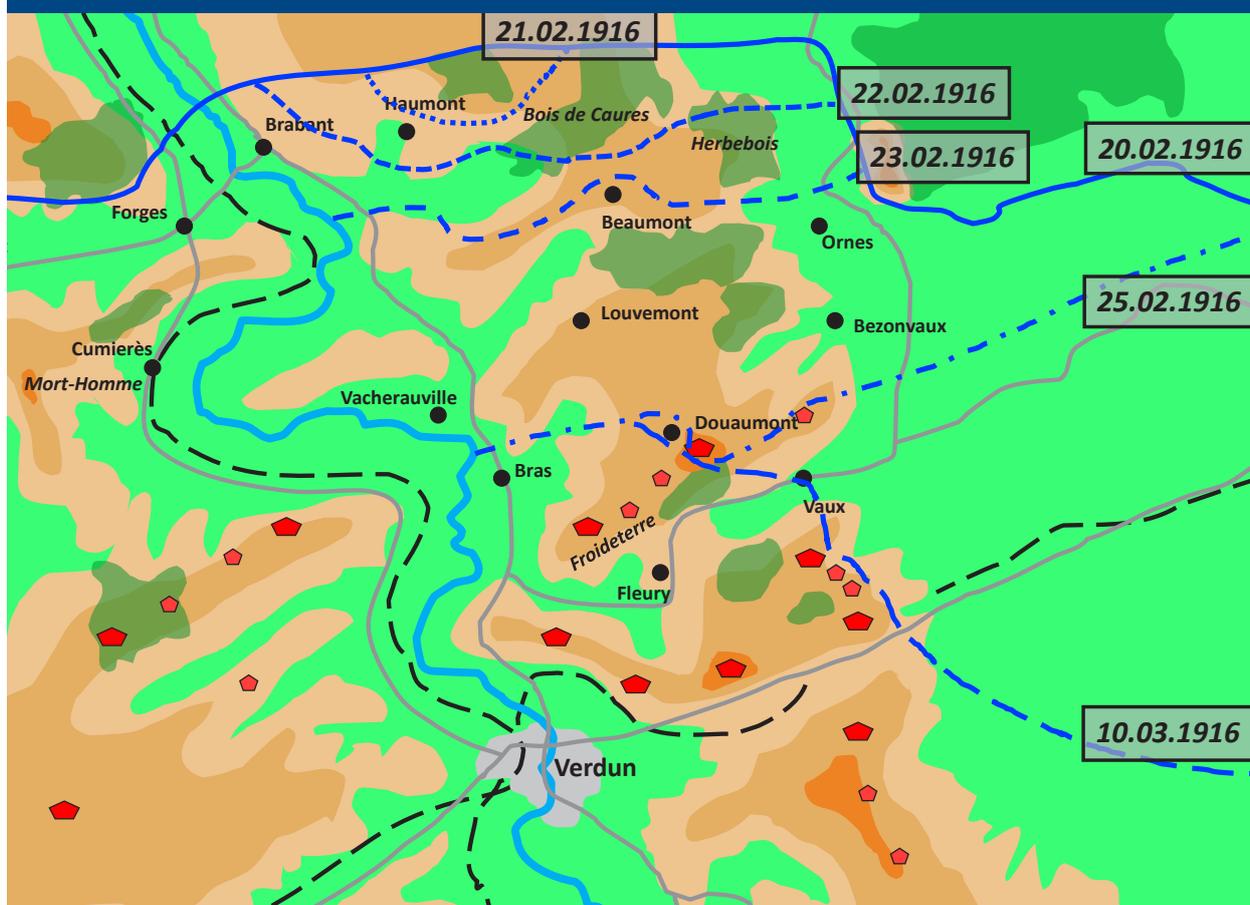
L'artillerie ne peut déployer tous ses atouts qu'à la condition d'une visibilité suffisante et avec de bonnes possibilités d'observation. C'est pourquoi l'attaque, en raison du mauvais temps en février 1916, est toujours reportée de jour en jour. L'incertitude au sujet du début de l'attaque entraîne d'énormes sollicitations psychiques et physiques chez les soldats allemands, la plupart du temps encore jeunes.

Malgré toutes les mesures de confidentialité, une attaque réellement imminente semble de plus en plus probable aux yeux des Français. Mais le commandement français n'est pas sûr que ce soit vraiment ici que va avoir lieu l'attaque principale de l'année 1916 et elle ne transfère donc qu'avec hésitation des forces depuis d'autres secteurs du front. Dans les positions défensives, on se prépare malgré tout fiévreusement à pouvoir résister à une grosse attaque, car les tranchées les plus avancées ne comportent encore que des troupes françaises numériquement faibles. Depuis la Meuse en direction de l'est, elles sont tout d'abord opposées, côté allemand, à des troupes westphaliennes. Elles-mêmes suivies par des forces hessoises, elles-mêmes suivies par des soldats brandebourgeois jusqu'à la périphérie orientale des hauteurs de la Meuse. Un brusque changement de temps, le 20 février 1916, réunit finalement les conditions nécessaires à un engagement efficace de l'artillerie. Il fait plus froid, le temps s'éclaircit, tandis que la pluie faiblit. Le matin du 21 février 1916, un peu après huit heures, un tir en direction de la ville de Verdun en provenance de l'une des pièces lourdes à longue portée située dans la forêt de Warphemont donne le signal de l'attaque. Peu avant que l'obscurité ne tombe, l'artillerie allemande bombarde sans interruption le front français d'un feu nourri. Des patrouilles allemandes sont ensuite censées détecter d'éventuelles lacunes dans le front français et constater quels points d'appui adverses semblent encore capables de combattre. Les troupes westphaliennes reçoivent en outre l'ordre de prendre la forêt de Haumont. Elles y parviennent au prix de combats violents qui causent de lourdes pertes des deux côtés. Sur d'autres secteurs du front, aussi, des patrouilles allemandes se fauillent brièvement dans les lignes françaises, mais doivent bientôt se retirer conformément aux ordres.

Le lendemain, après quatre autres heures de préparation par l'artillerie, l'infanterie passe à l'attaque sur toute la largeur du front. Jusqu'à la soirée de ce 22 février 1916, après de violents combats, les Westphaliens ont pris le village de Haumont et d'autres terrains. L'attaque de bois des Caures exige de gros efforts de la part des soldats hessois. Là, des chasseurs français se battant avec une bravoure extraordinaire et le courage du désespoir se défendent sous le commandement du lieutenant-colonel Émile Auguste Cyprien Driant.

Le feu de l'artillerie allemande avait rendu cette forêt déjà épaisse encore plus impénétrable à cause des innombrables arbres déracinés et tombés à terre. Au

4. Attaques allemandes sur la rive droite de la Meuse : du 21 février au 10 mars 1916



prix de lourds sacrifices des deux côtés, les jeunes soldats hessois parviennent à faire reculer les Français. Les troupes brandebourgeoises ne peuvent enregistrer des succès notables que sur leur flanc gauche. Sur les autres secteurs, le feu défensif français, en particulier celui des mitrailleuses, est trop fort.

Entre temps, les conditions météorologiques se dégradent de nouveau, les températures retombent en dessous de zéro et le vent d'est amène de la neige. Malgré quelques gains de terrain, les Allemands n'atteignent presque nulle part leurs objectifs ambitieux. Entre temps, des réserves françaises ont été libérées et vont bientôt renforcer la résistance contre les attaquants allemands.

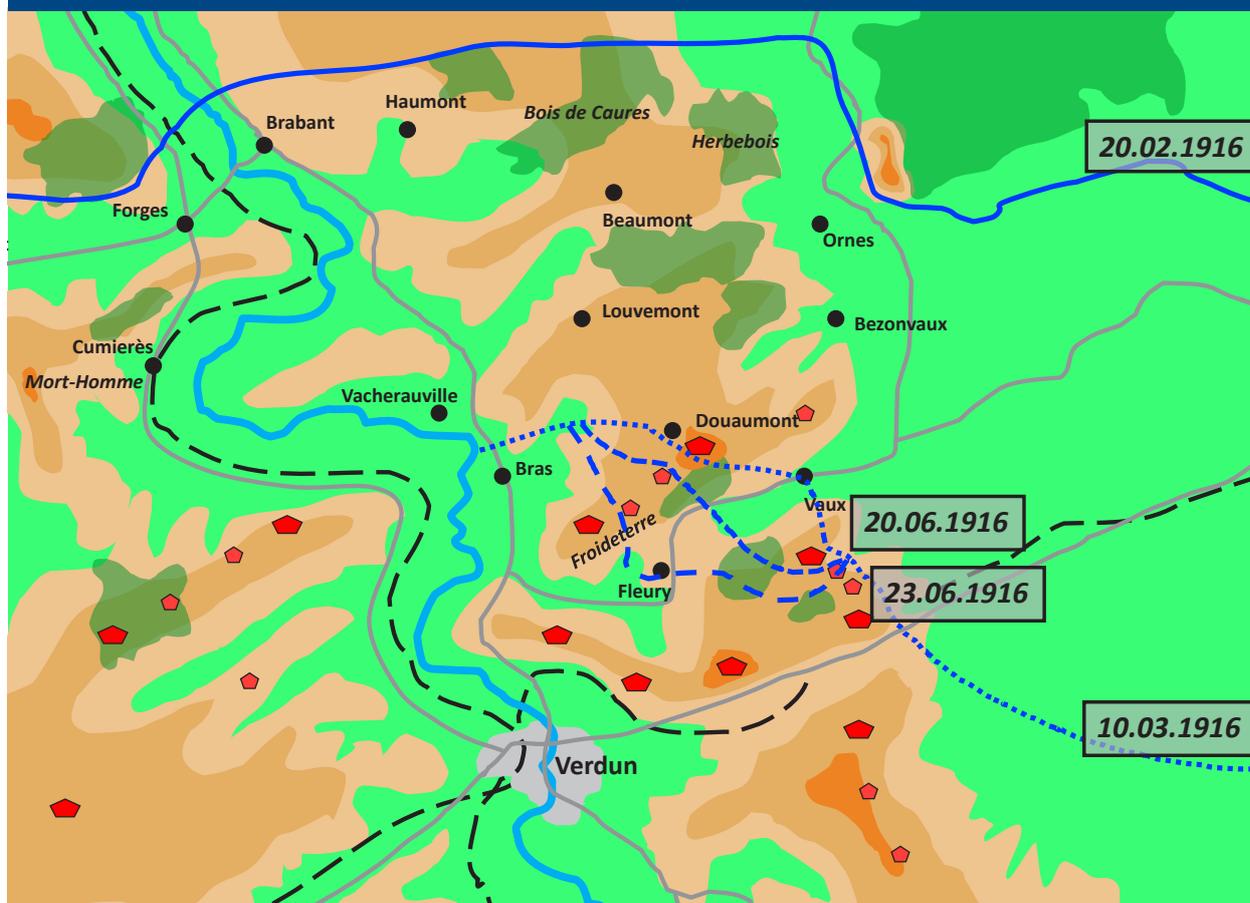
Le 24 février, les Allemands gagnent finalement autant de terrain que durant les seules trois premières journées de l'attaque. En raison de ce succès allemand, le commandement français envisage de se retirer brièvement de la totalité de la rive droite de la Meuse. De premières réserves françaises notables arrivent certes sur place, mais elles ne parviennent qu'à combler les lacunes du front.

L'après-midi du cinquième jour, des forces brandebourgeoises font une percée, au nord du fort de Douaumont, à travers les faibles lignes françaises. Les Allemands progressent si vite qu'ils se retrouvent sous le feu de leur propre artillerie, qui ne se déplace que lentement vers l'avant (voir carte 4).

Indépendamment les uns des autres, plusieurs officiers prennent la décision de continuer à attaquer en direction du fort de Douaumont. Ils ne savent pas qu'à ce moment-là, la forteresse n'est pratiquement pas occupée. A peine 70 artilleurs français chargés de défendre l'une des tourelles blindées ne peuvent pas opposer aux attaquants allemands une résistance notable. C'est ainsi que le prestigieux fort tombe aux mains des Allemands sans véritables combats d'importance.

Aussi bien du côté allemand que du côté français, la prise du fort a une forte portée symbolique et psychologique. Le même jour, un envoyé du commandement suprême français, le général Noël de Castelnaud, arrive à Verdun, doté de tous les pouvoirs. Après

5. Autres attaques allemandes sur la rive droite de la Meuse jusqu'au 23 juin 1916



Armand Falque

Maire de Vaux-devant-Damloup



« Le village de Vaux-devant-Damloup, situé au coeur du champs de bataille de Verdun, est une des neuf communes < mortes pour la France > à l'issue de la Grande Guerre. Le fort de Vaux porte son nom. Ce village a été entièrement anéanti en 1916. Aujourd'hui, un parcours de réalité augmentée géolocalisée traverse le village. On y découvre le village avant et pendant le conflit ainsi que la biodiversité du territoire. »

s'être fait un aperçu de la situation, il recommande de placer toutes les troupes et fortifications se trouvant sur les deux rives de la Meuse sous le commandement suprême d'un commandant de troupe particulièrement expérimenté. Le choix se porte sur le général Philippe Pétain, qui est déjà arrivé à Verdun, avec l'état-major de la 2^{ème} Armée française.

Entre temps, les troupes françaises ont aussi abandonné de vastes pans de leurs positions dans la plaine de la Woëvre. Les attaquants allemands avançaient d'autant plus vite. Dans l'intermédiaire, il faut aussi faire suivre l'artillerie, ce qui demande beaucoup de temps. Un soutien efficace de l'infanterie fait défaut pendant cette phase. De plus, les Français sont en mesure de renforcer leurs défenses grâce aux transferts d'unités fraîches, tandis que, en raison des lourdes pertes et de combats interminables, les attaques allemandes perdent de leur vigueur.

Ce n'est qu'après une attaque de plusieurs jours sur le village de Douaumont que les Brandebourgeois parviennent à prendre ce rempart autonome, le 2 mars. Peu de temps après, sur le flanc sud du front d'attaque, des forces allemandes atteignent le fort de Vaux. À la différence du fort de Douaumont, les Français sont armés et défendent la fortification.

Étant donné que l'attaque sur la rive droite n'atteint pas ses objectifs et que les soldats allemands ne progressent pratiquement pas, le général von Falken-

hayn doit attaquer aussi sur la rive gauche de la Meuse. De là, l'artillerie française tire avec précision sur le flanc des attaquants sur la rive droite. Cela cause de nombreuses victimes et en devient insupportable. Le nouvel objectif de l'attaque sur la rive gauche est la conquête de l'élévation du Mort-Homme et de la cote 304 ; de nombreux canons français se trouvent au sud de celles-ci. La double crête du Mort-Homme et les crêtes s'étirant d'ici en direction de l'est offrent aux observateurs de l'artillerie française un panorama remarquable sur la rive droite (voir carte 5). Le 6 mars 1916, les fantassins allemands attaquent donc aussi sur la rive gauche. Le nombre limité de canons lourds oblige à scinder cette attaque : le premier axe d'offensive doit amener les Allemands, en traversant les marais du ruisseau de Forges, dans la forêt de Cumières et le bois des Corbeaux puis, de là, vers le sommet du Mort-Homme. Le 14 mars, les Allemands prennent la crête nord de la double crête du Mort-Homme. Après cet important succès intermédiaire, de nombreux canons allemands sont concentrés plus loin à l'ouest afin de soutenir la deuxième partie de l'attaque, la percée vers la cote 304. Celle-ci doit s'effectuer sur le chemin le plus court menant au sommet, autrement dit tout d'abord depuis l'ouest.

Les villages solidement fortifiés de Malancourt, Haucourt et Béthincourt, des deux côtés du ruisseau de Forges, ne seront pas attaqués de front, car il est prévu d'encercler les Français qui les défendent. Dès le début de leur offensive, les attaquants allemands prennent possession de la forêt d'Avocourt et font 3 000 prisonniers. Mais les choses se compliquent par la suite avec, ici aussi, de lourdes pertes. Les Allemands changent donc de stratégie : en lieu et place des assauts de grande envergure projetés, ils n'attaquent maintenant plus que différentes sections de défense françaises. Malgré tout, leurs pertes atteignent des niveaux sans précédent et équivalent bien vite celui des défaillances françaises.

Fin mars, il est clair que les objectifs de l'attaque ne pourront pas être atteints rapidement, ni à l'ouest ni à l'est de la Meuse. Dès maintenant, donc, la conception d'Erich von Falkenhayn et, ainsi, son plan d'attaque pour l'année 1916 est voué à l'échec. Nonobstant, l'armée allemande poursuit son offensive contre des adversaires qui se battent avec courage et acharnement. La bataille n'obéit plus désormais qu'à ses propres lois et à sa propre dynamique au détriment de toutes les planifications. De plus, le chef d'état-major du commandement suprême de la 5^{ème}

Armée, le général Konstantin Schmidt von Knobelsdorff, est un fervent partisan de l'attaque de Verdun. Il parvient régulièrement à convaincre le commandant en chef de l'armée, le Kronprinz Guillaume, de la nécessité de poursuivre l'offensive. Ce n'est que plus tard que se produira la rupture entre les deux hommes.

Entre temps, sous la violence du feu d'artillerie qui ne s'interrompt que rarement, le terrain s'est transformé en un paysage d'entonnoirs marécageux. Pour les Allemands, les difficultés de réapprovisionnement augmentent avec chaque pas fait en avant, la distance par rapport à son propre arrière-pays ne cessant de s'allonger. Les gains de terrains sont insignifiants : plusieurs semaines après la prise du fort de Douaumont, la ligne de front allemande ne s'est éloignée du fort que de quelques centaines de mètres. Chaque mètre de terrain gagné coûte d'innombrables pertes en vies humaines. La bataille de matériel exige chaque jour plus d'une douzaine de trains de munitions. Début mai, déjà, le commandement suprême de l'armée allemande doit restreindre la consommation de munitions par l'artillerie, car la production n'arrive plus à suivre le rythme de la consommation gigantesque sur le front.

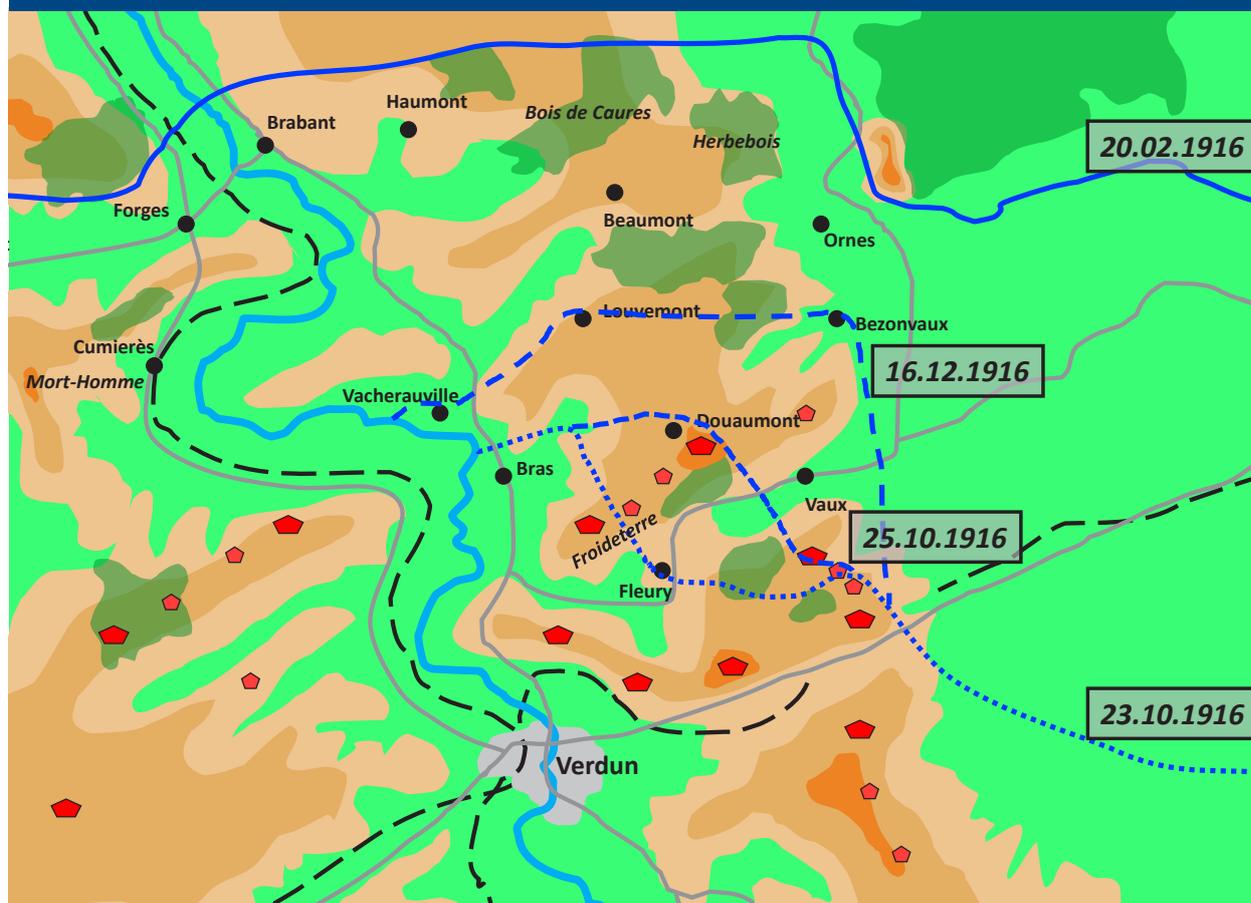
En avril et mai 1916, les Allemands parviennent à avancer au sud du fort de Douaumont. Des deux côtés du fort de Vaux, au sud-est de Douaumont, ils réalisent de petits gains de terrain. Mais le feu des mitrailleuses françaises en provenance de points d'appui difficilement visibles ou de petites fortifications en béton intégrées au paysage les empêchent de faire leur percée.

Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands prennent enfin de petites localités dans la vallée du ruisseau de Forges. Malgré des combats qui vont et viennent et causent de lourdes pertes, la ligne de front allemande se rapproche peu à peu de la cote 304.

Le premier mai 1916, le général Pétain confie le commandement de la 2^{ème} Armée au général Robert Nivelle, qui se fait l'avocat d'une réplique plus offensive à l'attaque allemande. Pétain prend en charge le groupe d'armées Centre (GAC) qui a son siège à Bar-le-Duc.

Après des semaines de combats avec de lourdes pertes, la cote 304 tombe aux mains des Allemands. Mais il n'est possible de conserver durablement cette importante crête qu'à la condition de parvenir à prendre aussi la crête sud du Mort-Homme. Le 20

6. Offensives françaises en 1916 sur la rive droite de la Meuse



mai, les Allemands y parviennent avec une attaque de grande envergure – à un moment auquel le commandement français se concentre sur la reconquête du fort de Douaumont. Mais, par manque de munitions et en l’absence de réserves, les attaques de grande envergure allemandes sur la rive gauche de la Meuse arrivent à leur terme avec la conquête des deux hauteurs.

Deux jours plus tard, Nivelle lance la première offensive française devant Verdun. Son objectif majeur consiste à reconquérir le fort de Douaumont. Auparavant, les canons les plus lourds ont pilonné la zone d’enfoncement prévue dans le front allemand en la bombardant pendant plusieurs jours. Les soldats français conquièrent relativement vite la partie supérieure du fort. Des réserves allemandes sont amenées sans tarder pour ne pas perdre le fort. L’offensive française se solde par un échec. Le soir du 24 mai, les soldats de Nivelle s’avouent vaincus.

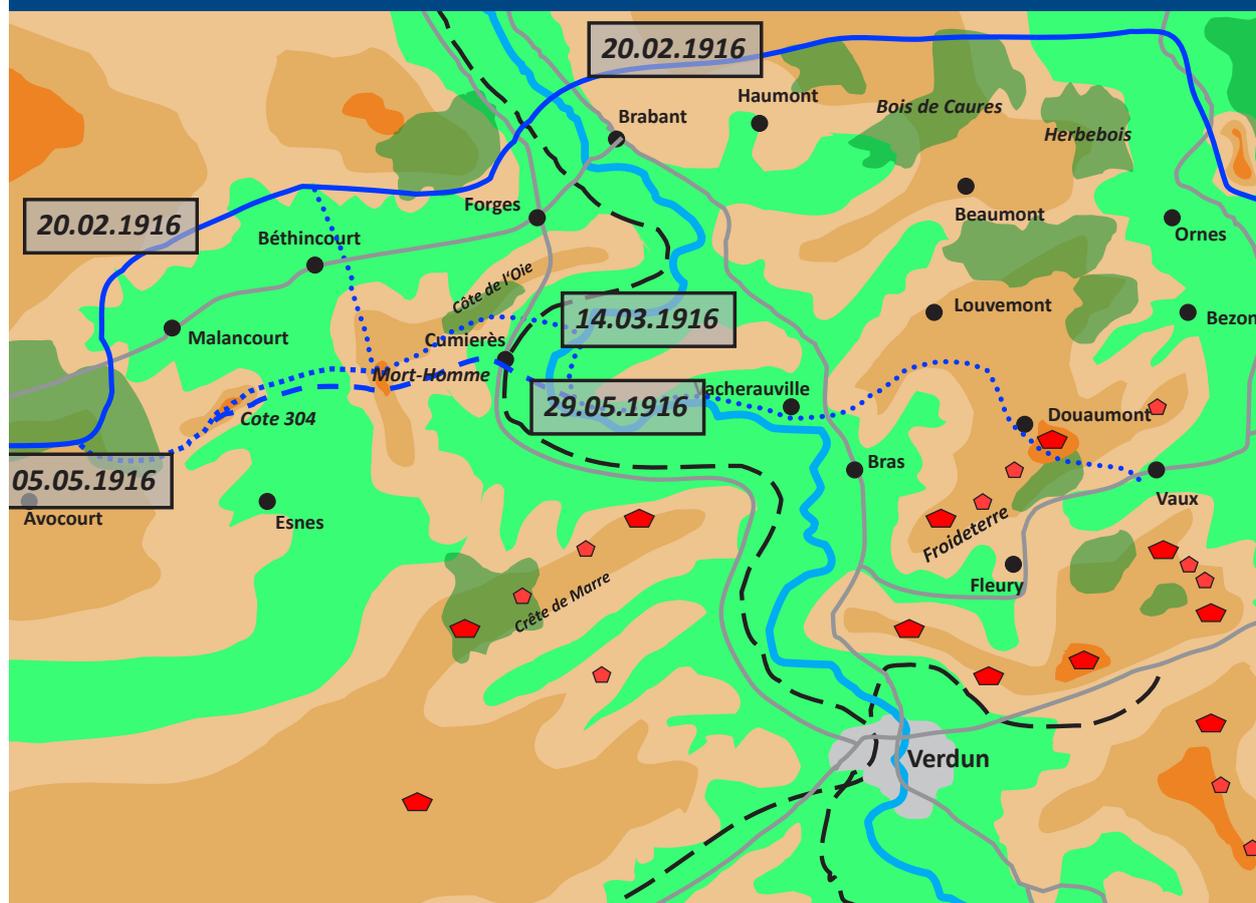
Une quinzaine de jours plus tard, le matin du 7 juin 1916, les occupants du fort de Vaux placé sous le commandement du commandant Raynal, encerclés

depuis plusieurs jours, capitulent. Pendant six jours, les occupants du fort ont résisté aux attaques allemandes dans les souterrains. Pendant des jours, les soldats ont été presque totalement privés d’eau et, maintenant, ils sont définitivement au bout de leurs forces. Les prisonniers quittent le fort à travers une haie d’honneur de soldats allemands qui leur présentent respectueusement les armes en l’honneur de ces Français qui se sont battus bravement.

Malgré ce succès, une fin victorieuse de la bataille de Verdun pour les Allemands est encore très éloignée. L’utilisation d’un nouveau gaz de combat devrait renverser la situation. 110 000 munitions du gaz de combat attaquant les poumons, du phosgène, doivent être lancées la nuit et, surtout, affaiblir l’artillerie française. Ensuite, les Allemands projettent une attaque d’infanterie ciblée, en direction de Verdun, sur les crêtes et l’ouvrage de Froideterre vers le village de Fleury et les dernières cotes successives protégeant la ville.

Le 22 juin, il n’y a pratiquement pas de vent et les obus à gaz sont prêts. Durant la nuit qui suit, le lancement de gaz sur les positions de l’artillerie adverse

7. Attaques allemandes sur la rive gauche de la Meuse



deux heures. Ensuite, les tranchées françaises sont également bombardées avec des obus à gaz. Enfin, l'infanterie allemande passe à l'attaque. Près de Fleury, elle rencontre au début une faible résistance. Les troupes qui attaquent ici figurent parmi l'élite de l'armée allemande. Sur les flancs, par contre, les troupes n'avancent pratiquement pas. Au centre, des troupes doivent donc être déplacées pour protéger les flancs avant même que tous les objectifs ne soient atteints. Cette mesure freine de plus en plus l'élan de l'attaque. Malgré tout, les Allemands parviennent finalement à conquérir de grandes parties de la localité de Fleury et de la cote de Froideterre. Durant cette chaude journée très estivale, le mouvement semble avoir de nouveau fait brièvement son apparition sur le front.

Ce succès partiel allemand suscite les craintes les plus graves du côté français. Si les Allemands devaient être en mesure de continuer à utiliser en masse le gaz de combat phosgène, il est probable que l'on ne pourra plus défendre Verdun. La petite ville baignée par la Meuse est entre temps devenue, dans toute la France, le symbole de la résistance nationale. Lors des consul-

tations interalliées, la description dramatique de la situation devant Verdun convainc finalement les Britanniques partenaires de l'alliance de la nécessité d'une action rapide sur le front. Ainsi commence, le 24 juin, l'offensive franco-britannique projetée depuis longtemps sur la Somme avec des tirs d'artillerie massifs qui durent une semaine.

Cette offensive rapporte très vite aux Alliés le premier succès escompté : sur le front français de Verdun, la partie allemande ne peut plus maintenir sa pression parce qu'il faut transférer, de là, des unités d'artillerie et d'infanterie sur le front de la Somme (voir carte 6).

Devant Verdun, à la mi-juillet, les Allemands recourent une nouvelle fois au gaz phosgène, mais, cette fois-ci, ils n'en disposent que dans une quantité nettement plus limitée. Une fois de plus, l'infanterie réalise de petits gains de terrains au sud-est de Fleury. Un très petit nombre de soldats allemands atteignent même les superstructures du fort de Souville, mais ils ne peuvent pas y rester longtemps. Désormais, comme sur la totalité du front ouest, les Allemands sont en revanche sur la défensive. L'initia-



Des dizaines de milliers de Français et d'Allemands ont perdu leur jeune vie lors des combats directs pour le fort de Douaumont. Ici, des boursiers de la Fondation Konrad Adenauer inspectent le glacis de la fortification française aujourd'hui encore ravagée par les explosions de grenades.

tive passe du côté des Français et des Alliés. Ce n'est qu'en mars 1918 que l'Empire allemand parvient une nouvelle fois à lancer une offensive de grande ampleur. En effet, suite à la capitulation de la Russie comme conséquence de la Révolution d'octobre de 1917, des troupes ont été libérées sur le front oriental et peuvent maintenant se battre à l'ouest. Mais, après des succès initiaux, cette ultime grande offensive se solde elle aussi par un échec.

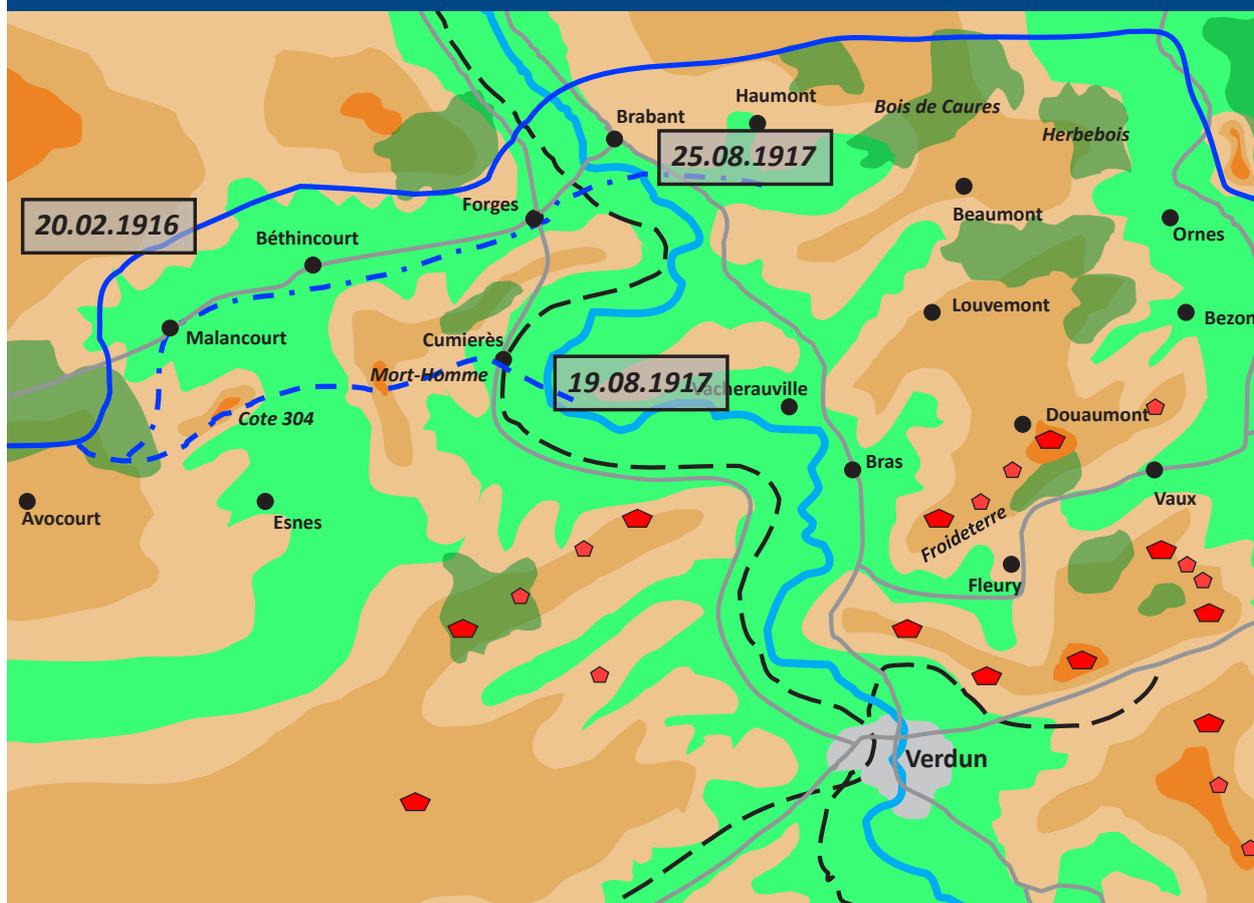
Les pertes en vies humaines, des dizaines de milliers de blessés ainsi que l'immense consommation de matériel et de munitions deviennent extrêmement critiques pour le Quartier Général de la 5^{ème} Armée. Les positions nouvellement conquises devant Verdun sont inappropriées comme positions durables, mais personne ne souhaite abandonner des gains de terrain conquis au prix d'innombrables vies humaines. Il ne faut pas, tel est le credo de l'Allemagne, que cela ait été en vain – et c'est pourquoi l'on continue de défendre les positions au prix d'immenses pertes. Mais la situation s'inverse en faveur des Français. L'offensive allemande sur Verdun est un échec. L'apogée de la guerre est atteint, même si la majorité des acteurs n'en sont pas encore conscients à ce moment-là.

L'échec de l'offensive devant Verdun se manifeste clairement à travers la révocation, décidée par le

Kronprinz en août 1916, du général von Knobelsdorff, qui est un ardent défenseur de nouvelles attaques. Il est remplacé, le 21 août 1916, par un général de corps d'armée, le baron Walter Freiherr von Lüttwitz. Presque simultanément, le général von Falkenhayn, qui doit payer son échec en tant que chef du Grand Quartier Général, est remplacé par un binôme de commandants qui a fait ses preuves sur le front oriental, le maréchal Paul von Hindenburg, encore drapé dans le mythe de la bataille de Tannenberg, qu'il a gagnée en 1914 face à une armée russe numériquement supérieure, et le général Erich Ludendorff. Le général von Falkenhayn, en revanche, se considère comme « une victime de la bataille de Verdun ».

En septembre, l'armée française prépare une offensive pour reconquérir les terrains perdus au premier semestre. Le général Charles Mangin assume le commandement du secteur central à l'est de la Meuse. En vertu de ses antécédents dans les colonies françaises, il est considéré comme un meneur d'hommes particulièrement expérimenté au combat et rodé à la tâche, mais impitoyable et sans égards envers ses soldats, un commandant qui, à l'instar de son chef Nivelle, veut l'offensive à tout prix. Ses divisions d'assaut se sont préparées à l'attaque au cours d'une formation de plusieurs semaines. La veille seulement du début

8. Contre-attaques françaises sur la rive gauche de la Meuse en 1917



de l'offensive, elles montent en première ligne pour éviter des pertes superflues sous le feu de l'artillerie allemande et pour empêcher que l'ennemi se doute des intentions d'offensive.

Le 22 octobre 1916, le secteur prévu pour l'assaut subit le feu roulant de l'artillerie française, d'importantes obus d'un calibre de quarante centimètres perforèrent à plusieurs reprises la carapace du fort de Douaumont qui, ensuite, est presque totalement évacué en raison du risque d'explosion des munitions qui y sont stockées. Deux jours plus tard, l'attaque française sous protection d'un brouillard artificiel ne rencontre plus qu'une faible résistance allemande. Le fort de Douaumont, qui est tombé de façon inespérée aux mains des Allemands au printemps 1916, change d'occupants une fois de plus après une faible défense. (voir carte 6). Pour les Français, la reconquête n'est pas seulement un succès opérationnel, mais simultanément aussi un important succès psychologique. En outre, l'armée française regagne de vastes pans du terrain perdu depuis mars 1916. Le fort de Vaux, lui aussi, est abandonné par les Allemands qui en font sauter des éléments essentiels. Ce jour-là, l'armée

allemande subit une défaite particulièrement douloureuse et des milliers de soldats sont faits prisonniers.

Le 25 novembre 1916, le Kronprinz Guillaume confie le commandement de la 5^{ème} Armée au général Ewald von Lochow. Le Kronprinz peut désormais se consacrer intégralement au commandement suprême du corps d'armée « Kronprinz » portant son nom, commandement qu'il détenait depuis longtemps déjà parallèlement. Au bout de trois semaines seulement, le général von Lochow perd toutefois le commandement de l'armée, une nouvelle offensive française à la mi-décembre ayant remporté un immense succès. La 5^{ème} armée allemande a perdu des terrains d'une profondeur parfois supérieure à trois kilomètres. Les lignes de front se déroulent désormais sensiblement là où elles se trouvaient au début de la bataille. Du côté français, en revanche, le général Robert Nivelle, initiateur de la grande offensive française couronnée de succès de la fin 1916, est promu commandant en chef en France.

À titre rétrospectif, la bataille de Verdun est considérée comme achevée avec la reconquête des terrains

perdus depuis février 1916 à l'est de la Meuse. Mais, fin 1916, les soldats français et allemands ne s'en aperçoivent cependant pas, car l'on continuera à se battre sur cette partie du front jusqu'à la fin de la guerre. En un premier temps, les combats s'atténuent certes ; mais, à partir de la mi-août 1917, les Français attaquent de nouveau. L'artillerie française fait subir un feu roulant aux tranchées allemandes sur les rives gauche et droite de la Meuse, dans la forêt d'Avocourt jusqu'à Bezonvaux. Leur objectif est de reconquérir du terrain. Le commandant en chef français veut, en outre, tester le moral offensif de ses soldats, car, pendant les attaques extrêmement lourdes en vies humaines sur le Chemin des Dames, ce dont Nivelle assume la responsabilité, l'armée française a frôlé, en 1917, une mutinerie généralisée. Maintenant, le général Pétain, qui a succédé à Nivelle en tant que commandant en chef de l'armée, est chargé de prouver, à Verdun, que ce moment de faiblesse est surmonté.

Lieutenant-colonel D^r Christian Stachelbeck

Centre pour l'histoire militaire et les sciences sociales de la Bundeswehr, Potsdam



« Ce qui, aujourd'hui encore, en ma qualité de soldat et d'historien, m'éfraye et m'émeut profondément au même titre, c'est la dimension meurtrière de cette bataille de matériel qui a fait rage pendant trois cents jours. Quand, de nos jours, nous parlons de transferts de troupes sur la frontière orientale de l'OTAN avec des effectifs d'un ordre de grandeur de bataillons, soit respectivement d'environ 1000 hommes, nous devrions nous remémorer Verdun et nous rappeler que ce sont plus de cent divisions avec près de deux millions de soldats qui ont été engagées des deux côtés du front. Près de la moitié de ces soldats a été tuée, défigurée ou blessée; beaucoup d'autres ont attrapé des maladies et, de nombreuses années plus tard, sont restés profondément traumatisés. Les tirs de millions de grenades, l'expérience de la souffrance et de la mort, < de la famine, de la soif et de la merde >, comme l'a écrit tout récemment, avec une pertinence effarante, Gerd Krumeich – qui est, en Allemagne, sans aucun doute le meilleur connaisseur de la bataille de Verdun – s'étaient gravés de façon inextinguible dans la mémoire des participants à la bataille. Le souvenir de Verdun devrait toujours être pour nous un exemple et une exhortation pour qu'une telle chose ne se répète plus jamais. »



Dans le cadre d'une conférence professionnelle du bureau à Paris et de la KommunalAkademie de la Fondation Konrad Adenauer, des boursiers, historiens, représentants de mémoriaux, archéologues, journalistes et hommes politiques communaux ont, au Centre Mondial de la Paix à Verdun, réfléchi concrètement aux moyens de pérenniser Verdun, au cours du siècle prochain aussi, comme monument commémoratif et foyer de recherche international sur la paix.

En particulier sur la cote du Mort-Homme, les troupes allemandes souffrent du feu de l'artillerie française. Le 20 août 1917, les Français attaquent la première ligne allemande faiblement défendue. En peu de temps, l'ennemi perd la cote du Mort-Homme et seules de faibles troupes allemandes s'y maintiennent encore jusqu'au lendemain. Durant la nuit du 21 au 22 août 1917, les soldats allemands évacuent finalement aussi la cote 304 voisine. Désormais, le front à l'ouest de la Meuse se trouve à l'endroit d'où les Allemands sont partis, en mars 1916, pour leur attaque (voir carte 8).

La situation des Allemands se dégrade dramatiquement du fait de l'entrée en guerre des États-Unis en 1917. Si les belligérants, fin 1917, pouvaient se prévaloir de forces sensiblement égales avec respectivement environ 3,5 millions de soldats, les Alliés peuvent maintenant, du fait de la présence des Américains, non seulement compenser leurs pertes, mais aussi accroître leurs forces de façon significative – dès le mois de mai 1918, un million de soldats américains sont stationnés en France. L'Empire allemand, par contre, n'est plus en mesure de remplacer ses pertes humaines : de mars à septembre 1918, l'armée de terre perd plus de 1,3 million de soldats, plus d'un tiers de ses effectifs.

Dans le cadre de l'« offensive des cent jours » des Alliés, qui se déroule sur le front occidental, du mois d'août jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918, la 1^{ère} Armée américaine soutenue par la 4^{ème} Armée française qui attaque à l'ouest de la forêt d'Argonne déloge les Allemands de leurs positions entre l'Ar-



Entretiens franco-allemands au cimetière militaire allemand de Nantillois, où, en 1916 et en 1917, de nombreux soldats tombés au Mort-Homme, aussi, ont été enterrés.

gonne et la Meuse. Le but de cette offensive lancée fin septembre 1918 par les deux armées est de conquérir les liaisons ferroviaires allemandes dans l'arrière-pays. Celles-ci ont une signification particulière pour l'approvisionnement et le mouvement des troupes jusqu'à des positions profondément avancées de Belgique. À l'ouest de la Meuse, en particulier, les attaquants avec le soutien de blindés, que l'on appelait alors tanks, font une profonde percée dans le front.

Dans la forêt d'Argonne, par contre, les combats se soldent par de lourdes pertes pour les attaquants alliés et demandent beaucoup de temps. Les Allemands n'y battent en retraite qu'à partir du moment où les Alliés remportent des succès des deux côtés de cette zone boisée et menacent de les encercler. Les lignes allemandes sont de plus en plus repoussées vers le nord-est. Bien que les Alliés ne parviennent pas à faire une percée déterminante, l'Empire allemand demande un armistice qui entre en vigueur le 11 novembre 1918, en raison de son épuisement total. Cet armistice empêche l'effondrement prévisible d'une armée allemande en déliquescence et épargne à l'Allemagne une guerre sur son propre sol. Les armes se taisent sur tous les secteurs du front. La guerre est perdue pour les Allemands.

La bataille de Verdun, durant laquelle la moitié de l'armée allemande et les trois-quarts de l'armée française ont été engagés, était censée rapporter la « paix victorieuse » à l'Allemagne. Au lieu de cela, elle n'a atteint aucun de ses objectifs. Tout comme elle n'a pas réussi à faire sa percée, elle n'est pas parvenue non plus à affaiblir la France au point de la forcer à capituler. Bien au contraire, les pertes du côté allemand ont été à peu près aussi élevées que

celles des Français. Officiellement, on les a chiffrées à 337 000 morts allemands et 377 000 morts français, disparus, blessés et prisonniers compris – une tragédie pour les deux nations qui fait aujourd'hui encore sentir ses effets. « Les efforts déployés sur la Meuse ont détruit aussi bien les cœurs des soldats que leurs corps », a déclaré le Kronprinz, constat qui vaut pour les deux parties.

Bien que, analysée objectivement, la bataille de Verdun n'a pas été la plus sanglante ni la plus coûteuse de la Première Guerre mondiale. Verdun est devenu un mythe pour les Français et les Allemands. En France et en Allemagne, on commémore de façon très différente la bataille : devant Verdun, les Français inférieurs numériquement sont parvenus à repousser l'attaque allemande au prix de toutes leurs forces. La phrase « ILS N'ONT PAS PASSÉ » [sic !] – symbolise plus que nulle autre le travail de mémoire côté français. Elle est gravée éternellement dans l'impressionnant monument du sculpteur Jacques Froment-Meurice qui, depuis 1939, sur le Mort-Homme, commémore la mémoire des soldats de la 69^{ème} Division d'infanterie française tombés ici entre avril et juin 1916 (voir illustrations p. 24 et p. 46).

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, ce sacrifice national a atteint un paroxysme du fait de la défaite rapide, de l'occupation et du régime de Vichy, la France ne possédait pas de points de référence qui auraient été comparables à Verdun. Sur le plan de la stratégie militaire, Verdun a toutefois eu des conséquences fatales pour la France. La victoire par la défense a en effet joué le rôle de copie conforme stratégique pour l'avenir et s'est donc traduite par la construction de la Ligne Maginot, tandis que la partie allemande a tout mis en œuvre pour éviter un nouveau « Verdun » dans une future guerre. En Allemagne, le nom de Verdun est devenu un spectre d'horreur dès le déroulement de la bataille parce que, jusqu'à ce jour, nulle part ailleurs, autant de soldats n'étaient tombés durant une période aussi limitée et sur un espace aussi limité. Et pourtant, après l'achèvement de la bataille, on a de moins en moins porté d'intérêt à Verdun. La guerre faisait désormais rage à d'autres endroits comme la Somme, les Flandres ou sur le front oriental. Ce n'est que vers le milieu des années 1920 que Verdun est devenu en Allemagne le symbole du sacrifice insensé de soldats dans la bataille de matériel, facteur prôné de façon déterminante par la littérature du souvenir. La propagande nazie, par contre, a, peu de temps après, forgé le mythe de l'endurant combattant de Verdun qui a défendu ses positions avec bravoure sous un « orage d'acier ».

Compte tenu de ces différences dans les narrations et les mythes ainsi que du développement politique en Allemagne après 1933, on est étonné par la rétrospective que, vingt ans après la bataille, le 12 juin 1936, plus de 30 000 combattants français, allemand et italien réunis ont donnée. Lors d'une cérémonie solennelle nocturne devant l'ossuaire qui renferme les restes de 130 000 victimes inconnues des deux nations, ces anciens combattants ont presté le serment de paix : « Parce que ceux qui reposent ici et en d'autres endroits sont entrés dans la paix des morts uniquement pour justifier la paix des vivants [...], pour ces raisons nous jurons que nous voulons préserver la paix que nous redevons à leur sacrifice. » Ici s'exprime déjà, faisant abstraction des cultures du souvenir différentes et des différentes interprétations de Verdun, la philosophie valide aujourd'hui et commune, même si celle-ci a tout d'abord de nouveau été ébranlée par la Seconde Guerre mondiale : Verdun en tant qu'engagement envers la paix et la réconciliation des Français et des Allemands.

Mais ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que les bases en ont été jetées. Le chancelier fédéral Konrad Adenauer et le président de la République française Charles de Gaulle ont fait le premier pas. À l'occasion de la première visite d'État d'Adenauer, ils ont assisté en commun, en 1962, à la messe solennelle pour la paix devenue célèbre à la cathédrale de Reims, l'ancienne église du couronnement des rois français gravement endommagée durant la Première Guerre mondiale. En France, Reims est considérée comme la « ville martyre » de la Grande Guerre. En 1945, c'est d'ailleurs ici que le général Alfred Jodl a signé la capitulation sans conditions de la Wehrmacht.

En 1963 a suivi le traité d'amitié franco-allemand. Appelé « Traité de l'Élysée », il constitue aujourd'hui encore la base des consultations gouvernementales bilatérales. On a ensuite fondé également l'Office franco-allemand pour la Jeunesse, après la visite du général de Gaulle dans la jeune République fédérale d'Allemagne, où il a été reçu avec un immense enthousiasme par la population.

La coexistence entre les deux États réconciliés est ensuite devenue le moteur de l'unification de l'Europe. Depuis la déclaration de l'Europe de Jean Monet et Robert Schuman en 1950 et la fondation de la Communauté européenne pour le Charbon et l'Acier, la fameuse CECA, en 1952, ce sont souvent les idées émanant de gouvernements allemands ou français qui ont fait se resserrer avec des liens toujours plus étroits les États et les populations d'Europe.



La poignée de main historique du président de la République française, François Mitterrand, et du chancelier fédéral allemand, le Dr Helmut Kohl, le 22 septembre 1984 à l'ossuaire de Douaumont, au-dessus des tranchées de Verdun, est devenu le symbole central de la réconciliation franco-allemande et d'une amitié profondément ressentie.

Près de cinquante ans après le « serment de paix » de 1936, le président de la République française, François Mitterrand, et le chancelier fédéral, Helmut Kohl, se sont retrouvés, le 22 septembre 1984, devant l'ossuaire sur le cimetière militaire de Douaumont. C'était la première fois qu'un président de la République française invitait un chancelier fédéral allemand en cet endroit, devant le « Saint des Saints » de la nation française à Douaumont. Auparavant, Mitterrand avait été le premier président de la République française à rendre visite, accompagné d'Helmut Kohl, au cimetière militaire allemand de Consenvoye, près de Verdun, et à y commémorer les soldats allemands tombés et enterrés ici. Ils se tenaient l'un à côté de l'autre devant un cercueil drapé dans le drapeau tricolore et le drapeau fédéral. Il faisait froid et il pleuvait. Au moment où se firent entendre les hymnes nationaux, Mitterrand tendit spontanément la main à Kohl, et Kohl la saisit. Pendant plusieurs minutes, les deux hommes ont, ainsi, également commémoré la mémoire des victimes, silencieux et manifestement émus. Depuis, ce geste appartient à la mémoire collective des Allemands. En France aussi, il est devenu le symbole de la réconciliation et de l'amitié franco-allemande. Mitterrand a même utilisé de façon plus que flagrante ce moment dans sa campagne électorale pour les élections au parlement européen de 1989 : une grande affiche électorale représentait une photo du chancelier fédéral allemand, chrétien-démocrate, et du président de la République française, socialiste, devant l'ossuaire en se tenant les mains au centre de l'image. Le slogan était « Vers un nouveau monde de paix ». Depuis le 22 septembre 1984, il est une fois de plus clair que les deux grandes nations européennes conçoivent l'Europe unifiée comme un projet de paix et font progresser en commun l'édification de l'Europe.

Jusqu'à aujourd'hui, sur de grands tableaux à l'ossuaire de Douaumont et à Consenvoye, le texte suivant s'adresse aux visiteurs :

« Sur ce cimetière militaire français se sont rencontrés, le 22 septembre 1984, pour la première fois dans l'histoire des deux peuples, le président de la République française et le chancelier fédéral allemand. »
François Mitterrand et Helmut Kohl

Des conséquences tangibles de cette volonté politique ont été des réformes concertées pour surmonter ce que l'on a appelé l'« eurosclérose » dès le milieu des années 1980, la fondation de la Brigade franco-allemande en 1989 ainsi que la fondation de l'Eurocorps en 1993 à Strasbourg. En 1994, des soldats allemands du Corps participent pour la première fois à la parade militaire sur l'Avenue des Champs-Élysées à l'occasion de la fête nationale française. Avec cette décision courageuse, Mitterrand avait couru un grand risque, d'autant plus que le cinquantième anniversaire de la libération, par les Alliés, de Paris occupée par les Allemands était alors imminent. Mais la majorité des Français a réservé un accueil positif à ce geste symbolique et a adhéré à son président, qui avait justifié, face à ses détracteurs, la participation de l'Eurocorps à la parade en tant que « décision pour l'avenir ».

Un fait encore plus explosif, de par sa teneur symbolique, a été la levée du drapeau allemand, à côté du drapeau français et du drapeau européen, sur le fort de Douaumont, en 2009, par des soldats de l'Eurocorps. Le fait que le drapeau de l'ancien ennemi héréditaire puisse flotter sur ce lieu, qui est sans doute le plus symbolique du champ de bataille, est un geste parfois contesté en France, mais que l'on ne saurait apprécier suffisamment dans sa signification

D^r Nino Galetti

Directeur du bureau à Paris de la Fondation Konrad Adenauer



« Durant la bataille de Verdun, il y a cent ans, des dizaines de milliers de jeunes hommes originaires de France et d'Allemagne ont trouvé la mort. Que nous puissions, aujourd'hui, vivre dans la paix et la liberté et nous rencontrer dans une Europe unie est un immense cadeau – et cela n'a rien de naturel. Cultiver les relations d'amitié entre Allemands et Français est une tâche d'importance. Cultiver la mémoire de la bataille de Verdun est, dans ce contexte, une exhortation et un devoir. »



Les habitants et élus communaux des localités se trouvant sur l'ancien champ de bataille de Verdun cultivent avec dignité et engagement le souvenir des soldats tombés au front ou disparus. De même, les vestiges militaires, par exemple ici un abri bétonné recouvert de primevères à Forges-sur-Meuse, sont également préservés en tant que lieux de mémoire et d'apprentissage.

pour l'amitié franco-allemande (voir illustration en page de couverture).

Emboîtant le pas à François Mitterrand et à Helmut Kohl, la chancelière fédérale Angela Merkel et le président de la République François Hollande ont, en mai 2016, commémoré la mémoire des soldats français et allemands tombés au front à l'occasion du centième anniversaire de la bataille. Auparavant, à l'instar de Mitterrand et Kohl en 1984, ils avaient déposé en commun une couronne au cimetière allemand de Consenvoye.

La chancelière fédérale a déclaré que Verdun était un symbole éternel pour la cruauté de la guerre et, simultanément, pour l'aspiration à la paix. Elle a souligné qu'aujourd'hui, plus aucune tranchée ne séparait les Allemands et les Français. Le président de la République française a rappelé les nombreux adversaires du projet d'unification de l'Europe et a mis en garde « qu'il faudrait incroyablement moins de temps pour le détruire que tout le temps que l'on a mis pour le construire. » L'Europe, a-t-il ajouté, reste la référence pour les peuples qui rêvent de la paix. À l'intérieur de l'ossuaire, le président de la République française et la chancelière fédérale allemande ont ravivé la flamme éternelle.

Depuis cette année-là, une nouvelle plaque souligne expressément que les restes mortels de soldats français et allemands demeurés inconnus reposent dans l'ossuaire. L'ancien champ de bataille de Verdun, situé au cœur même de l'Europe, est une exhortation impressionnante en faveur de la paix et symbolise la mission de cultiver et pérenniser l'amitié franco-allemande et l'unification européenne.



1. Randonnée du nord vers la double crête du Mort-Homme

Les points proposés pour la visite mènent du bois de Forges jusqu'à la crête sud du Mort-Homme. Vous suivez ainsi les traces des troupes d'assaut allemandes depuis leur point de départ initial jusqu'à leur cible qui était prescrite pour la première phase de l'offensive sur la rive gauche de la Meuse.

1.1

LA PARTIE NORD DU BOIS DE FORGES

Le village de Drillancourt est idéal comme point de départ pour la randonnée. Là, gardez votre véhicule à un endroit approprié et suivez le sentier agricole menant en haut du marquant bois de Forges. Il vaut la peine de s'arrêter brièvement au bord de la forêt.

Depuis la mobilisation du 2 août 1914, des unités de milice et de réserve territoriale sont stationnées dans les garnisons allemandes. La 12^{ème} Division de réserve, qui occupe déjà le front à l'ouest de la Meuse et à l'intérieur du bois de Forges quelques semaines après le début des combats se compose tout d'abord se compose tout d'abord des 22^{ème}, 23^{ème}, 38^{ème} et 51^{ème} Régiments d'infanterie de réserve. En outre, elle comporte également un Régiment d'artillerie, un Régiment de cavalerie légère de réserve, des pionniers et d'autres troupes. La division a ainsi un effectif de 15 000 hommes.

Le 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve qui a longtemps été engagé dans la zone du bois de Forges a été mobilisé dans les deux localités silésiennes de Neiße et de Gleiwitz.

En un premier temps, comme tous les Régiments de réserve par principe, ce régiment est subdivisé en deux bataillons. Les effectifs totaux de cette unité sont supérieurs à 2 000 hommes. Ce n'est qu'à la mi-1915 que les Régiments de réserve allemands se voient dotés d'un troisième bataillon. Ainsi leur structure s'aligne-t-elle sur celle des unités d'active. À la fin de la guerre, il n'existe de facto plus aucune différence entre les Régiments d'active et ceux de réserve. Avec cette structure, les effectifs théoriques de ces Régiments sont censés dépasser 3 000 soldats.

Après la mobilisation, le 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve marche au sein de la 5^{ème} armée en Sarre et en Lorraine, qui fait partie intégrante de l'Empire allemand depuis 1871, à la frontière occidentale du Reich. Certaines parties du régiment subissent leur « baptême du feu » le 22 août 1914, juste après avoir franchi la frontière franco-allemande. Ainsi, dans le cadre de la 12^{ème} Division de réserve, le Régiment avance-t-il jusqu'à la Meuse, au nord de Verdun, et franchit-il le fleuve le 1^{er} septembre.

La 12^{ème} Division de réserve, qui continue d'avancer, est aussi touchée par les répercussions de la bataille de la Marne. En raison de la retraite générale de l'armée, elle doit également reculer vers le nord. À l'issue d'autres combats entre la Meuse et la forêt d'Argonne, des éléments du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve remplacent, le 16 septembre 1914, dans la zone du bois de Forges, les troupes qui y sont engagées. Ici s'est constituée une ligne de front mince mais continue. La position à la bordure sud de cette zone de forêt a une signification particulière car d'ici on a une vue remarquable sur la dépression de la Meuse ainsi que de bonnes possibilités d'observation par-delà le ruisseau de Forges jusqu'aux crêtes, à l'opposé en direction du sud, du Mort-Homme, de la Côte de l'Oie et de la cote 265. Là, des forces françaises se sont manifestement retranchées avec des effectifs importants.

Le chef de la 3^{ème} compagnie du 51^{ème} Régiment décrit en termes expressifs la marche jusqu'à la nouvelle position : « À l'est de Drillancourt, un aspirant-officier du 22^{ème} Régiment de réserve attendait les compagnies afin de les guider jusqu'à la position, à 300 mètres de là, du bois de Forges – sur l'aile

gauche du chemin menant de Drillancourt à Forges. À ce moment-là, l'obscurité était entretemps totale. De temps à autre, on distinguait vers l'avant un bref éclaircissement du ciel, comme des orages de chaleur, suivi immédiatement du bruit étouffé d'un coup de feu ; c'est alors qu'une grenade a sifflé au-dessus de nos têtes, est tombée à terre quelque part derrière nous et a détonné avec un < broumm > de tonnerre. Comme il était interdit d'allumer quoi que ce soit, je suis suivi, avec la compagnie, le cigare rougeoyant de l'aspirant-officier que celui-ci, protégé vers l'avant, tenait derrière son dos dans notre direction. Ainsi avançait-on lentement sur le sol d'argile glissant en une colonne d'une seule ligne, l'homme qui suivait touchant du bras de temps à autre celui qui le précédait pour ne pas perdre sa trace. Plus nous nous rapprochions du milieu du bois de Forges, plus le sentier était labouré par des grenades ennemies dont les cratères s'étaient remplis d'eau à cause de la pluie. Au carrefour de notre sentier de marche et de celui menant de Consenvoye vers le sud-ouest se trouvaient des cratères de grenade les uns à côté des autres. L'aspirant-officier fit remarquer que les Français aimaient particulièrement tirer dans cette direction dans l'obscurité. Quelques centaines de mètres plus loin sur notre < sentier d'obus >, comme l'avaient baptisé les membres du 22^{ème}, nous sommes arrivés à l'endroit où des pionniers avaient préparé des abris pour des soutènements. Ils ressemblaient à des huttes creusées dans la terre dont le plafond protégeait tout au plus contre les obus légers. Nous étions effrayés par le bruit assourdissant des obus français qui s'abattaient en craquant sur la forêt, ce à quoi nous n'étions pas encore habitués [...] De grosses branches, des mottes de terre et des pierres s'abattaient non loin de nous sur le sol. Heureusement sans subir de pertes, la compagnie est arrivée jusqu'à la position à occuper de l'autre côté du bois. »¹

Une fois que le front s'est stabilisé dans cette zone, à l'automne 1914, les premières tranchées sont creusées le long du bord sud de ce bois. Au fil des années, le bord nord n'a été exposé que très peu au feu de l'artillerie ennemie et les arbres nous protègent des avions d'observation et de renseignement français. Les soldats allemands profitent systématiquement de cet état de choses. Sous la protection des arbres élevés, ils édifient ici des camps de campagne d'une grande ampleur. Ainsi voit-on apparaître au fil des ans des espèces de casernes d'appoint avec d'importants équipements.



Vestiges d'installations militaires allemandes dans le bois de Forges : Même à plusieurs kilomètres derrière le front et dans certaines zones d'épaisses forêts, il a encore fallu, avec des quantités inimaginables de béton, protéger les abris contre les tirs imprévisibles de l'artillerie adverse. Dans cet abri bétonné, seule la zone d'entrée a survécu aux cent dernières années.

Étant donné que les soldats sont convaincus que la guerre se terminera à Noël, ils édifient de simples huttes pour protéger un tant soit peu contre les intempéries la troupe qui a besoin de se reposer. Un premier « camp de protection » peut être utilisé à partir de décembre 1914. Mais il n'offre tout d'abord de la place que pour cinq cents hommes environ, qui se tiennent à disposition juste derrière la ligne de front. Au prix d'un travail plus fatigant, on voit apparaître des logements toujours plus perfectionnés sous la forme de baraques en bois relativement confortables. Dans ces camps, les soldats reçoivent même des nouvelles de leur patrie et des autres parties du front qui sont régulièrement imprimées dans le journal officiel de la 5^{ème} Armée et sont ensuite affichées. Bien évidemment, ces informations sont filtrées et réutilisées à des fins de propagande. Dans toutes les nations impliquées, la presse permet de divulguer la position nationale correspondante, puisque la très grande majorité des journaux est contrôlée soit par l'Etat, soit par l'armée.

En plus de leurs logements, les soldats créent des dépôts pour y stocker du matériel en tout genre. Après la stabilisation du front, par le truchement de lignes ferroviaires et de charrettes, 2 000 tonnes de fils de fer barbelés sont acheminées jusqu'à la ligne de front maintenant d'environ 700 kilomètres de long entre la Mer du nord et la frontière suisse. Jusqu'à septembre 1915, ce chiffre augmente à plus de 7 000 tonnes. Les besoins de matériel excèdent cependant durablement toutes les capacités de transport disponibles ainsi que les capacités des chevaux de trait. La situation s'améliore par la suite lorsque l'on commence à utiliser des chemins de fer à voie étroite,



Carte postale : « La lisière du bois de Forges : Une ligne de chemin de fer à voie étroite pour le transport de matériel. »

les decauvilles sur des tronçons de voie préfabriqués rapides à mettre en place. Ces nouvelles voies d'approvisionnement sont placées sous la responsabilité des compagnies de construction de lignes ferroviaires et d'exploitation des lignes, qui existaient déjà avant-guerre et dont le nombre a rapidement décuplé au fur et à mesure que les besoins augmentaient rapidement. Ainsi peut-on se contenter désormais de faire transporter le matériel par les soldats, depuis les stations de déchargement correspondantes, des chemins de fer de campagne jusqu'aux tranchées les plus en avant.

La ligne de chemin de fer à voie étroite de Vilosnes au bois de Forges est mise en service en février 1915. Par la suite une extension mènera quelques centaines de mètres plus loin, juste à côté de la première ligne.

Il y a malgré tout des phases durant lesquelles les soldats sont mis à contribution au-delà de leur capacité de résistance, comme l'a rapporté l'histoire du régiment du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve au printemps 1915 : « 1^{er} – 6 mars. Durant les premiers jours de mars, les conditions météorologiques laissent de nouveau beaucoup à désirer. Ce temps humide a durement mis à l'épreuve la troupe déjà exténuée par le service de garde et de travail. En particulier, la compagnie dans la position de protection avait peu de repos. Les travaux ordonnés de façon récurrente par la brigade, consistant à acheminer la nuit du lourd matériel pour les abris, des chevaux de frise, des poteaux en bois ronds, etc. ne purent finalement plus être accomplis à moins de vouloir remettre totalement en question l'énergie de la troupe pour le combat. Les chefs de corps des bataillons envoient des rapports à ce sujet au Régiment. Le colonel von Kameke obtint à la suite de cela, auprès de la division, une restriction des travaux. »²



L'intérieur d'un abri allemand bétonné, creusé dans la terre dans le bois de Forges : Revêtu de tôles ondulées et recouvert d'une épaisse couche de béton, il a, pendant des années, servi d'hébergement sûr aux soldats allemands.

Quand on commence à se rendre compte que la guerre ne se terminera pas de sitôt, on construit à l'intérieur de la forêt diverses installations en béton. Certains de ces édifices existent encore aujourd'hui.

Juste à droite à côté du sentier, vous pouvez distinguer, bien visibles, des creux aplatis dans le sol de la forêt. Ici ont été édifiés jadis des abris, dont le bois s'est entre temps dégradé et qui étaient en partie enterrés dans le sol pour mieux se protéger du feu de l'artillerie ennemie. À ce propos, nous tenons encore une fois à mettre expressément en garde contre l'envie de pénétrer dans des installations souterraines. Nous vous recommandons de vous déplacer uniquement sur les sentiers de la forêt afin de ne pas vous exposer à un danger, ne serait-ce que par respect envers la flore et la faune dans cette zone de la forêt encore pratiquement vierge.

Au fil des ans, ces « installations de casernes » ne cessent de s'étendre. Au printemps 1915, la troupe met en service des cuisines fixes, amenant une amélioration substantielle des conditions de vie. Les cuisines roulantes ne doivent plus être acheminées chaque jour jusqu'aux camps pour approvisionner les troupes en repas. L'alimentation en eau potable, aussi, s'améliore, car l'on peut recourir à une source avec une certaine teneur en fer dans la partie sud-est du bois. De façon évocatrice, elle a été baptisée « source des guerriers ».

En préparation de l'offensive allemande contre Verdun durant l'hiver 1915/1916, d'importantes activités de construction commencent aussi sur la rive gauche de la Meuse. Le regroupement massif des troupes d'attaque oblige à créer des capacités de logement

supplémentaires. Le commandant von Schiedt décrit les premières semaines de l'année 1916 ainsi : « Mais, derrière le front, la vie s'est vite installée. Des canons de tous les calibres, des munitions et du matériel de tranchée ont été acheminés et amenés de nuit vers le front ; il n'a pas fallu attendre longtemps pour que le bois de Forges et les terrains plus en arrière soient densément occupés par l'artillerie. Les soldats ont travaillé avec ardeur à l'extension des tranchées et au renforcement des abris, y ont installé des lance-mines et créé des dépôts de munitions et de grenades à mains. Chacun était conscient qu'une offensive était imminente, mais on ne recevait aucune information à ce sujet et la tension augmentait de jour en jour. »³

Ces travaux fiévreux durent jusqu'au début de l'été 1916. Avec le ralentissement des combats sur la rive gauche de la Meuse, on a besoin de moins d'infanterie, donc, également de moins d'approvisionnements de tout type.

1.2

L'INTÉRIEUR DU BOIS DE FORGES

Si vous poursuivez sur le sentier, que les troupes allemandes ont baptisé de façon révélatrice le sentier d'obus, vous vous enfoncez maintenant plus profondément dans la zone de forêt. On s'aperçoit très nettement que le terrain prend ici de l'altitude jusqu'à une hauteur d'environ 300 mètres.

Par conséquent, le point culminant de la forêt se trouve sensiblement à la même hauteur que la double crête du Mort-Homme, la cible des attaques allemandes sur cette section du front. Les Allemands profitent de cet état de fait pour édifier, à gauche du sentier, un poste d'observation qui rendra de précieux services, en particulier durant les violents combats de l'année 1916. Malheureusement, il n'en subsiste plus aucun vestige. Dans cette zone se trouvaient également plusieurs postes de signalisation, c'est-à-dire des sémaphores qui, à l'aide d'appareils clignotants simplistes, transmettaient des informations depuis ou vers la ligne de front.

On ne retrouve plus non plus l'abri du commandant de secteur, qui a été édifié plus tard un peu plus au nord. Celui-ci remonte toutefois à une époque ultérieure. De là, le « commandant des troupes de combat » dirigeait toutes les forces de la ligne de front.



Ce mur de terre servant de protection contre les éclats d'obus, bien reconnaissable aujourd'hui encore, protégeait un lourd canon allemand et ses servants contre les obus de l'adversaire. De là, les canons bombardaient en particulier la double crête du Mort-Homme pour soutenir les troupes d'assaut de l'infanterie allemande.

Après le virage à gauche aisément reconnaissable, le terrain redescend légèrement. Directement derrière la bifurcation, à quelques dizaines de mètres sur la droite, protégée par les arbres, vous distinguerez une ancienne position de tir de l'artillerie allemande.

Durant les premières semaines de la Guerre mondiale, autrement dit la phase de guerre de mouvement, l'artillerie de toutes les nations impliquées renonce à une installation durable et stationnaire de ses canons. Souvent, les canons prennent position pour une courte durée à partir d'un mouvement donné avant, ensuite, de tirer le plus rapidement possible leurs obus sur les adversaires. Dans une telle situation, la protection des canons et des artilleurs qui les servent a une importance secondaire, croit-on tout d'abord aussi bien chez les Français que chez les Allemands. Mais, dès que l'adversaire peut identifier des canons mis en batterie sans protection, ceux-ci deviennent une cible qu'il vaut la peine de détruire. Dans ce cas-là, le feu de l'artillerie ennemie cause de lourdes pertes matérielles et humaines, ce qui va bientôt entraîner un changement de comportement de la part des chefs de batterie et des canonnières. Désormais, les positions de tirs des canons sont systématiquement choisies de telle manière qu'ils soient le moins visibles dans le terrain et ne puissent pas être identifiés aisément par des avions de reconnaissance. Avec la stabilisation du front, les deux côtés prennent en outre l'habitude de protéger les canons avec un remblai de terre contre les explosions d'obus et d'enterrer en partie ces installations.

Aux canons allemands déjà en position s'ajoutent ici, sur la rive gauche, durant les premiers jours de l'année 1916, largement plus de cent autres appelés à soutenir l'offensive sur la zone de fortifications de

Hubert Loye

Ingénieur Office National des Forêts (ONF),
Direction Territoriale Grand Est, Directeur de l'Agence
de Verdun en 2016, donc responsable de la forêt
dans les sections du Mort Homme



« La forêt a été implanté sur une zone
appelée après-guerre < Zone Rouge >,
c'est-à-dire une zone interdite à toute
activité humaine. La forêt de Verdun est
donc née de la guerre et est devenue
en cent ans un milieu de biodiversité

rare. Forte de sa richesse écologique et de son intérêt
patrimonial, historique et sociétal, la forêt de Verdun
bénéficie depuis 2014 du label Forêt d'exception. »

Verdun. On y trouve notamment des canons particu-
liers ayant pour objectif de détruire de puissantes
fortifications ennemies⁴ : « Plus que de coutume,
les forces des troupes ont été mises à contribution
pour agrandir la position, de nombreuses et lourdes
batteries ont été acheminées et installées. Les lourds
mortiers de 30,5 cm de la batterie Kupke, à l'orée
nord du bois de Forges, ont particulièrement suscité
l'admiration de l'infanterie. »

Ces canons de 30,5 cm sont un système d'armement
austro-hongrois relativement facile à déplacer et qui est
destiné à détruire des fortifications avec des charges
explosives pesant jusqu'à 400 kilogrammes. Pendant
l'attaque allemande, certains de ces canons spéciaux
de l'allié austro-hongrois participent au bombarde-
ment des fortifications françaises entourant Verdun.

1.3

LA ZONE DE LA LIGNE DE FRONT ALLEMANDE À L'ORÉE SUD DU BOIS DE FORGES

*Suivez le sentier forestier jusqu'à la fin du bois. Vous
vous trouvez à présent dans la zone de la ligne de
front allemande tracée à l'automne 1914. Directe-
ment au bord du bois s'étirent aujourd'hui encore
les vestiges des tranchées. En particulier à droite du
chemin, il est intéressant de faire un bref détour le
long des surfaces agricoles. La tranchée allemande
la plus avancée se situait encore quelques centaines
de mètres plus au sud, approximativement là où le
terrain recommence à prendre de l'altitude et procure
une bonne vue sur les crêtes ennemies du côté oppo-
sé. On distingue encore des traces de ces installations
dans les champs.*

Après les dernières modifications majeures du front,
à la mi-septembre 1914, ces tranchées ont été creu-
sées avec la ferme conviction qu'on ne les quitterait
plus que pour passer à l'attaque et, ainsi, mener la
guerre à son terme victorieux dans un ultime effort.
Pour la majorité des soldats, il n'y a pas de doute
que ce sera bientôt le cas. À la Noël, la guerre sera
terminée, les ennemis de l'Allemagne seront vaincus
et une « paix victorieuse » aura été conquise.

Les premières tranchées creusées ne méritent pour-
tant pas vraiment cette désignation, comme on peut
le lire dans la description de l'historique du régiment
du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve au sujet de
la première occupation de la position : « La tranchée
creusée à mi-hauteur d'homme était complètement
envahie par l'eau et nos soldats ont, la plupart du
temps, dû s'allonger sur le parapet sans protection
digne de ce nom. [...] Il a donc tout d'abord fallu
s'efforcer d'évacuer l'eau en utilisant des ustensiles
de cuisine et des boîtes de conserve en tôle trouvées
sur place. »⁵

À ce moment-là, les Français ne sont pas encore
parvenus à dépasser le ruisseau de Forges, à l'ouest
du village éponyme, en direction du nord, comme
peuvent le constater les patrouilles allemandes. Il n'y
a que la nuit que des postes français pénètrent dans
les ruines du moulin de Raffecourt, qui se trouve dans
la vallée du ruisseau de Forges. Le village de Forges,
en revanche, est occupé par les Français.

Depuis la position nord, on peut en outre observer
comment une forte position française est en train de
se constituer à l'orée nord du bois de Cumières et du
bois des Corbeaux. La cote 265, aussi, qui domine ici
la dépression de la Meuse, devient un point d'appui
solide dans la ligne française.

Cette situation offre aux Allemands une grande marge
de manœuvre pour des sorties de renseignement aux-
quelles ils recourent à profusion, comme le révèle clai-
rement le rapport au sujet du minage réussi d'une re-
tenue d'eau sur le ruisseau de Forges : « [le sergent]
Rohde avait au préalable, à cette fin, inspecté minu-
tieusement l'emplacement et la nature de la retenue
d'eau, le long de la voie ferroviaire Consenvoye-Re-
gnéville, à hauteur du village de Forges. Utilisant le
remblai comme couverture, la patrouille rampe jusqu'à
proximité du poste ennemi. [...] Se déportant vers la
gauche, elle contourne celui-ci. Maintenant, Rohde se
trouve avec les deux pionniers derrière la ligne du
poste français et il faut donc faire preuve de la plus



Il y a cent ans, des dizaines de kilomètres de boyaux de ce genre quadrillaient le bois de Forges, offrant une certaine protection aux soldats en marche vers la ligne de front. Le feu de l'artillerie obligeait les hommes lourdement chargés de matériel ou transportant leurs camarades blessés à couvrir de longs trajets dans ces étroits boyaux.

grande attention pour ne pas être pris à revers. Après avoir franchi prudemment environ 200 m de marais, les hommes atteignent de nouveau le remblai. Un saut en avant et les pionniers peuvent commencer leur ouvrage. La charge est vite mise en place. Courant au pas de course, la patrouille disparaît dans la nuit ; en effet, l'explosion peut se produire à tout instant. [...] Puis un éclair, un coup de tonnerre et l'eau glacée de la retenue du ruisseau de Forges qui s'élève à plusieurs mètres de haut. – Il faut maintenant prendre le chemin le plus rapide pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi mis en éveil. [...] Heureux, on atteint la compagnie, que l'on informe du succès de l'entreprise. [...] »⁶

Au cours des mois qui suivent, les soldats allemands et français doivent vite apprendre à s'installer un tant soit peu confortablement dans les tranchées. Les deux côtés sont confrontés aux mêmes problèmes, l'eau, la boue, les rats... et, naturellement, le feu de l'ennemi. Ainsi recouvre-t-on le fond de tranchée d'une couche de bois pour que l'eau de pluie puisse s'écouler le plus rapidement possible par dessous et pour épargner aux soldats de rester debout dans de profondes mares. Dans les tranchées avancées, on édifie tout d'abord uniquement des abris qui protègent des éclats du feu de l'artillerie légère. Les postes d'observation particulièrement exposés sont renforcés à l'aide de boucliers en acier à travers lesquels le soldat peut observer et, aussi, insérer son fusil.

Parallèlement, devant la première tranchée, des groupes de soldats installent chaque nuit des obstacles en fil de fer censés protéger leur propre position contre une attaque ennemie. L'objectif est de



Carte postale d'une localité située tout près derrière le front de Verdun : « Chez maman » – si tant est que cela ait été possible, les soldats aménageaient « confortablement » leur abri, se créant ainsi une alternative fallacieuse aux combats inhumains qui se déroulaient sur le front tout proche.

maintenir longtemps l'adversaire dans le no man's land, autrement dit la zone comprise entre les deux lignes, afin de lui faire subir des pertes énormes sous le feu défensif, notamment des mitrailleuses. Ceci accroît la chance de pouvoir repousser une attaque sans pertes humaines importantes.

Les compagnies travaillent en outre sur une deuxième tranchée, juste derrière la ligne de front, et sur des boyaux, tranchées de rapprochement censées assurer une liaison protégée entre le bois de Forges et la ligne de front. De nombreux abris, tranchées et points d'appui sont signalés avec des noms appropriés sur de petites plaquettes en bois afin de faciliter l'orientation.

Ce n'est que vers la fin de l'année 1914 que les troupes françaises créent durablement les premiers ouvrages de défense au nord du ruisseau de Forges. Les Allemands réalisent de petits points d'appui de l'autre côté de la position actuelle, vers le sud en direction de la vallée du ruisseau, car, depuis la position principale, une vue directe sur la vallée et, en particulier, la localité de Forges n'est pas possible. Cette activité de construction réciproque entraîne un rapprochement des tranchées ennemies et un nouveau rétrécissement du no man's land. En dépit de la faible distance entre les positions, les soldats sont maintenant mieux protégés du feu de l'artillerie ennemie, car, par crainte de coups courts et du danger que cela implique pour ses propres forces, l'artillerie évite de bombarder les tranchées ennemies immédiatement contiguës. Pour le 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve, l'avancée de la position en direction du ruisseau de Forges signifie que cinq gardes avancées sont créées en moyenne cent mètres en avant de la première

tranchée et que celles-ci doivent être occupées comme il se doit. La liaison téléphonique partant de là permet en outre de transmettre rapidement compte-rendus et ordres.

Lorsque Noël se rapproche, il apparaît clairement qu'une partie des soldats devront passer les fêtes dans les tranchées avant. Le commandant Schiedt donne des détails dans l'historique du régiment du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve : « Le soir de Noël, les occupants des tranchées ont pu, dans les abris, allumer de petits sapins de Noël et de petites bougies pour autant que l'exiguïté des pièces le permettait et l'on entend aussi chantonner, à voix basse, les vieilles chansons de Noël si chères. Les pensées sont parmi les membres de la famille dans la patrie. »⁷

Fin janvier, la troupe fête pour la première fois l'anniversaire de l'Empereur en campagne. Ce 27 janvier 1915 est l'occasion d'une manifestation particulière : « Le midi, à douze heures, à Dannevoux, un appel solennel a fait se réunir les parties du régiment au repos [...] ; promu ce jour-là colonel, le lieutenant-colonel von Kameke a particulièrement évoqué dans son élocution, la patrie allemande et son armée victorieuse, terminant son discours en adressant un toast à Sa Majesté l'Empereur et au commandant suprême. »⁸

Pendant des semaines et des mois, les soldats allemands ont aménagé « leur » position, « leur » camp dans la forêt et « leur » cantonnement. Des phases de repos ont alterné avec les périodes en première ligne et d'intenses activités de corvées et de terrassement. À cette occasion, le bois et les petites localités sont devenus pour les jeunes hommes une espèce de deuxième patrie où ils connaissent chaque arbre et chaque buisson – un petit monde à des années-lumière des grandes batailles qui font rage sur d'autres parties du front.

1.4

LES RUINES DU VILLAGE DÉTRUIT DE FORGES

Suivez maintenant le sentier agricole descendant dans la vallée du ruisseau de Forges. Au bout d'environ 1500 mètres, vous tomberez sur un embranchement. Là commence un circuit historique à travers la localité de Forges rayée de la carte par la guerre. Des panneaux explicatifs donnent les informations essentielles aisément compréhensibles concernant le circuit et des détails au sujet de Forges avant que n'éclatent les hostilités.



La Mairie de Forges-sur-Meuse au printemps 2016 : Des boursiers de la Fondation Konrad Adenauer et des collaborateurs de la KommunalAkademie s'entretiennent avec Madame le Maire, Françoise Tessier, au sujet de l'amitié franco-allemande, cent ans après la bataille de Verdun.



Un circuit ponctué de panneaux mène aux ruines des maisons d'habitation, entreprises artisanales ainsi que fermes de jadis dans la localité de Forges, aujourd'hui rayée de la carte, et illustre de manière impressionnante comment ont ici vécu et travaillé les gens avant la Première Guerre mondiale.

Tout le long du circuit, on reconnaît bien les restes de différentes maisons. À cela s'ajoutent les ruines de plusieurs moulins, les vestiges d'un pont et des traces d'autres édifices. À l'intérieur du village, depuis l'automne 1914, les soldats français ont édifié des positions défensives sous la forme de petites fortifications.

Lorsqu'une attaque allemande sur les deux rives de la Meuse s'avère toujours plus probable, les positions au nord du ruisseau de Forges et à l'intérieur du village prennent une signification capitale pour les Français. Aux premières heures du 21 février 1916, le commandant de la 67^{ème} Division d'infanterie française, le général Ernest Jean Aimé, inspecte personnellement les installations défensives et la répartition des forces du 288^{ème} Régiment d'infanterie français à et autour de Forges. Il y a peu, ses troupes se sont vu confier la responsabilité de ce secteur du front entre la Meuse et Béthincourt.



Les vestiges de nombreuses installations militaires témoignent des fortifications françaises et allemandes dans les localités qui se retrouvaient soudain au cœur des hostilités : Ici, il s'agit en l'occurrence d'une cave bétonnée dans l'une des maisons détruites de Forges.

Françoise Tessier

Maire de Forges-sur-Meuse



« Bienvenue dans notre petit village situé sur la rive gauche de la Meuse à 18 kms au nord de Verdun. Prome-neurs ou passionnés d'histoire, venez découvrir les lieux de l'ancien village de Forges-sur-Meuse en parcourant le sentier balisé de 900 m qui évoque ce qu'a été la vie des habitants de ce lieu totalement détruit durant la guerre 1914-1918. Du fait de la dangerosité et de la sanctuarisation des ruines du village, sa reconstruction sur le même emplacement ne fut pas possible. En ces lieux, laissez votre imagination s'ouvrir aux images du passé, ponctuées çà et là de vestiges des abris militaires bien réels témoignant de la violence des attaques portées. Depuis longtemps, la nature y a repris ses droits ; on peut admirer une flore abondante et variée le long des chemins et du ruisseau de Forges et de ses berges qui constituent un milieu naturel à forte valeur écologique ainsi qu'une faune diversifiée. Un siècle après, à cet endroit, après l'émotion, la sensation de quiétude et d'apaisement s'impose à tous. »

En ce 21 février, à huit heures douze, l'artillerie allemande inaugure la bataille de Verdun et dissipe tous les doutes quant à une grande offensive allemande. Dès maintenant, Forges essuie des tirs intensifs.

Malgré la violence des tirs et, simultanément dans l'espoir de pouvoir mieux y résister, l'extension des positions défensives à Forges et aux alentours est accélérée dans l'urgence. Une importance particulière est accordée à l'édification d'abris pour mitrailleuses destinés à arroser les différents compartiments du terrain avec des tirs de flanquement.

Au cours des jours qui suivent, le village et les installations défensives françaises environnantes subissent des tirs violents de l'artillerie allemande. Bien que la partie allemande n'attaque pas sur la rive gauche de la Meuse, les Français sont persuadés qu'une grosse attaque va bientôt se produire ici aussi. Et, de fait, l'artillerie allemande met tout en jeu pour affaiblir la défense française et détruire le plus possible les installations identifiées.



Cette photo a été prise en mai 1916 et montre quelles traces les violents combats pour le village de Forges, en mars 1916, et les incessants tirs de l'artillerie ont laissés.

Durant la nuit du 3 au 4 mars 1916, le 211^{ème} Régiment d'infanterie français constitué au début de la guerre près de Toulouse relève le 288^{ème} Régiment d'infanterie au village avec environ 500 soldats sous le commandement du lieutenant Record.

Le 6 mars, la situation s'aggrave pour les défenseurs français de Forges, le premier bastion français avant la double crête du Mort-Homme. À huit heures du matin, par téléphone, le lieutenant Record fait part de violents tirs d'artillerie sur ses positions et demande un tir d'arrêt français. Le lieutenant devait avoir raison : vers midi, l'infanterie allemande passe à l'attaque. Forges est très vite encerclée et n'a plus aucune liaison avec le monde extérieur.

Durant la nuit du 6 mars 1916, le commandant du 211^{ème} Régiment d'infanterie français, le lieutenant-colonel Malondry, note les événements de cette journée en ces termes : « La résistance dans Forges s'est concentrée autour de la droite du village de la C^{ie} Meyer. La gauche paraît avoir cédé et avoir été débordée par des éléments qui ont jeté des passerelles sur le ruisseau de Forges et l'ont encerclée. Les Allemands ont gagné en entourant la 1^{ère} crête de l'oiie le vallon qui se monte du Poste de la maisonnette vers l'est du bois de Cumières entre la 1^{ère} crête de l'oiie et 265. La pièce de flanquement de 75 mise en action aurait été démolie presque aussitôt. Les Allemands se sont rejetés vers le bois de bouleau où se trouvait un élément qui a été rapidement annihilé. Ils s'y sont organisés sans que je puisse arriver à obtenir avant longtemps un tir d'artillerie, le mouvement des Allemands a été d'ailleurs favorisé par un brouillard épais. Ayant appris que les effectifs à

265 fondaient rapidement sous un feu d'artillerie extrêmement intense. Je vous ai demandé la mise à ma disposition de la Réserve de Brigade et des que vous me l'avez accordée j'ai renforcé 265 de la valeur d'une compagnie en même temps que je me couvrais dans la direction de Forges.

[...] Malgré la résistance opiniâtre du Capitaine Bith [n.d.l. : Il dirigeait la 20^{ème} Compagnie] qui dirigeait la défense sur ce point et qui n'a cessé jusqu'au dernierement de m'envoyer des renseignements indiquant le calme et le sang-froid dont il ne s'était pas départi.

De Regnéville, je n'ai eu aucun renseignement – dès 15 heures, il n'était pas possible de s'approcher de village débordé par l'ennemi sans cependant que l'on puisse dire si la résistance y était déjà complètement anéantie.

De Forges le dernier renseignement reçu du Commandant Record m'avait fait savoir que le moral, autour de lui, était excellent. »⁹

La chronique du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve allemand qui attaque ici décrit en termes tout aussi concis qu'en mots pathétiques ces événements : « De violents tirs de flanc en provenance de maisons du côté ouest du village la retient [n.d.l. : Il est ici fait allusion à la 4^{ème} Compagnie du 38^{ème} Régiment d'infanterie de réserve] sur la rive nord. Certes, le 2^{ème} Bataillon du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve, le commandant Wagner, a pénétré dans le village, mais le reste des occupants exerce encore une résistance acharnée dans les ruines des maisons, si bien que le 51^{ème} n'avance que très lentement, et, aussi, le 82^{ème}, qui a occupé à l'est du village aisément la tranchée 74 – 73 – 72 [n.d.l. : au (nord)-est du village], mais subissent encore un tir de flanc. Sans attendre les mises en place d'une passerelle, le sergent Glodek de la 4^{ème} Compagnie du 38^{ème} Régiment d'infanterie de réserve traverse le profond ruisseau, enfume l'une après l'autre, avec des grenades à main, les maisons d'où partent les tirs, ramène avec ses hommes pas moins de 130 prisonniers et ouvre la voie à sa compagnie par son action intrépide. »¹⁰



Vestiges de boyaux de circulation ou de rapprochement à l'orée du bois de Forges : Même si les tranchées, qui avaient jadis la taille d'un homme, se sont aujourd'hui transformées en fossés aplatis, on reconnaît bien, aujourd'hui encore, les anciens sentiers qui menaient au front dans les nombreuses zones de la forêt de grande étendue.

1.5 LES VESTIGES DE POSITIONS ALLEMANDES DANS LA PARTIE SUD-OUEST DU BOIS DE FORGES

Avant même le ruisseau de Forges, la D 160 bifurque à droite en direction de Béthincourt. Au bout d'un peu plus d'un kilomètre sur cette route, un sentier agricole bifurque vers la droite. Là, vous avez la possibilité de faire un nouveau détour vers l'orée élevée du bois de Forges. Là, directement à l'orée de la forêt, on peut voir des tranchées allemandes bien préservées derrière les champs. En outre, un peu plus loin vers l'intérieur du bois, on peut voir aussi de remarquables ruines en béton.

Il s'agit des restes d'au minimum trois postes d'observation en béton de l'artillerie allemande à l'orée sud du bois de Forges. De là, en cas de besoin, des officiers de l'artillerie envoyés en avant pouvaient diriger le feu des canons. Les conditions étaient naturellement une vue aussi directe que possible sur la cible. Aujourd'hui encore, le regard porte de façon relativement libre jusqu'à la rive droite de la Meuse, vers la cote 265 et la partie orientale de la Côte de



Vestiges d'un poste d'observation allemand bétonné : De là, un officier indiquait aux servants de canons positionnés loin derrière la ligne de front les objectifs concrets sur la Côte de l'Oie. Les défenseurs français qui se battaient avec ardeur dans la cuvette de Cumières et dans le bois des Corbeaux ont particulièrement souffert de ces tirs incessants lors des dramatiques combats.

l'Oie. Ces postes d'observation n'ont intentionnellement pas été avancés exactement jusqu'à l'orée de la forêt. À cet endroit-là, le danger aurait été trop grand d'être découvert par l'adversaire et de devenir soi-même la cible de l'artillerie du côté opposé. Par conséquent, pour se protéger personnellement, il a fallu prendre son parti de restrictions de la visibilité. En particulier, une vue directe sur la vallée du ruisseau de Forges et des parties importantes du village de Forges n'était pas possible depuis cet endroit : « Pour notre artillerie de campagne, il était difficile de trouver un poste d'observation dans la section IV d'où l'on puisse diriger le feu vers le fond du ruisseau de Forges en cas d'attaque de l'ennemi. Si l'on pouvait encore bien observer une partie du village de Forges, la plus grande partie des maisons et le fond du ruisseau se trouvaient par contre eux-mêmes dans l'angle mort. »¹¹

Au printemps 1915, ces points d'observation ont été équipés d'une liaison téléphonique directe avec les unités d'artillerie. À l'automne 1915, l'un de ces postes d'observation servait à un observateur qui dirigeait le feu des canons de 10 cm. Ces canons, dont peu seulement se trouvaient sur la rive gauche de la Meuse, permettaient de viser des objectifs jusqu'à une distance de treize kilomètres.

Quand vous regardez en direction du sud, vous avez une vue remarquable sur les hauteurs opposées du terrain. À gauche en partant de la Meuse s'élève une crête de collines qui culmine tout d'abord à la cote 265. Le terrain s'affaisse ensuite de nouveau un peu. C'est ici que se trouve la crête de la Côte de l'Oie



Vue depuis la bordure sud du bois de Forges vers les hauteurs opposées de la Côte de l'Oie sur laquelle se trouvent le bois de Cumières et le bois des Corbeaux. Des combats extrêmement sanglants se sont déroulés dans ces forêts en mars 1916. Ce n'est qu'après la perte de centaines de soldats que les Allemands ont pu prendre possession de ces bois. Sur le tiers de droite, on reconnaît la cote 304.

avec le bois des Corbeaux et le bois de Cumières. En 1916, ces zones de forêt aujourd'hui d'un seul tenant étaient des bois séparés.

Un peu plus loin s'élève, apparemment anodine vue de loin, la double crête du Mort-Homme. La section de terrain qui se poursuit vers la droite était appelée Ravin de la Hayette – d'où s'élève, enfin, la cote 304. On reconnaît bien celle-ci à la colline au sommet pointu où, aujourd'hui, la forêt de feuillus fait place à une forêt de résineux.

Sur les surfaces agricoles placées directement devant vous s'étendaient les positions de départ. C'est de là qu'ont chargé les soldats allemands en mars 1916 en direction du Mort-Homme. À cette époque, de nombreuses tranchées se déroulaient parallèlement à l'orée de la forêt. Elles étaient encore précédées par les gardes avancées, autrement dit des postes placés plus en avant.

À l'automne 1915, l'aménagement de cette position avancée avait fait de tels progrès que cela permettait d'éviter des pertes importantes même en cas de puissant feu de l'artillerie ennemie.

Après une période de mauvais temps qui a retardé le début de l'attaque à plusieurs reprises commence, le 21 février 1916, la bataille de Verdun. La grande offensive allemande se limite tout d'abord à la rive droite de la Meuse. Mais les remarquables succès initiaux ne font pas oublier les difficultés et les insuffisances. Le maître d'école Ludwig Gold décrit rétrospectivement et avec insistance les nécessités d'une attaque sur la rive gauche, d'où les attaquants allemands essuient sur les flancs le feu de l'artillerie

française : « Dès les premiers jours de l'offensive allemande sur Verdun en février 1916, nous avons constaté les conséquences fatales d'une attaque uniquement sur une rive de la Meuse. Avec héroïsme et au mépris de la mort, les courageuses troupes d'attaque des Brandebourgeois, des Hessois et des Westphaliens ont fait leur chemin à travers le fil de fer barbelé des positions ennemies dans une épaisse forêt de buissons, conquis des villages et des hauteurs crachant le feu, hissé le cinquième jour leur drapeau victorieux sur le fort de Douaumont, la pierre d'angle de la ceinture extérieure de forts, se jetant ensuite avec une volonté de victoire acharnée contre les réserves ennemies. Mais un lourd sentiment d'être sans défense imprégnait leur âme sous l'effet du feu ennemi qui s'accroissait avec chaque pas fait en avant, prenant inexorablement de flanc tous les creux synonymes de protection, toutes les positions conquises et tous les chemins d'accès en provenance des batteries toujours plus nombreuses sur les hauteurs à l'ouest de la Meuse. [...] Mais, bientôt, la mission principale de l'artillerie du VI^{ème} Corps de réserve dirigé par le général de brigade Meckel fut de détruire ces batteries ennemies de la rive droite livrant des tirs de flanc si nourris sur la large crête de Marre et dans le bois de Bourrus. Les rares canons qui pouvaient l'atteindre ne suffisaient cependant pas pour les réduire au silence. La condition incontournable au succès des tirs d'artillerie était l'avancement de ses propres lignes, la conquête de la cote 304 – le Mort-Homme qui, seul, permettrait une observation sur de longues distances. »¹²

Le 6 mars 1916 commence enfin l'attaque attendue sur la rive gauche également. L'ordre du VI^{ème} Corps de réserve ne prévoit pas une attaque frontale sur la hauteur du Mort-Homme. Bien au contraire, il est

prévu de l'attaquer depuis le flanc est, autrement dit par la cote 265 et la Côte de l'Oie : « Comme prélude à cette attaque, les 12^{ème} et 22^{ème} Divisions de réserve prennent possession, le 6.3, de la ligne approximative : chemin de Drillancourt – moulin de Raffecourt – orée ouest du bois des Corbeaux – croix de carrefour 300 m au sud de l'angle sud-ouest du bois des Corbeaux – orée sud du petit bois de Cumières – cote 265. »¹³

L'attaque allemande contre la position principale française sur les hauteurs au sud du ruisseau de Forges se dirige toutefois tout d'abord par le vallon du ruisseau et la localité fortifiée de Forges, qu'il faut conquérir. Compte tenu d'un adversaire attentif, il s'agit là d'une opération extrêmement risquée, car la presque totalité de la zone est bien visible depuis la position principale française. De plus, il faut aussi franchir de nombreux obstacles de fil de fer barbelé qui ralentissent tout élan des attaquants et augmentent le temps durant lequel les soldats attaquant sont exposés au feu défensif français dans cette zone de mort.

Le commandant Schiedt décrit le déroulement des premières heures de l'attaque allemande du 6 mars 1916 par le ruisseau de Forges en termes impressionnants : « À onze heures cinquante, le II^{ème} Bataillon [...] accompagné de pionniers équipés de charges et de matériel de franchissement quitte la tranchée, cheminant péniblement à travers les obstacles de fil de fer barbelé détruits seulement de façon insuffisante par notre artillerie. La première vague a chargé sans s'arrêter jusqu'à l'orée sud du village avant que les Français ne réagissent réellement. Mais la deuxième vague de combattants proprement dite a été confrontée à une réaction ennemie toujours plus violente, en particulier en provenance des nids de mitrailleuses situés plus au sud du village, qui ont fait des ravages avec leurs rafales parmi les groupes d'attaquants. Les pertes du bataillon se sont accrues et certains sont tombés atteints par neuf ou dix balles. [...] Lorsque les compagnies ont continué d'avancer vers le sud, l'après-midi, l'ennemi a, à trois heures trente de l'après-midi, déclenché de lourds tirs d'artillerie sur Forges et les terrains plus au sud. Comme de la grêle, des obus de mortier sont tombés des deux côtés du sentier de Forges à Cumières et ont rendu impossible toute poursuite de la progression. Avec son aide de camp, le capitaine Wagner s'est lancé en avant, mais a été frappé par le feu des mitrailleuses d'un nid situé à 1000 m au sud du village, que l'on n'avait pas identifié jusque-là et qui n'avait donc pas été attaqué par l'artillerie. Les rafales de mitrail-

leuse balayant le terrain ont contraint la troupe et leur commandement à rechercher une protection. Ce n'est donc pas étonnant que les compagnies aient dû être séparées momentanément à cet endroit. La situation ne s'est légèrement améliorée pour le bataillon qu'à partir de cinq heures quarante-cinq de l'après-midi, lorsque l'artillerie a pu diriger ses tirs vers les hauteurs du bois de Cumières et, ainsi, a réduit au silence les nids de mitrailleuses qui s'y trouvaient. Ce n'est qu'avec l'arrivée de l'obscurité que les compagnies ont pu creuser des tranchées à 500 m au sud de Forges – à l'ouest de la route Forges-Cumières, tandis que la 2^{ème} Compagnie s'installait comme réserve dans des tranchées au sud-est de Forges. »¹⁴

1.6

LES RUINES DU MOULIN DE RAFFECOURT

Reprenez le sentier vers la route asphaltée et, là, bifurquez vers la droite en direction de Béthincourt. Les surfaces agricoles à gauche de la route sont délimitées par des poteaux bizarres. Il s'agit là des vestiges de la bataille : des poteaux sur lesquels étaient fixés les anciens obstacles en fil de fer ainsi que des rails tronçonnés de chemins de fer de campagne allemands. Environ 1 500 mètres plus loin commence, à droite de la route, un petit bois sur une éminence. En face, à gauche de la route, dans les sous-bois de la rive du ruisseau de Forges se dissimulent les pauvres ruines de l'ancien moulin de Raffecourt.



Rails de ligne de chemin de fer à voie étroite et poteaux à vis servent aujourd'hui à des fins pacifiques, en tant qu'innombrables clôtures de prairies sur l'ancien champ de bataille de Verdun. Ils nous rappellent qu'ici, il y a plus de cent ans, entre les tranchées adverses, des obstacles difficilement surmontables en fil de fer barbelés étaient édifiés et tendus, certains étant électrifiés, ce qui a coûté la vie à de nombreux soldats. Il n'était pas rare que les soldats tombés au front n'aient pu être décrochés des fils de fer barbelés et enterrés que quelques semaines plus tard seulement.



Les ruines du moulin de Raffecourt, détruit pendant la Première Guerre mondiale et qui n'a ensuite plus jamais été reconstruit : Ses fondations témoignent encore de l'époque pacifique qui régnait, avant que n'éclate la Première Guerre mondiale, sur les berges jadis pittoresques du ruisseau de Forges.

Dès le début de l'année 1916, on trouve ici des obstacles français en fil de fer. Dans le contexte du renforcement et de l'extension généralisé des installations existantes, des soldats du 259^{ème} et 288^{ème} Régiments d'infanterie français mettent en place de nouveaux fils de fer barbelés, à partir du 18 février 1916, profitant à chaque fois de la protection de la nuit sans oublier de barrer la route menant de Forges à Béthincourt. Le feu de l'artillerie allemande qu'es-suaient fréquemment, la nuit, les positions défensives françaises cause donc des victimes. Ainsi le 259^{ème} Régiment d'infanterie a-t-il à lui seul, le 23 février 1916, enregistré quatre morts et un blessé.

Le matin de l'attaque allemande du 6 mars 1916, seule une section de la 22^{ème} Compagnie du 259^{ème} Régiment d'infanterie français sous le commandement du sous-lieutenant Roubineau occupe les deux points d'appui précédents le moulin de Raffecourt. Derrière ce poste avancé s'élève une pente, pratiquement sans protection, jusqu'au bois des Corbeaux. Le jeune officier et ses soldats savent qu'ils sont condamnés à défendre leur position jusqu'au dernier homme. Une fuite ou une retraite ordonnée n'entre pas en ligne de compte, car, à la lumière du jour, les attaquants empêcheraient tout mouvement par le feu de leurs fusils

et de leurs mitrailleuses. Ces Français sont donc les victimes sacrifiées pour arrêter le premier élan des attaquants et pour laisser à la réserve suffisamment de temps pour se préparer, de son côté, à prendre sous leur feu les Allemands et à leur causer des pertes. L'historique du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve allemand décrit les efforts désespérés des défenseurs français pour échapper à cette situation sans issue au fond du ruisseau de Forges en ces termes : « Après un feu roulant de quatre heures, peu avant douze heures, le premier bataillon du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve charge avec à sa tête son chef de corps, le commandant von Roon. [...] L'infanterie ennemie, maintenue en échec par notre artillerie, est presque absente.

En trois vagues successives, nos lignes de tireurs envahissent depuis l'est les tranchées ennemies ; les occupants s'étaient regroupés en petits groupes et, la plupart du temps, se sont rendus sans opposer une résistance notable ou ont pris la fuite. En groupes, ils ont tenté d'atteindre la forêt protectrice, en particulier à travers le creux de la vallée débouchant du val de Forges dans le bois de Cumières. C'est là que leur destin a frappé la plupart ; au bord du sommet de la cuvette, une mitrailleuse s'était mise en position et, à courte distance, a ouvert un feu roulant sur les



Sentier en madriers permettant de franchir le ruisseau de Forges, photo prise à l'automne 1916 : Les violents combats, mais aussi les tirs récurrents de l'artillerie nocturne eurent vite fait de transformer le vallon du ruisseau de Forges en un marécage de plusieurs centaines de mètres de large. Pour pouvoir y faire passer soldats, munitions, nourriture et matériel de construction, les troupes allemandes ont édifié des passerelles renforcées à l'aide de madriers en bois.

fuyards suivant la ligne de tireurs et les a tous abattus les uns après les autres. Les rares survivants ont été faits prisonniers et l'avance s'est poursuivie inexorablement. »¹⁵

Les attaquants allemands conquièrent ensuite relativement vite d'autres parties du terrain. Après être arrivé jusqu'à la Côte de l'Oie, le calme s'installe de nouveau dans la zone de la cuvette.

Quelques semaines plus tard, les combats reprennent de la violence dans la partie orientale de la section de la vallée du ruisseau de Forges lorsque le 9 avril 1916, les Allemands chargent la dernière position française dans le village de Béthincourt partiellement abandonné.

L'artillerie française bombarde le ruisseau de Forges et, à cette occasion, se concentre en particulier sur les rares possibilités de traverser le cours d'eau qui se transforme de plus en plus en un marais. Le 103^{ème} Bataillon d'artillerie français¹⁶, qui fait partie intégrante de l'artillerie de la 69^{ème} Division d'infanterie française, a occupé de nouvelles positions de feu dès les premières heures du 23 avril. Il est chargé de fournir un feu d'appui aux unités françaises sur la pente ouest du Mort-Homme et de causer le plus de dommages possibles aux attaquants allemands. Dès la nuit suivante, les canons tirent 300 obus sur un petit secteur se trouvant au sud-est du moulin de Raffecourt. La nuit suivante, ce nombre est déjà de 400 tirs et, vingt-quatre heures plus tard, rien qu'entre 23 heures 15 et 2 heures 30, ce ne sont pas moins de 150 obus qui détonnent dans les environs

du moulin et le long d'une passerelle contiguë à l'ouest. Ces tirs d'artillerie irréguliers se répètent toutes les nuits avec une intensité variable.

Le feu d'artillerie français ralentit considérablement les soldats allemands. Les estafettes et colonnes de porteurs doivent régulièrement franchir les rares passages et amener jusqu'à la ligne de front, au prix d'un grand danger, les compte-rendus, ainsi que le ravitaillement. Beaucoup sont tués ou blessés. Dans son livre « La Tragédie de Verdun », Ludwig Gold décrit en ces termes les épreuves auxquelles sont exposées les forces allemandes : « Nous n'avions pas le matériel nécessaire pour creuser les abris, car nous ne pouvions pas nous le procurer en raison du matraquage particulièrement violent du fond du ruisseau de Forges. Les obus ennemis avaient transformé ce ruisseau en un marais atteignant parfois un kilomètre de large, une effroyable zone de la mort. Les points de passage auprès du moulin de Raffecourt et dans le village de Forges, sur lesquels l'ennemi dirige ses tirs, resteront indissolublement gravés dans la mémoire de tous ceux qui ont dû les franchir lors des traversées nocturnes avec du matériel ou des repas ou pour la relève. »¹⁷

Régulièrement, de nouvelles passerelles sont réalisées, celles détruites sont remplacées ou améliorées en permanence, mais, pourtant, ils demeurent le chas de l'aiguille pour l'approvisionnement. Cela est particulièrement évident lorsqu'il s'avère nécessaire de transférer des canons sur la rive sud du fond du ruisseau : « Pour garantir à l'infanterie une protection efficace contre les tirs, les huit batteries de lourds mortiers restées sur le flanc gauche (...) ont été mises en position, après avoir traversé le ruisseau de Forges, derrière le bois de Cumières et la cote 265, à l'instar du 4^{ème} et du 5^{ème} batterie du 12^{ème} Régiment d'artillerie de campagne de réserve sous les ordres du capitaine de réserve Lichtenberger, sur la pente nord du « Mort-Homme ». Mais, comme auparavant, hormis la batterie d'affûts à écran de 15 cm [n.d.l. : Il est ici fait allusion à la base de tir résistante en béton] du capitaine Mauritz (...), seuls les rares canons de 10 cm sont en mesure d'atteindre les positions de tir ennemies du bois de Bourrus et sur la crête de Marre. Sans cependant pouvoir les réduire au silence, tandis que ces batteries avancées étaient exposées aux tirs quotidiens réguliers et que des attelages lacérés [n.d.l. : Il est ici fait allusion à une charrette à un seul essieu tirée par un cheval utilisée pour remorquer un canon] des cadavres de chevaux, les cadavres des courageux conducteurs témoignaient

de l'esprit de sacrifice des colonnes amenant leurs munitions à travers la vallée de Forges. »¹⁸

Jusqu'au cours de l'été 1917, la situation problématique ici, dans la vallée du ruisseau, ne change guère. Dans la zone de marais comprise entre la localité détruite de Forges et Béthincourt, il existe maintenant huit ponts d'une certaine importance et six passerelles de plus de 200 mètres de long.

1.7

LE TERRIL DE DÉBLAIS DU TUNNEL DU KRONPRINZ

Derrière le moulin, suivez la route en direction de Béthincourt sur environ 200 mètres. Sur votre gauche bifurque un sentier menant à une passerelle. Lors des mois pluvieux, certaines parties de cette zone de marais ne peuvent être traversées qu'avec des chaussures appropriées. Suivez le sentier forestier jusqu'au prochain carrefour, où vous bifurquez vers la gauche. Sur ce sentier bien praticable, continuez sur environ 700 mètres jusqu'au prochain carrefour. De là, le terrain s'élève graduellement jusqu'à la Côte de l'Oie et jusqu'au Mort-Homme. Bifurquez à droite et suivez la route forestière de bonne qualité. Au bout d'un peu plus d'un kilomètre, vous atteignez, sur votre droite, la limite des parcelles 141-135. La numérotation des parcelles est apposée sur des plaquettes blanches accrochées à des arbres. Vis-à-vis se trouve la parcelle 131. Directement à hauteur de la limite des parcelles 141-135 bifurque, à droite, un étroit sentier forestier. Au bout de quelques mètres déjà, il mène à une colline densément boisée. Il ne s'agit pas d'une élévation naturelle, mais d'un terril avec les déblais provenant du tunnel du Kronprinz de plus de 1 000 mètres de long, l'une de trois installations de tunnels étendues que les troupes allemandes ont creusées, à la fin du printemps 1916, dans la zone de la crête du Mort-Homme.

Même après la prise de la colline sud de la crête du Mort-Homme, le 20 mai 1916, de grandes parties de la voie d'approvisionnement allemande à la ligne de front peuvent être vues par les positions françaises avancées, depuis la cote 304 située à l'ouest, et essuyer les tirs d'artillerie et de mitrailleuses. C'est pourquoi les pertes parmi les Allemands restent élevées, raison pour laquelle, sous la direction du sous-lieutenant Lenze, directeur et ingénieur de la société Thyssen dans le civil, on commence à construire un tunnel se rapprochant de près de la crête nord. Étant donné qu'aussi bien les troupes relevantes que les

troupes relevées doivent aller et venir à travers ce tunnel, la section des couloirs va jusqu'à 3,5 mètres. À titre supplémentaire, des rails sont posés pour un train Decauville. Ainsi de petits wagonnets peuvent-ils à la fois évacuer les déblais et acheminer le ravitaillement jusqu'à un endroit très proche de la crête sud. Depuis plusieurs endroits, des fantassins et des pionniers se mettent au travail : « Un ouvrage imposant que chacun observe avec un vif intérêt. On y voyait des ouvriers (section de construction du VII. Corps d'armée, aussi du 56^{ème} [n.d.l. : Il est fait ici allusion aux fantassins du 56^{ème} Régiment d'infanterie]) armés de marteaux-piqueurs et de forêts, tandis que l'on installait de lourdes traverses pour poser les rails sur lesquels les wagonnets roulaient rapidement vers la sortie, où l'on dissimulait aux regards ennemis les tas de déblais sous d'immenses filets de camouflage. Ceux qui travaillaient dans la salle des machines avec les moteurs pétaradants avaient tendance à oublier la guerre malgré les obus qui tambourinaient au-dessus d'eux et les balles qui sifflaient à la sortie du tunnel. »¹⁹

Peu à peu, on creuse ainsi un nombre impressionnant de souterrains et de dépôts et de logements. Cette vaste installation de tunnels est éclairée grâce à une centrale électrique. Pour assurer la ventilation, les troupes allemandes installent plusieurs portes de ventilation. Les entrées latérales comportent des rideaux ou des portes censées empêcher le gaz de pénétrer. Des cuisines sont installées dans un tunnel en cul-de-sac contigu au tunnel principal, ce qui permet d'apporter des repas chauds aux soldats « de la ligne de front la plus avancée ».

Le 3 mai 1917, le général von François, qui détient maintenant le commandement à l'ouest de la Meuse, inaugure solennellement le tunnel qu'il baptise « le tunnel du Kronprinz ».

À première vue, l'édifice semble bien pensé, judicieusement conçu et offrir un espace de protection sûr pour les soldats. Mais, si l'on y regarde de plus près, on constate que ce tunnel présente de graves lacunes. Il a manifestement été creusé presque exclusivement selon des critères de tactique. Et l'on n'a pratiquement pas pris en considération les particularités géologiques de la pente nord de la crête du Mort-Homme : certes, la totalité du tunnel se trouve dans une zone de calcaire solide, mais, dans sa partie centrale, l'épaisseur plutôt réduite, n'est parfois que de cinq mètres. De plus, sur une section d'environ cent mètres de long, le calcaire est recouvert d'une couche de marne peu solide. Ici, le plafond du tunnel ne



Aujourd'hui encore, malgré la végétation qui l'envahit, on reconnaît bien le terril nord avec les débris du tunnel du Kronprinz. Il est le témoin des inimaginables travaux de terrassement souterrains réalisés il y a un siècle au Mort-Homme : Plus long et plus ramifié était le grand tunnel allemand, plus haut s'élevaient, sur le champ de bataille, de gigantesques terrils de pierres de couleur claire que les soldats acheminaient des profondeurs de la terre jusqu'à la surface. C'est pourquoi, tôt ou tard, toutes les tentatives de masquer à l'adversaire les activités souterraines devaient se solder par un échec.

consiste en calcaire solide que pour les mètres inférieurs, si bien que la résistance de l'édifice est mise en péril en cas de bombardements avec des obus de gros calibres. De fait, sous les coups d'obus, des fissures ne tardent pas à apparaître dans le plafond et à laisser de l'eau pénétrer dans le tunnel.

À cela s'ajoutent des défauts de construction. Il aurait fallu tenir compte de la section exagérée du tunnel principal en la renforçant sur toute sa longueur par des poteaux de soutènement d'une grande solidité. La sécurisation du plafond à l'aide de poutres verticales surmontées de poutrelles en I transversales n'est cependant assurée que tous les cinquante centimètres environ. Les espaces intermédiaires sont remplis uniquement à l'aide de planches en bois non porteuses. De plus, les accès principaux au tunnel auraient mérité une protection supplémentaire par une utilisation suffisante de béton ou de poutres en acier très rapprochées et, enfin, ici, l'épaisseur du plafond diminue encore. En cas d'attaque française de grande envergure, tous les accès connus de l'ennemi deviendront donc inéluctablement la cible majeure de son artillerie. Dès le début de la construction du tunnel, l'artille-

rie française positionnée dans la zone de fortifications de Verdun possède des canons de gros calibre. Les obus sont de nature à endommager gravement le tunnel et même, en cas de coups au but directs de perforer le plafond. Cela expose ses occupants au risque d'être isolés ou ensevelis. Le séjour dans la zone des cuisines, où l'épaisseur de plafonds est insuffisante et qui ne possède pas d'accès spécifique, en particulier, représente un risque élevé pour tous les soldats qui travaillent ici vingt-quatre heures sur vingt-quatre ou y perçoivent leurs rations.

Un rapport du chef de corps d'un Régiment de la fin du printemps 1917 adressé au général commandant ce corps d'armée, dans lequel il signale les points faibles du tunnel, est jugé exagéré par l'officier supérieur de génie à l'Etat-major. Aucun renforcement digne de ce nom n'est réalisé dans le tunnel.

Pour les Allemands, les mois de calme relatif qui ont suivi les violents combats du printemps 1916 se terminent à la mi-août 1917. Rien que le 13 août, l'artillerie française tire 110 400 coups de canon sur les positions allemandes de la rive gauche de la Meuse.

Régulièrement, en plus des obus explosifs, et à gaz les atteignent et contraignent les soldats à utiliser leurs masques à gaz inconfortables, mais indispensables pour leur survie.

Le feu de l'artillerie s'intensifiant encore les jours suivants, tous les fantassins allemands sont conscients qu'une attaque de grande envergure française est imminente dans les jours qui viennent au Mort-Homme. Il faut en effet savoir que les lignes allemandes sur la rive gauche sont encore les mêmes qu'à l'été 1916. Ainsi, depuis la Côte de l'Oie et la cote 265, peut-on bien observer les positions françaises sur la rive droite de la Meuse, où les troupes françaises avaient reconquis beaucoup de terrain au cours de l'hiver 1916.

L'artillerie française bombarde de façon ciblée les tranchées allemandes et tous les accès identifiés aux installations souterraines à l'aide, en particulier, d'obus de gros calibre. De plus en plus de blessés, de malades et de soldats isolés tentent de se protéger dans les tunnels. Le 19 août 1917, la veille de l'offensive française, l'artillerie tire 425 000 obus sur les lignes allemandes.

Ces jours-là, les craintes les plus effrayantes se confirment pour les occupants du tunnel du Kronprinz : le 14 août 1917, un obus français perce le plafond. Le monoxyde de carbone qui se répand à la suite de l'explosion cause les premières pertes à l'intérieur du tunnel. Les jours suivants, des obus de gros calibre touchent de nouveau le tunnel. Plusieurs traversent le plafond dans sa partie nord, où son épaisseur est particulièrement réduite. Cela cause de graves dommages à l'intérieur et, à plusieurs endroits, de vastes pans du plafond s'effondrent. En un premier temps, on réussit à rendre le tunnel toujours à peu près utilisable, des pionniers réussissant à creuser de petits passages à travers les sections détruites.

Rétrospectivement, le commandant Pachaly décrit son séjour de cette époque dans le tunnel du Kronprinz en des termes très impressionnants : « Après avoir réussi à éviter le feu ennemi après la crête du Mort-Homme, j'ai décidé de transférer le poste de commandement dans le tunnel du Kronprinz afin de pouvoir avoir un point précis pour recevoir les rapports. Il nous a probablement fallu une heure et demie pour atteindre le tunnel. Y pénétrer a été difficile, car, en particulier, toutes les entrées essayaient un violent feu de l'ennemi. Une fois entrés dans le tunnel et

après avoir franchi sa partie sud en direction du front, nous avons dû traverser un endroit où le tunnel avait été perforé peu de temps auparavant : il avait déjà été renforcé sommairement par des pionniers, mais il fallait le traverser avec prudence car il existait un risque d'effondrement. Je me suis présenté au commandant du tunnel, le capitaine de cavalerie von Ortloff, qui m'a attribué un abri à l'intérieur du tunnel. Peu à peu, les destinataires de mes ordres et les téléphonistes y sont arrivés aussi accompagnés par le chef de groupe de téléphone, le brigadier Rau, d'une fiabilité et d'un courage à toute épreuve qui est tombé le 20 août.

Le séjour dans le tunnel était extrêmement désagréable. En permanence, nous entendions les obus de très gros calibre percuter le sol au-dessus de nous, si bien que tout résonnait et tremblait et que l'on s'attendait à chaque instant à ce que le plafond s'effondre. Les heures s'écoulaient et l'on perdait toute notion du temps.

L'air dans le tunnel devint de plus en plus irrespirable et l'on avait le sentiment que l'on allait étouffer. Pour améliorer la circulation de l'air, des pionniers avaient placé des ventilateurs à différentes sorties. Mais le mieux est l'ennemi du bien et, par suite des violents lancements de gaz nocturnes par l'ennemi, du gaz a été aspiré dans le tunnel. La qualité de l'air s'est encore dégradée et nous avons dû coiffer nos masques à gaz. Pour évacuer ce gaz, on a alors tenté d'allumer des feux aux entrées. Mais la fumée produite a alors été aspirée par les courants d'air jusqu'à l'intérieur du tunnel, si bien que le danger d'étouffement est réapparu. Ces jours-là, nous n'avions plus aucune possibilité d'améliorer même les conditions de vie les plus élémentaires dans le tunnel et les souffrances des blessés et des malades gisant dans le tunnel et qui ne pouvaient la plupart du temps pratiquement pas se déplacer étaient horribles. Pire, tous, obéissant à un besoin irrésistible, se soulageaient dans le tunnel, si bien que l'urine gisait sur le sol et dégageait une odeur épouvantable. De même, il n'était plus possible d'évacuer tous les déchets en provenance de la galerie où il y avait l'hôpital et des latrines avec les wagonnets à cause des entrées de tunnel détruites à certains endroits. Par bonheur, il nous restait encore un peu de rhum qui nous a au moins servi à humecter un peu nos lèvres desséchées et à faire disparaître l'horrible goût dans notre bouche. »²⁰

Le soir du 19 août 1917, non loin de la sortie nord du tunnel du Kronprinz se produisit une catastrophe : à hauteur de la bifurcation de la zone des cuisines depuis le tunnel principal, un obus français a perforé

le plafond. Les pierres qui se sont effondrées ont coupé plus d'une centaine de soldats allemands de la sortie. Un très petit nombre seulement est parvenu à s'échapper à travers un étroit puit d'aération. L'attaque française qui a débuté le lendemain a rendu impossible toute tentative de libérer les soldats ensevelis. Le commandant Pachaly évoque également cette tragédie du 19 août 1917 : « L'après-midi, un violent impact s'est produit à la sortie nord du tunnel qui, comme nous l'avons constaté plus tard, a enseveli les cuisines du régiment placées dans le tunnel. Après l'impact, qui a tout d'abord fait s'éteindre la lumière électrique, on a immédiatement eu le sentiment que quelque chose de particulièrement terrible s'était produit. Un silence de mort a soudainement régné dans le tunnel et ce n'est qu'après une période prolongée que l'on a osé allumer la lumière dans le tunnel afin de voir ce qu'il s'était passé. On a constaté qu'à la sortie nord des deux côtés du tunnel, des soldats, sans doute des blessés et des malades victimes du gaz, gisaient morts sur le sol, dans la position même lorsqu'ils étaient assis et se reposaient ; ils avaient été tués par l'oxyde de carbone qui s'était répandu après l'impact. Parmi les victimes se trouvait malheureusement aussi l'un des meilleurs, le brigadier Bittmann, qui s'était rendu à la cuisine pour aller chercher du café. »²¹

Aux premières heures du 20 août 1917, l'infanterie française passe à l'attaque. Dans la zone du tunnel du Kronprinz, le 96^{ème} Régiment d'infanterie français a débordé rapidement les lignes avancées allemandes. Le rapport de combat de cette unité décrit en termes héroïques les détails de la prise du tunnel : « 5 heures 20' L'attaque des sorties du Tunnel du Kronprinz a été commencée par les groupes spéciaux coopérant avec les vagues d'assaut du 2^e Bataillon. Elle est fertile en incidents, tantôt comiques, quelquefois tragiques. Tandis que la 4^{ème} Section de la 7^{ème} C^{ie} (Sous-lieutenant Règnier) cherche en vain l'entrée sud du tunnel placée d'une façon erronée sur le plan directeur, la 6^e C^{ie} longe le tunnel qui, contrairement aux prévisions, se trouve dans sa zone d'action. Le sergent Mèchin (6^e) voyant un groupe de mitrailleurs boches déboucher d'une entrée latérale pour prendre position, s'élance sur eux et, à coups de grenades, les forces à redescendre ; il les suit dans leur tanière mais tombe mortellement frappé. [...] Ici, c'est l'Adjudant Serrat (5^e C^{ie}) qui se précipite sur une entrée respectée et la neutralise à coups de grenades ; plus loin, d'autres groupes où se distingue le caporal Arnou (5^e C^{ie}), entament avec les occupants du tunnel qui tentent de réagir, des luttes épiques.

L'entrée nord du tunnel ayant-été écrasée par un obus de gros calibre, les Boches se rabattent vers les issues latérales. Les premiers prisonniers se présentent affolés. Ils prétendent que 800 hommes sont enfermés dans le tunnel avec 15 Officiers dont un Officier Supérieur Major du Tunnel. Le commandant Escarguel leur envoie un parlementaire accompagné du lieutenant Dufour (5^e C^{ie}) pour leur ordonner de se rendre et de faire sortir les hommes par groupes de 10 toutes les 3 minutes. Le Major tergiverse, cherchant visiblement à gagner du temps. Menacé de subir des jets de flammes, il s'exécute enfin et les prisonniers sortent successivement avec l'ordre habituel des Boches, heureux d'en être quittes à bon compte. Ils prétendent avoir particulièrement souffert de nos obus à gaz.

Près d'un millier d'Allemands se présentèrent ainsi au 2^{ème} Bataillon et, sans qu'il fut besoin de les encadrer, furent acheminés sur le nouveau P.C du Chef de Corps, tranchée de Silésie, par le boyau de Bayreuth. [...] »²²

Le lieutenant Monestier, Chef de la 2^{ème} Compagnie de mitrailleuses du 122^{ème} Régiment d'infanterie français, qui est présent lors de la prise du tunnel, décrit les dernières heures des occupants : « La tranchée de Posen [n.d.l. : Il s'agit là d'un prolongement de la tranchée de Silésie qui allait depuis tout au nord de la crête nord dans le sens est-ouest] est garnie d'abris qui sont enlevés et nettoyés un à un. Cependant, un abri de plus grosse importance et portant

Guy Collinet

Maire d'Aubréville



« Aubréville, 416 âmes, vit au grès des saisons, apaisé après avoir au cours du 20^{ème} siècle, subi des souffrances comme beaucoup d'autres villages de France et d'Allemagne.

Notre village en ces temps de commémorations du Centenaire de la Grande Guerre, se souvient, pas avec un esprit de haine ou de revanche, mais par des conférences, des visites des sites, des sorties scolaires.

C'est avec notre jeunesse commune, que vont nos espoirs de construction d'une alliance forte entre nos deux Peuples, garante de la sécurité, surtout en ces moments difficiles où nous sommes confrontés à un ennemi non identifié et sournois. Achéons cette construction du chemin que nous ont ouvert Charles de Gaulle et Konrad Adenauer. »

l'écriteau < Kronprinz > attire notre attention. Pénétrant dans son entrée, nous apercevons l'éclairage électrique qui fonctionne encore. Avec mille précautions, nous descendons les trente premières marches de l'entrée et nous arrivons sur un palier où sont branchées deux autres entrées qui ont été écrasées par le bombardement. Un poste d'observation, avec téléphone, jumelles, carte directrice d'artillerie, est absolument intact.

Continuant notre inspection, nous apercevons deux descentes parallèles éclairées aussi par la lumière électrique. Nous nous engageons dans ses escaliers, véritables labyrinthes, nous descendons ainsi quarante-cinq marches et nous nous trouvons alors dans une salle de repos où prend naissance un Decauville. Avançant avec précaution, nous arrivons à une porte blindée qui pouvait fermer l'entrée du tunnel.

A ce moment, nous percevons des voix allemandes et pas mal de bruits dans le tunnel ; nous avons su plus tard que tous ces bruits émanaient de la confection d'une barricade. Mon premier soin est alors de barricader à mon tour la porte blindée, nous mettant ainsi à l'abri d'une attaque allemande par le tunnel. Remontant ensuite à la sortie pour en assurer la garde par une section de mitrailleuses, je trouve le soldat Roudil, de mon peloton, qui nous amène 5 prisonniers faits dans une autre entrée de ce fameux tunnel. Ces prisonniers nous donnent de précieux renseignements.

Ils nous avertissent d'abord que toutes les entrées du souterrain sont minées ; que les hommes se rendraient bien, mais qu'ils en sont empêchés par leurs officiers, ces derniers ne voulant à aucun prix se laisser faire prisonniers. Ils nous apprennent également que la garnison se compose de deux compagnies environ.

Je rends compte immédiatement de ces renseignements et demande l'emploi de spécialistes du génie pour les mines. En attendant, nous redescendons au fond du tunnel et nous nous livrons à une étude approfondie des parois de la chambre de repos. Je découvre, entre deux cardes, deux fils électriques qui disparaissent derrière le coffrage et je tiens à ce moment la clef de la mine. En quelques coups de pioche, nous décloisons les planches ; alors nous apparaît un rameau de combat chargé et bourré. Isoler les mises à feu de leurs fils est l'affaire d'une minute ; dès lors nous sommes tranquilles pour cette entrée du tunnel.

Reste à faire la garnison prisonnière. Ayant demandé quelqu'un parlant l'allemand, le capitaine Py du 2^e génie arrive avec un prisonnier. Sur les indications

du capitaine, une mitrailleuse est descendue et mise en batterie face à la porte blindée.

Le capitaine Py donne l'ordre au prisonnier d'appeler ses camarades, de leur dire de se rendre, et qu'à la moindre tentative de rébellion, on ouvrira le feu sur eux. Après dix minutes d'attente, le capitaine Py fait prévenir les officiers que s'ils ne se rendent pas immédiatement il les fera sauter. A cette menace, un officier allemand nous fait prévenir de son arrivée, franchit les barrages et se présente à nous à nous de manière impeccable. Il nous dit que ses hommes démolissent la barricade et vont se rendre.

Bientôt commence le tri des prisonniers, d'abord trois officiers, ensuite deux aspirants, puis c'est un défilé de 170 hommes, sales et fatigués qui, par leurs physionomies, disent combien ils sont contents d'en avoir fini avec la guerre. »²³

1.8

LA CRÊTE NORD DU MORT-HOMME

Suivez la route forestière aménagée jusqu'au prochain carrefour, marchez ensuite quelques mètres sur la large route que vous quittez ensuite à main droite sur un chemin plus étroit. Par temps de pluie, celui-ci est certes difficile à utiliser, mais, au bout de largement 500 mètres, il débouche sur une route forestière praticable qui monte directement jusqu'à la crête nord du Mort-Homme.

Pour le 8 mars 1916, c'est tout d'abord une poussée des troupes allemandes du nord-est vers la crête nord de la double crête qui est prévue. Mais, lorsque l'on constate que certaines parties de la 26^{ème} Division française sont venues renforcer la 67^{ème} Division d'infanterie française fortement décimée et que, de plus, les vagues d'assaut allemands seraient, en outre, menacées par le feu massif de l'infanterie française en provenance du village de Béthincourt en direction du nord-ouest, le commandement allemand modifie en dernière minute ses ordres d'attaque : il n'est tout d'abord prévu de conquérir que le terrain se trouvant à proximité immédiate devant la crête nord. En effet, un noyau de la résistance française s'est constitué sur cette élévation. Enfin, on peut effectuer des tirs d'infanterie depuis cette pente en amont en direction de l'ouest, du nord et de l'est.

En cette journée du 8 mars 1916, les attaquants allemands, conformément à leur ordre, ne progressent que lentement en direction des tranchées françaises. Sous la protection de plis du terrain, les groupes



Ici repose le sous-lieutenant français Adeline, au cimetière national français de Chattancourt. Il est tombé à la mi-mars 1916 lors des violents combats de défense entre la crête nord et la crête sud du Mort-Homme.

d'assaut de la 12^{ème} Division de réserve échappent tout d'abord aux regards de l'adversaire. La tentative simultanée de prendre la localité de Béthincourt afin d'éliminer toute menace sur le flanc depuis l'ouest se solde cependant par un échec, le 9 mars, au prix de lourdes pertes sous le feu défensif des Français. Le lendemain est caractérisé par d'autres violents combats dans le bois des Corbeaux, dont la possession est toutefois le préalable à toute poussée allemande vers la crête nord du Mort-Homme. En outre, jusqu'au 14 mars, le mauvais temps rend impossible toute attaque de grande envergure sur l'élévation.

Le lendemain est enfin une journée de printemps ensoleillée. Les attaquants ont entretemps pris le bois des Corbeaux et le bois de Cumières et, donc, éliminé les tirs des français depuis l'est. C'est maintenant au 6^{ème} Bataillon de chasseurs de réserve, qui a remplacé les parties du 51^{ème} Régiment engagées au nord du Mort-Homme, de prendre d'assaut la crête nord du Mort-Homme. Une fois de plus, l'artillerie allemande bombarde pendant plusieurs heures les positions défensives françaises. Ensuite, les attaquants sortent de leurs tranchées. Une fois de plus, le feu en provenance du flanc ouest prend de plein fouet les Allemands. Mais les chasseurs sont épargnés, suivant de près le feu de l'artillerie allemande qui avance lentement vers le sud, ne rencontrent pratiquement aucune résistance notable à hauteur des premières tranchées françaises et atteignent encore leurs objectifs avant même la tombée de la nuit. Une fois que les soldats allemands ont pris de grandes parties de la crête nord, ils sont absolument épuisés, comme le décrit en termes impressionnants l'historique du régiment du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve

engagé à l'ouest : « L'objectif a été atteint au prix d'un gros sacrifice ; mais l'on reste préoccupé, parviendra-t-on à le conserver avec les compagnies affaiblies ? L'occupation des tranchées avec 260 fusils et 25 mitrailleuses suffit peut-être tout juste pour une zone d'action de 450 m. Mais, en raison des lourdes pertes en officiers, les compagnies avaient reçu des nouveaux chefs et n'étaient pas encore complètement disciplinées, le seul parmi eux qui avait survécu depuis longtemps, le sous-lieutenant de réserve Rother, était tombé la veille. La crête du Mort-Homme se présentait sous la forme d'un champ de ruines ravagé et truffé de cratères d'obus sur lequel, selon des rapports découverts par la suite, même les troupes ennemies ne s'y retrouvaient plus dans leur propre position. Des centaines de morts gisaient aux alentours, d'innombrables blessés, dont de nombreux hommes de couleur, étaient étendus là depuis 48 heures déjà sans avoir reçu de soins, leur rapatriement étant impossible en raison des rafales de tirs permanentes. Lors du nettoyage des abris, dont le nombre était très réduit, on a fait d'innombrables prisonniers qui n'avaient pas réussi à s'enfuir. »²⁴

Sur la pente inclinée vers le sud de la crête nord se trouve une sape [n.d.l. : un tronçon de tranchée avancé perpendiculaire à la tranchée de l'ennemi] à un point signalé sur les cartes allemandes par le numéro 155. Pour les deux côtés, la position au point 155 a une grande importance, car, de là, on jouit d'une excellente visibilité vers l'ouest, le sud et l'est. Au cours des prochaines semaines, cette zone sera un objectif privilégié de plusieurs attaques allemandes et ripostes françaises. Ici, à ce moment-là, c'est le 98^{ème} Régiment d'infanterie français qui est engagé, dont les témoignages dans le journal des marches pour les jours du 15 et du 16 mars 1916 se passent de commentaires : « Le 15 mars 1916 : tous les éléments du régiment passent la nuit à fortifier leur position. Vers deux heures, un bataillon du 16^e d'infanterie [n.d.l. : Le 16^{ème} Régiment d'infanterie français] effectue une contre-attaque sur les cotes 295 et 265 mais ce retour offensif ne fait que garder le terrain reconquis. [...] Le 2^e B^{on} [n.d.l. : bataillon] tient ferme ses positions et continue à se fortifier solidement. A 19 H 30 une attaque à la grenade précédée de liquide enflammé et d'une épaisse fumée est dirigée sur les deux sections de gauche de la 10^e Compagnie ; elle est repoussée à coup de grenade et par feu d'infanterie, une section de la 11^e C^{ie} est envoyée pour renforcer ce point particulièrement menacé. [...]



Westlicher Kriegsschauplatz - Rabenwald b. Verdun

Carte postale : « Théâtre d'opérations militaires à l'ouest: le bois des Corbeaux près de Verdun. »

Le 16 Mars 1916 : Dans la nuit du 15 au 16, un B^{on} du 154^e essaie de reprendre les positions perdues sur le front du 1^{er} B^{on} mais il n'a pas eu plus de succès que le bataillon du 16^e. Pendant toute la matinée le bombardement continue très violent avec obus lacrymogènes et phosphorés sur le 1^{er} et 3^e B^{on}, ainsi que sur le ravin de Chattancourt. Nous perdons un officier, le sous-lieutenant Adeline tué pendant le bombardement. »²⁵

On peut encore voir aujourd'hui la tombe du lieutenant Adeline susmentionné dans le cimetière national français de Chattancourt au numéro 926.

Deux divisions de réserve nouvellement arrivées sur le front sont censées aider les unités allemandes fatiguées à stabiliser la situation tendue sur la crête nord et, dans la mesure du possible, à mener d'autres attaques.

Au sujet de l'une de ces attaques allemandes, on trouve, dans le journal de marche du 306^{ème} Régiment d'infanterie français, l'inscription suivante pour le 22 avril 1916 : « Les Allemands sortent quatre fois de leurs tranchées, toutes leurs attaques sont repoussées. A la tombée de la nuit, ils s'accrochent au terrain, à une centaine de mètres de notre position.

Les pertes sont importantes et proviennent surtout du bombardement de la 1^{ère} ligne, bombardement subi sans abris dans les tranchées ébouloées. Un P.C. de commandement de Compie (18^e C^{ie}) du 306 prend feu à la suite d'un bombardement où tout le personnel qu'il contient disparaît, dont le commandant de la compagnie. »²⁶

Pendant des semaines, les attaquants allemands enregistrent des gains de terrain à peine mesurables

au prix de lourdes pertes. À lui seul, un régiment de la 44^{ème} division de réserve perd, en huit jours seulement plus de 500 de ses quelques 3 000 soldats qu'ils soient tués, blessés ou prisonniers. Le 2^{ème} Bataillon du 208^{ème} Régiment perd même, en un seul jour, le 30 avril 1916, plus de 120 soldats. Et ce sont exactement ces combats épuisants et cruels pour chaque mètre carré sur les pentes chauves, ravagées et sans protection, du Mort-Homme qui marquent de leur sceau le souvenir français et allemand de la double crête.

Parallèlement à ces combats pour le Mort-Homme, les Allemands continuent de s'efforcer de prendre la cote 304 voisine. De là, les défenseurs français ont jusqu'ici une vue directe sur certaines parties de la position allemande et peuvent effectuer des tirs de mitrailleuse et d'artillerie sur les pentes ouest du Mort-Homme. Début mai, les troupes allemandes prennent des parties importantes de la crête de la cote 304. Ce n'est que maintenant que les fantassins allemands peuvent aussi partir à l'attaque de la double crête du Mort-Homme avec une certaine chance de succès.



1.9 LA CRÊTE SUD DU MORT-HOMME

Continuez de suivre maintenant le chemin de pierre tout droit jusqu'à ce que vous atteigniez l'accès principal à la crête sud. Il ne vous reste plus que quelques centaines de pas vers la droite pour atteindre un monument impressionnant qui couronne, sans confusion possible, la double crête du Mort-Homme.

Le monument avec l'inscription éloquente « ILS N'ONT PAS PASSÉ » [sic !], a été édifié en 1939 pour commémorer la mémoire des soldats de la 69^{ème} Division d'infanterie française qui ont défendu le Mort-Homme, au prix au prix extrême de lourdes pertes, lourdes pertes, d'avril à juin 1916 (voir illustrations p. 24 et p. 46).

Concernant la toponymie, la double crête du Mort-Homme a reçu son nom bien avant la Première Guerre mondiale. Il est possible que, il y a de nombreux siècles de cela, un homme, par exemple, à la chasse, ait perdu la vie. Mais une autre théorie semble plus probable. Le nom dériverait de la désignation « Mort Orme ». Dans l'usage linguistique courant, il s'agirait donc d'un orme touché par un coup



Le monument central du Mort-Homme commémore les sacrifices de la 69^{ème} Division d'infanterie française qui a été exposée aux assauts allemands de grande ampleur au mois de mai 1916. Il représente le squelette d'un soldat tombé au front, qui se redresse de son linceul et brandit vers le ciel aussi bien un drapeau français qu'un flambeau de la victoire. L'inscription « ILS N'ONT PAS PASSÉ » [sic !] rappelle que la progression des attaquants allemands a été stoppée au Mort-Homme et que ceux-ci « ne sont pas passés ».

de foudre, le « Mort Orme », un homme mort, « Mort Homme ». Quelle que soit l'origine du nom et la façon selon laquelle il a été transmis, le Mort-Homme prend une nouvelle signification symbolique en raison des milliers de jeunes Français et Allemands qui ont perdu la vie sur ses pentes.

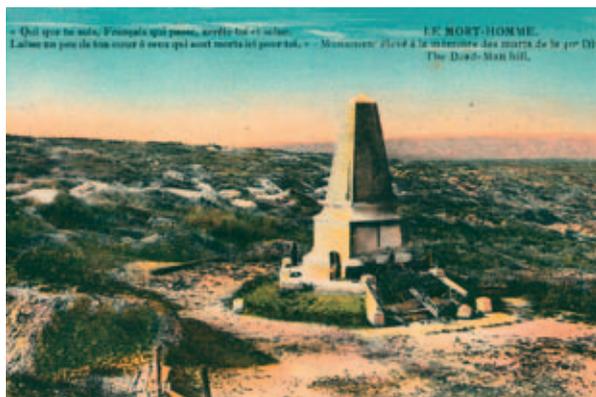
Un monument dédié à la 40^{ème} Division d'infanterie française et plusieurs petites stèles commémoratives qui rappellent aussi les victimes allemandes complètent la liste des monuments sur la crête sud du Mort-Homme. La 40^{ème} Division d'infanterie française avait sa garnison dans la ville toute proche de Saint-Mihiel ; elle a été engagée sur la double crête de mars à juin 1916.

Durant la seconde moitié du mois de mai 1916, la 43^{ème} et la 44^{ème} Divisions de réserve allemandes fortement décimées doivent faire une poussée depuis la crête nord jusqu'à la colline sud du Mort-Homme. Ludwig Gold décrit en ces termes l'ambiance parmi la troupe, mais aussi les difficultés de la mise en place et des premières minutes de l'attaque qui s'est déroulée le 20 mai : « < Nous voulons nous stimuler aujourd'hui, homme pour homme, en héros de la mort > ; ce texte utilisé pour la messe de campagne du 201^{ème} Régiment d'infanterie de réserve décrivait l'ambiance qui régnait parmi les groupes d'assaut s'apprêtant à lancer leur grande attaque du 20. Un merveilleux soleil de mai a amélioré l'ambiance et promis la victoire. Mais toute la gravité de la grande journée de bataille réapparut lorsque, avec le début

de notre propre préparation d'artillerie, le feu de l'artillerie ennemie a répondu avec une violence inouïe et, au fur et à mesure que la minute de l'attaque se rapprochait, se concentrait d'autant plus fortement sur la ligne de départ. L'ennemi avait-il pris connaissance du moment exact de l'attaque ? Soudain – il est déjà 3 heures 58 du matin – les tirs d'artillerie avancent soudain. Maintenant, à 4 heures, nous jaillissons des tranchées ! Dieu soit loué, l'artillerie a réussi à réduire au silence les mortelles mitrailleuses. Il n'y en a plus qu'une, dans la sape 155 sur la crête du « Mort-Homme », avant le flanc droit du 201^{ème} Régiment d'infanterie de réserve. Et celle-ci suffit ! Aussitôt que la première vague de la 9^{ème} Compagnie jaillit de la tranchée, les trois-quarts des hommes gisent déjà sur le sol avec, parmi eux, gravement blessé à l'épaule, le chef, le sous-lieutenant de réserve Kornowski. Le lance-flammes touché explose. Horifiés les autres hommes voient les flammes embraser son porteur. Le chef de compagnie, le sous-lieutenant de réserve Gercke, saute hors de la tranchée, le pistolet à la main et crie : « En avant ! » Un instant plus tard, mortellement touché au ventre, il se tord de douleur sur le sol. Mais, à gauche, le double lance-flammes de la 11^{ème} Compagnie emmenée par le sous-lieutenant de réserve Hüttmann ouvre la voie dans la sape ennemie. »²⁷

Sur le flanc droit en particulier, les attaquants allemands avancent vite. De premiers éléments réussissent même à prendre l'objectif, ce qui n'était prévu que pour le lendemain. Toutefois, des soldats continuent, sans en avoir reçu l'ordre, bien au-delà de la crête sud, derrière les français qui cherchent à les contourner. Des combattants isolés atteignent même la localité de Chattancourt, mais aucun d'eux ne reviendra dans leurs propres lignes. Ils auront manifestement rencontré des réserves françaises remontant vers le front qui les auront faits prisonniers.

Le caporal français Guillermin, du 151^{ème} Régiment d'infanterie, est pris dans la confusion de ce combat généralisé : « Le bombardement avait été tellement fort que nous n'avions plus pour nous cacher que des trous pleins de morts [...] Obus gros et petits, grenades à main et à fusil, minenwerfer, liquides enflammés, tout l'enfer était contre nous ; nous n'étions plus des hommes, mais des fous. Nous avons tenu des Allemands devant nous au moins deux heures ; après, ils ont réussi à passer en masses très serrées entre le Mort-Homme et la cote 304 ; ils se trouvaient derrière nous au moins à 200 mètres ; nos mitrailleurs étaient tués ; nous étions sans munitions,



Juste en dessous de la crête sud du Mort-Homme se trouve ce monument dédié à la 40^{ème} Division d'infanterie française qui a subi des pertes considérables en 1916 lors de ses, au total, trois engagements au Mort-Homme.

ni balles, ni grenades, ni fusils, tout ayant été retourné, et moi, j'avais mon fusil cassé car je venais d'être à demi-enterré par un obus. Etant parvenu à me dégager, j'aperçu les mitrailleurs du 162^e d'infanterie (avec qui j'étais en liaison par ordre) qui se repliaient sur nous et sur notre droite ; plusieurs d'entre eux me dirent : < Sauvez-vous, les voici > . J'ai répondu : < Non, je dois rester où je suis > car mon lieutenant qui avait été tué un peu avant, debout sur la tranchée, revolver au poing, m'avait dit : < Vous êtes là en liaison, restez-y coûte que coûte. Des renforts arriveront peut-être. > Ce sont les Allemands qui sont venus. En traversant, prisonnier, les lignes allemandes, j'ai pleuré comme un gosse. »²⁸

L'attaque est considérée comme l'un des rares succès des attaquants allemands sur la rive gauche de la Meuse. Ceux-ci n'atteignent pas seulement les objectifs fixés, mais font, en outre, prisonniers plus de 1 300 soldats français. Mais les Allemands paient leur victoire au prix de lourdes pertes. Dans le volume 15 de la série « Schlachten des Weltkrieges », il est écrit au sujet de cette fin de mai 1916 : « Une âpre lutte s'est poursuivie les jours suivants, plus acharnée et plus sanglante que lors de toutes les semaines de combats précédentes au sujet de ce < Mort-Homme > évoqué avec une toujours plus grande horreur par la troupe. Des contre-attaques, une répercussion de la puissante artillerie de l'ennemi dans une ampleur sans précédent à ce jour, nos propres tentatives vaines de continuer à faire attaquer des troupes démoralisées et fatiguées jusqu'à ce que, enfin, le 29 mai, nous remportions encore un succès déterminant. Et, au-dessus de ce champ d'horreur, le ciel bleu du printemps et le soleil torride et impitoyable de la fin du mois de mai. »²⁹

Rien qu'entre le 20 et le 26 mai 1916, le 205^{ème} Régiment d'infanterie de réserve allemand perd près de 1 000 soldats sur la double colline du Mort-Homme, le 206^{ème} Régiment frère stationné sur la pente ouest en perdant quant à lui 850. Dans l'un de ces régiments, le maître d'école Ludwig Gold écrit : « Son combat est une tragédie que l'on ne peut pas décrire en mille mots ; les chiffres se passent de commentaires. L'un après l'autre, les bataillons II^{ème}, I^{er} et III^{ème} sont envoyés vers le front. Chacun est resté pendant deux douloureuses journées et nuits là-bas, puis il était décimé. [...] Le 23 mai, le I^{er} devait monter à l'assaut en une première vague, le III^{ème} en une deuxième et troisième vagues et, en une quatrième, le reste du II^{ème} et la moitié du III^{ème} du 206^{ème} Régiment. Il était pratiquement impossible de se mettre en place dans les vestiges des tranchées bombardées et encombrées par les cadavres déchiquetés et par les blessés gémissants effroyablement. Ceux qui s'extrayaient de la première vague étaient immédiatement balayés par les tirs d'arrêt et les rafales de mitrailleuses. »³⁰

Même durant les phases où les hostilités se ralentissent, les soldats souffrent terriblement, en particulier sous le feu de l'artillerie. Il leur est pratiquement impossible de se mettre à l'abri et, régulièrement, l'artillerie ennemie détruit l'œuvre de longues heures de travail. Sur les pentes de la crête sud, certains Allemands sont exposés sans la moindre protection aux regards des observateurs de l'artillerie française. Chaque tranchée creusée la nuit est clairement visible, le lendemain matin, sur la pente exposée à la vue de l'adversaire. Les conséquences sont presque immédiates lorsque l'artillerie française se déclenche dès les premières heures du jour : « Artillerie du plus gros calibre, c'est inimaginable. Seuls quelques-uns de mes hommes sont encore en vie. Les tranchées regorgent de morts et de blessés. Il faut qu'il se passe quelque chose, nous ne pouvons plus tenir »³¹, rapporte le Feldwebelleutnant Breuer, désespéré, quant à l'état de la position et de son unité, le 23 mai 1916. Dans ces circonstances, chaque unité doit être remplacée au bout de très peu de temps. À la place des régiments de réserve allemands, il est prévu de faire défendre maintenant les positions par des unités fraîches venues du Brandebourg et de Nassau.

De la même manière, les défenseurs français des dernières tranchées de l'orée sud du Mort-Homme souffrent eux aussi, comme cela est décrit dans le journal de marche du 154^{ème} Régiment d'infanterie français, en termes concis, pour le 25 mai : « Les

tranchées, les boyaux sont nivelés par le bombardement. Circulation de jour, même par isolés très difficile. Les occupants peuvent à peine réparer les dégâts de bombardement. »³²

Le lendemain, les conditions semblent s'être encore dégradées : « Violent bombardement. Rien que du gros calibre. Difficultés pour le ravitaillement. Pertes sérieuses. Destruction d'armes, effets, équipements, outils. Les tranchées n'existent plus [...] que des trous d'obus. »³³

L'approvisionnement en denrées alimentaires et eau potable se révèle particulièrement difficile. Au cours de l'après-midi du torride 29 mai 1916, l'un des chefs de bataillon du 154^{ème} Régiment d'infanterie français constate que certains de ses soldats assoiffés boivent leur propre urine. De l'eau à peu près potable n'est apparemment plus arrivée depuis longtemps jusqu'aux lignes les plus avancées en raison du feu des obus allemands.

Les derniers jours du mois de mai 1916 sont caractérisés par la volonté de tenir bon au prix de lourdes pertes dans des difficultés inimaginables. Ce n'est que, quelques semaines plus tard que, les Français et les Allemands se contentant de leurs positions respectives, les combats perdent de leur intensité.

Au cours de l'été 1917, de violents combats sévissent de nouveau sur la double crête du Mort-Homme et causent de nouveau d'innombrables victimes des deux côtés.

- 1 | Schiedt, op. cit., pages 74 et 75.
- 2 | Schiedt, op. cit., page 117.
- 3 | Schiedt, op. cit., page 143.
- 4 | Gold, Ludwig, op. cit., page 7.
- 5 | Schiedt, op. cit., page 75.
- 6 | Schiedt, op. cit., page 97 et 98.
- 7 | Schiedt, op. cit., page 107.
- 8 | Schiedt, op. cit., page 111.
- 9 | *Journal des marches et opérations 211. Régiment d'Infanterie, 01.01.1916 – 14.04.1916, pages 9 à 11.*
- 10 | Gold, Ludwig, op. cit., page 10.
- 11 | Schiedt, op. cit., page 121.
- 12 | Gold, Ludwig, op. cit., page 5 et suivantes
- 13 | Gold, Ludwig, op. cit., page 8.
- 14 | Schiedt, op. cit., page 145.
- 15 | Schiedt, op. cit., page 146.
- 16 | *Journal des marches et opérations 3^e groupe de l'artillerie divisionnaire de la 69^{ème} DI, 12.08.1914 – 31.10.1916, pages 27 et 28.*
- 17 | Gold, Ludwig, op. cit., page 23
- 18 | Gold, Ludwig, op. cit., pages 23 und 24.
- 19 | *D^r Schultz, Martin: Das Infanterie-Regiment Vogel von Falckenstein (7. Westfälisches) Nr. 56 im Großen Kriege 1914-18, Albrecht Blau Verlag, Berlin 1926, p. 167.*
- 20 | *Geschichte des Reserve-Infanterie-Regiments Nr. 35, Volkskraft Verlagsgesellschaft, Berlin 1935, p. 291/292.*
- 21 | *Geschichte des Reserve-Infanterie-Regiments Nr. 35, op. cit., page 293.*
- 22 | *Journal des marches et opérations 96^{ème} Régiment d'Infanterie, 04.08.1917 – 30.12.1917, page 15.*
- 23 | *Péricard, Jacques: Verdun 1914 – 1918, Histoire des combats qui se sont livrés de 1914 à 1918 sur les deux rives de la Meuse, Librairie de France, Paris 1934, pages 443 et 444.*
- 24 | Schiedt, op. cit., pages 149 et 150.
- 25 | *Journal des marches et opérations 98^{ème} Régiment d'Infanterie, 21.11.1915 – 07.05.1916, page 34.*
- 26 | *Journal des marches et opérations 306^{ème} Régiment d'Infanterie, 07.04.1915 – 17.06.1916, page 53.*
- 27 | Gold, Ludwig, op. cit., pages 76 et 77.
- 28 | Péricard, Jacques, op. cit., page 232.
- 29 | Gold, Ludwig, op. cit., page 79.
- 30 | Gold, Ludwig, op. cit., page 80.
- 31 | Gold, Ludwig, op. cit., page 81.
- 32 | *Journal des marches et opérations 154^{ème} Régiment d'Infanterie, op. cit., page 58.*
- 33 | *Journal des marches et opérations 154^{ème} Régiment d'Infanterie, op. cit., page 58.*

2. Randonnée du sud vers la double crête du Mort-Homme

Partant de la localité de Chattancourt, suivez maintenant les traces des troupes françaises qui se sont sacrifiées pour défendre leur pays. Hormis les combats défensifs du printemps 1916, la reconquête de la hauteur prédominante sur le Mort-Homme, en août 1917, a été la priorité des combats.

2.1

LA LOCALITÉ DE CHATTANCOURT

Avant la guerre, Chattancourt comptait plus de 300 habitants. Pendant les combats pour le Mort-Homme, le village évacué en février 1916 a été presque totalement détruit par l'artillerie allemande. Peu de temps après la fin des hostilités, Chattancourt a été reconstruit – seule l'édification de la nouvelle église s'étendra jusqu'en 1929. Aujourd'hui, au premier coup d'œil, on ne voit plus guère de traces des combats de cette époque dans le village. Mais, au second regard, on constate que, dans cette localité plus que millénaire, en raison de la guerre, aucune maison n'a plus de cent ans.

Depuis le début de l'année 1916, le commandement français est de plus en plus conscient que les troupes allemandes du nord de Verdun se préparent à une attaque d'envergure. C'est pourquoi la France regroupe ses troupes au sud de Verdun afin de pouvoir renforcer le front très rapidement en cas d'attaque. Parmi ces troupes figure la 67^{ème} Division d'infanterie de réserve française du général Aimé, dont, avant la mi-février encore, le 288^{ème} Régiment d'infanterie remplace des forces affaiblies stationnées jusqu'à l'ouest de la Meuse. La responsabilité de cette zone de positions de la Meuse jusqu'à Béthincourt inclus est transmise peu de temps après à la 67^{ème} Division française.

Ces semaines-là, d'autres unités de la 67^{ème} Division renforcent des parties de positions arrière et étendent aussi la position principale française, négligée jusque-là. En effet, sur le front protégeant Verdun, il ne s'est plus déroulé de combats notables pendant plus de dix-huit mois.



Vue depuis l'ouest en direction de la localité de Chattancourt : À gauche, le terrain s'élève en direction de la double crête du Mort-Homme. À l'arrière-plan, on reconnaît les hauteurs orientales de la Meuse.

Le 14 février 1916, les quatre compagnies du 5^{ème} Bataillon du 259^{ème} Régiment d'infanterie français et des éléments du 211^{ème} Régiment d'infanterie français entrent comme réserve dans le village de Chattancourt. Dès le 15 février 1916, ces troupes sont mises en alerte pour la première fois. À la suite de cela, le 5^{ème} Bataillon prend position dans le bois des Corbeaux ; le 6^{ème} Bataillon du même régiment est lui aussi mis en place et remonte dans un ravin qui s'étire du village de Chattancourt jusqu'à la crête sud du Mort-Homme. Apparemment, le commandement français s'attend à une attaque allemande imminente.

Si l'alerte est annulée au bout de quelques heures seulement, un tiers des forces du 259^{ème} Régiment reste toutefois sur place. En outre, des forces supplémentaires sont amenées dans des points d'appui de la ligne de front au nord du ruisseau de Forges. Elles

remplacent, sur la position intermédiaire, la 67^{ème} Division d'infanterie française. La section occidentale est défendue par le 283^{ème} Régiment d'infanterie français, suivi, à l'est, par le 288^{ème} Régiment d'infanterie.

Avec le début de l'offensive allemande sur la rive droite de la Meuse, le 21 février 1916, l'incertitude se dissipe du côté des français. Ce n'est à présent qu'une question de temps jusqu'à ce que les Allemands attaquent aussi de ce côté de la Meuse. Une tension palpable, des alertes fréquentes et une activité bourdonnante de renforcement des défenses sont partout à l'ordre du jour.

Dans le village de Chattancourt se trouvent, à ce moment-là, des petites unités et des réserves qui agrandissent les positions françaises au nord du village. Pour les soldats qui marchent vers le front au Mort-Homme, la petite localité offre une ultime opportunité de faire le plein en alimentation et en eau potable. Après la prise de la double crête du Mort-Homme, Chattancourt se trouve, jusqu'au 20 août 1917, juste derrière le front et est une fois de plus une cible privilégiée de l'artillerie allemande.

2.2

LE CIMETIÈRE NATIONAL FRANÇAIS DE CHATTANCOURT

Venant de Verdun, à l'entrée de la localité de Chattancourt, suivez la courbe de la D 38 vers la gauche. Environ 900 mètres derrière le virage serré à droite du début du village, dans un virage à gauche, bifurquez vers la droite en direction du cimetière national français édifié en 1920. L'accès en est fréquemment utilisé par des machines agricoles et il n'est donc pas toujours simple d'y circuler. Juste avant le mémorial français se trouve, sur la gauche du chemin, un monument dédié au lieutenant français Pierre Guiland qui, en tant qu'observateur de l'artillerie, a été abattu dans son avion durant l'été 1917 lors d'un combat aérien.

En août 1917, le lieutenant Guiland est en mission comme observateur aérien de la Division marocaine lorsqu'il est abattu avec son avion au-dessus de la localité de Chattancourt. Officier de vingt-cinq ans né à Marseille, il appartient à l'escadrille C 34. Quelques jours plus tôt, celle-ci a pris possession d'un aérodrome de campagne entre Souilly et Osches, au sud-ouest de Verdun. Le 18 août 1917, peu de temps avant les journées déterminantes de la grande offensive française, le lieutenant René Cornille se voit

confier le commandement de l'escadrille C 34. Le 6 février 1915, cette escadrille stationnée à Belfort avait tout d'abord été équipée d'avions monomoteurs Caudron G 3. Fin 1915, ces machines ont été remplacées par le bimoteur Caudron G 4, lequel, en raison de sa faible vitesse, était inférieur aux modernes avions de chasse allemands. Par la suite, il a été rarement utilisé comme bombardier et plus fréquemment comme avion d'entraînement et d'observation.

Pour préparer la grande offensive du 20 août 1917, les Français recourent de manière intensive à des avions d'observation. À bord, les observateurs aériens coordonnent le feu de l'artillerie française par radio. Ce sont essentiellement des cibles « importantes » comme les entrées des grands tunnels ou des postes de commandement qui entrent en ligne de compte pour des tirs aussi sophistiqués, mais d'une grande efficacité.

Le sous-lieutenant Glitscher, membre du 24^{ème} Régiment d'infanterie de réserve, décrit une telle destruction systématique quelques jours avant le début de l'offensive : « Le 15 août, le ciel était d'un bleu d'acier ; cette clarté était idéale pour des tirs d'artillerie avec observation depuis des avions. Vers 9 heures du matin débutent donc – comme escompté – les tirs sur le secteur avec une artillerie de très gros calibre (calibre d'environ 35 – 40 centimètres), l'ennemi ayant pris pour cible les abris. Ponctuellement toutes les trois minutes, le poste de commandement du bataillon reçoit un obus. L'avion dirigeant le feu survolait à environ trente mètres d'altitude hors d'atteinte, le poste de commandement, si bien qu'il pouvait parfaitement observer les entrées de la galerie. Peu de temps après le début du bombardement, je reçus l'ordre de me rendre auprès du chef du bataillon, le capitaine Riedewald. Après qu'un obus ait percuté le poste de commandement, je suis parti en courant de mon abri

Juliette Roy

Directrice de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre de la Meuse



« La nécropole nationale de Chattancourt, où reposent 1699 corps de soldats tués durant la Grande Guerre, est l'un des 40 cimetières militaires français situés dans le département de la Meuse. Dès 1920, l'Etat, à travers le service des sépultures de guerre, a pris en charge l'aménagement et l'entretien perpétuel de ces hauts-lieux de mémoire. »



Le cimetière national français à l'orée de la localité de Chattancourt : À l'ombre de la double crête du Mort-Homme, entre les deux localités de Chattancourt et de Cumières, un grand nombre de soldats français tombés au front a été enterré ici. Les soldats allemands tombés au front reposent dans l'ancien hinterland allemand du front, près de Verdun, au nord du ruisseau de Forges.

et j'ai atteint la galerie avant le prochain tir. Mais, à peine étais-je dans l'abri, que le tir suivant a enseveli l'entrée de l'abri. Les tirs se suivaient imperceptiblement. Toutes les entrées ont été bombardées les unes après les autres puis toujours réouvertes par leurs occupants. Entre temps, nous avons reçu quelques < écraseurs de galeries > qui ont fragilisé de façon menaçante le plafond de la galerie. Une liaison vers l'avant et le poste de commandement du régiment n'était pas possible. Sur le moment de midi, les occupants de mon abri se sont précipités dans la galerie et ont rapporté avec nervosité que l'abri du chef de la compagnie avait été bombardé et que l'endroit où il se trouvait auparavant n'était plus qu'un cratère. »³⁴

Ce 20 août, Pierre Guillard n'a tout d'abord été déclaré que disparu. Peu de temps après, sa mort est une certitude. Sur la stèle d'une grande sobriété, les circonstances de sa mort ne sont pas seulement décrites en quelques mots, mais on y voit figurer aussi les distinctions du jeune officier. En particulier sa nomination à la Légion d'Honneur est le signe d'une bravoure exceptionnelle. Ce dont témoignent aussi les éloges formels faits par le général Guillaumat, le commandant suprême des troupes attaquants sur les deux

rives de la Meuse : « Observateur d'élite a témoigné, pendant toute la préparation de l'attaque des plus habiles qualités militaires. Le 20 août, effectuant dans des conditions pénibles une liaison d'accompagnement d'infanterie volant à faible altitude, a trouvé une mort glorieuse dans un combat inégal contre trois avions ennemis. Signé Général Guillaumat ».

Dans le cimetière national français contigu, on trouve, dans des tombes individuelles, pour leur ultime repos, 1 726 soldats français, dont notamment vingt-sept qui sont tombés pendant la Seconde Guerre mondiale. Le mémorial se trouve juste en dessous de la crête des Caurettes. Les morts allemands reposent quant à eux dans ce qui était jadis la zone arrière du front, près de Verdun, au nord du ruisseau de Forges. Dans le cimetière, il existe une zone de tombes séparée pour les soldats musulmans tués au front et qui servaient dans l'armée française comme troupes coloniales, en particulier ceux de la Division marocaine. À côté, insérés dans les lignes des croix, reposent des soldats de confession juive.

Nous rappellerons à ce propos la mémoire du sous-lieutenant Joseph Edouard Adeline, membre du 98^{ème} Régiment d'infanterie française, qui a déjà été évoqué



Monument en l'honneur du lieutenant français Guillard, hautement décoré : Son avion a été abattu au-dessus du Mort-Homme, lors d'une mission d'observation, le 20 août 1917.

dans la description des combats pour la crête nord. Sa dépouille mortelle repose dans la tombe 926 (voir illustration p. 45).

Dès avant le début de l'attaque allemande, le lieutenant-colonel Léon Augustin Thuriot, du 85^{ème} Régiment d'infanterie français, trouve la mort l'après-midi du 26 février 1916. Ce jour-là, il dirige personnellement une attaque de son régiment qui, à ce moment-là, était engagé sur la rive est de la Meuse dans la zone du village de Louvemont. Un coup de fusil le touche mortellement alors qu'il est à la tête d'un des bataillons de son régiment. Un autre soldat est mortellement blessé en s'efforçant de récupérer le corps de son chef. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que l'on peut évacuer le corps du lieutenant-colonel et le ramener derrière ses propres lignes. Il repose dans la tombe 55.

Le capitaine Henri Xavier Schaëffer, chef de la 11^{ème} Compagnie du 92^{ème} Régiment d'infanterie français, tombe également lors d'un assaut. Il figure parmi les nombreuses victimes de ce régiment qui n'auront pas survécu aux violents combats du 8 mars 1916 dans la zone du bois des Corbeaux et du bois de Cumières. Dès les premières heures de cette journée, deux bataillons ont l'ordre de chasser des troupes allemandes de la zone de forêt dans laquelle ils ont pénétré la

veille. Pour cela, huit compagnies françaises attaquent en quatre vagues et montent à l'assaut baïonnette au canon dans la forêt sans tirer le moindre coup de feu de leurs fusils. Au bout d'environ deux heures, elles sont presque totalement en possession des deux bois. À cette occasion, elles reprennent possession de plusieurs canons français qui étaient auparavant tombés aux mains des Allemands. Mais, dans les épais sous-bois, les combats causent un nombre considérable de victimes, en particulier parmi les officiers. Ce jour-là, outre le capitaine Henri Xavier Schaëffer, trois autres officiers sont tués et treize sont blessés. Cela représente environ un tiers de tous les officiers impliqués dans ces combats. Le capitaine Schaëffer est inhumé dans la tombe 655.

Le même jour tombe aussi le sous-lieutenant Antoine Balayé, chef d'une section de la 21^{ème} Compagnie du 259^{ème} Régiment d'infanterie français. Sa tombe dans le cimetière de Chattancourt porte le numéro 1646. Parmi les trois officiers de cette compagnie, le 10 mars 1916, il n'y a que le commandant de compagnie qui ne soit pas blessé. Au total, entre le 6 et le 9 mars 1916, lors des combats pour conquérir le bois des Corbeaux et le bois de Cumières, le Régiment a perdu environ la moitié de ses effectifs.

2.3

LE VILLAGE DE CUMIÈRES RAYÉ DE LA CARTE

Revenant du cimetière, prenez la direction de Chattancourt, et, là, suivez la D 38 vers la gauche, jusqu'à ce que vous arriviez à un grand carrefour. Là, tournez à gauche sur la D 123 et, au bout d'un bon kilomètre, vous arriverez à l'endroit où se trouvait le village de Cumières jusqu'à l'offensive allemande de l'année 1916.

De l'ancienne localité de Cumières, il ne subsiste aujourd'hui plus que de rares traces. Dans les épais sous-bois, il arrive que l'on découvre des tuiles détruites dont la couleur rouge tranche parfois sur les environs. On y voit aussi, ici et là, des pierres cassées jadis utilisées pendant des siècles pour construire des maisons et des écuries.

Cumières fait partie des neuf villages détruits dans les environs de Verdun qui ont été ravagés pendant la bataille. Après la guerre, ils ont été déclarés officiellement « Commune morte pour la France ». Aussi et surtout en raison des terrains truffés d'obus non explosés, de munitions à gaz et d'autres vestiges de la

guerre, on a renoncé, après la fin de la guerre, à reconstruire ces villages au même endroit.

Cumières est la seule et unique de ces petites localités qui se trouvent sur la rive gauche de la Meuse. Dans chacun de ces villages qui ont aujourd'hui disparu de la carte se trouvent une chapelle commémorative et un monument dédié aux victimes de la guerre.

Quand, au cours de l'été 1915, des éléments des unités françaises sont remplacés à l'ouest de la Meuse, l'état-major du 34^{ème} Régiment territorial français s'installe dans ce village encore habité à ce moment-là. De même, des réserves de ce régiment qui soutiennent les troupes de la ligne de front dans l'agrandissement des positions sont hébergées ici.

Ce n'est que le 12 février 1916, que la France décide de faire évacuer la population civile des villages de Cumières, Chattancourt et Marre situés à courte distance du front. À ce moment-là, il apparaît clairement qu'une attaque de grande envergure va avoir lieu au cours des prochains jours. Le commandement français s'attend naturellement à une attaque simultanée sur les deux rives de la Meuse.

Le lendemain, fraîchement arrivée, la 67^{ème} Division d'infanterie française reprend la responsabilité de du secteur du front directement à l'ouest de la Meuse jusqu'à Béthincourt. Le 34^{ème} Régiment territorial français lui est aussi affecté temporairement.

Quand cette division met en alerte toutes ses unités, le 15 février, les forces françaises occupent leurs positions défensives. Le même jour, le 288^{ème} Régiment d'infanterie français prend aussi possession de son poste de commandement dans le village de Cumières. Une priorité particulière est maintenant accordée à l'achèvement accéléré de la position principale française qui s'étire du Mort-Homme jusqu'à la cote 265 par la Côte de l'Oie. Derrière cette ligne, les hommes consolident d'autres points d'appui comme le village de Cumières.

Apparemment, l'artillerie allemande a connaissance de la présence de réserves françaises à Cumières, car, le 23 février 1916, à peine deux semaines après son évacuation, elle bombarde le village avec cinquante obus explosifs de gros calibres. La destruction de la petite localité commence donc bien avant que n'éclatent les combats proprement dits pour Cumières.

Le 6 mars 1916, le premier jour de l'attaque allemande sur la rive gauche, Cumières et ses environs

sont de nouveaux bombardés par l'artillerie, comme l'écrit de manière impressionnante Jacques Péricard dans son ouvrage de référence sur Verdun :

« Tout le terrain de Regnéville à Chattancourt n'est qu'une éruption. Les obus de gros calibre y tombent les uns sur les autres et les gerbes de fumée noire qui montent jusqu'au ciel se touchent. Sur Cumières, c'est un déchainement. Les maisons brûlent et croulent ; les gaz s'accumulent entre les décombres [...] Sur la route, au sud de Cumières, c'est l'encombrement et le désarroi. Les attelages, les brancardiers avec leurs voitures, les sapeurs, les blessés, se pressent. A la gare on remplit de blessés des trucks que l'on pousse dans la direction de Marre. »³⁵

Après que la ligne de crête de la cote 265 à la colline nord du Mort-Homme soit tombée aux mains des Allemands durant la seconde moitié de mars, les combats s'atténuent dans les environs immédiats de Cumières. Les attaquants doivent tout d'abord s'emparer de la crête des Caurettes et de la crête sud du Mort-Homme pour pouvoir continuer à avancer vers le sud. C'est ici que se concentrent maintenant tous leurs efforts. La crête sud étant tombée aux mains des Allemands le 20 mai 1916, ceux-ci continuent de se battre à l'ouest de Cumières pour gagner du terrain. Fin mai 1916, ils étendent finalement leur combat directement au village complètement en ruines. Pour protéger le flanc est, Cumières doit être prise, le 24 mai 1916, par le 94^{ème} Régiment d'infanterie de réserve de Weimar et d'autres forces.

Les attaques sur la crête des Caurettes, qui barre la vue sur les pentes de la crête de Marre, se soldent par un échec, mais la prise de Cumières réussit. Profitant de l'obscurité, des forces substantielles du 11^{ème} Bataillon de chasseurs de réserve allemand ont encore franchi la Meuse et attaqué par le flanc les défenseurs français, des éléments des 251^{ème} et 254^{ème} Régiments. Les défenseurs ne peuvent finalement plus résister à l'assaut de front simultané par le 2^{ème} Bataillon du 94^{ème} Régiment d'infanterie de réserve et, vers trois heures cinquante, le village est pris par les Allemands. Dans l'historique du 94^{ème} Régiment d'infanterie de réserve, l'assaut sur le village en ruines est décrit en ces termes : « Les tranchées françaises sont franchies d'un seul coup. Aucun obstacle en fil de fer n'a fait entrave à l'assaut, car notre artillerie avait très bien fait son travail, aucune cartouche à boules éclairantes n'a trahi sa proximité et pratiquement aucun coup de feu n'a été tiré. Le village a été atteint, un horrible tas de ruines hors desquels des Français à moitié ensevelis levaient leurs mains en suppliant en

direction des attaquants. De même, le tir d'arrêt français s'est déclenché beaucoup trop tard et des mitrailleuses ennemies n'ont tiré au hasard que depuis la crête des Caurettes. Mais où était l'église où la première vague devait s'arrêter ? Malgré des recherches acharnées, il n'y en avait plus aucune trace, si bien que les éléments des compagnies ont poursuivi leur assaut jusqu'à l'orée du village et au-delà. C'est là, aussi, que la section de chasseurs qui avait franchi la Meuse a rencontré le 94^{ème}. »³⁶

Les Allemands doivent verser un lourd tribut pour leur triomphe, car, presque aussitôt, les obus de l'artillerie française tombent sur le village et détruisent les derniers vestiges des maisons. À cela s'ajoutent des tirs de flanquement venant de la zone de la crête des Caurettes, qui résiste à toutes les attaques allemandes jusqu'au 29 mai 1916.

Sur la ligne nouvellement créée s'effectue une nouvelle fois une transition vers la guerre de position. Seule l'attaque française de grande envergure d'août 1917 fera changer la position de la ligne de front.

Avant cette attaque française, le Bataillon d'infanterie de réserve territoriale de Heilbronn atteint la rive gauche de la Meuse. Le 3 août 1917, il prend en charge le secteur se trouvant directement à l'ouest de la Meuse. Les hommes des régiments de réserve territoriale sont, en général, des soldats « plus âgés », au maximum quarante-cinq ans.

En cas de conflit, ces unités sont tout d'abord affectées à des missions de protection de lieux sensibles. Elles ont pour charge de protéger des points névralgiques de l'infrastructure comme les lignes de chemins de fer, les gares et les ponts. Ceci facilite la tâche à la troupe active, qui peut se concentrer sur les combats eux-mêmes. Au fil des années, ces unités de réserve territoriale sont toutefois aussi engagées sur des secteurs plus calmes du front, sur le front occidental et, en particulier, le front oriental, afin de rendre disponibles à cet endroit pour des théâtres d'opérations plus violents des régiments de réserve plus combattifs engagés jusque-là.

Le Bataillon d'infanterie de réserve territoriale de Heilbronn possède, à ce moment-là, une valeur de combat nettement diminuée, car au moins 200 soldats – soit près de vingt-cinq pour cent de ses effectifs – sont malades. Malgré l'âge avancé des hommes de la réserve territoriale, le bataillon peut se prévaloir d'une puissance de feu importante parce qu'il ne se



Cette photo du monument qui se trouve au bord du village de Cumières détruit, seule et unique localité de la rive gauche à ne pas avoir été reconstruite par la suite, remonte à l'entre-deux-guerres. Sur l'ancien champ de bataille encore profondément ravagé, on reconnaît de premiers buissons de faible hauteur. Aujourd'hui s'étend ici une forêt imposante.

compose pas seulement de quatre compagnies d'infanterie, mais aussi, de deux compagnies de mitrailleuses, avec, au total, douze mitrailleuses lourdes.

Dans un premier temps, le bataillon est censé aménager le secteur du front pour en faire une installation pouvant mieux se défendre. Manifestement, cela a été négligé du fait des violents combats de l'année 1916. Des secteurs importants ne se composent que de tranchées et d'abris à moitié finis.

Lorsque la préparation d'artillerie française pour l'offensive débute à la mi-août 1917, les hommes de la réserve territoriale souffrent considérablement. Leurs travaux dans et sur la position ne sont pas encore très avancés. En peu de temps, les soldats se retrouvent pratiquement sans aucune protection dans les restes détruits de l'installation et les pertes augmentent d'heure en heure.

Le matin du 20 août 1917, seuls 400 hommes environ se trouvent dans la position d'environ 3,5 kilomètres de long, répartis entre la position principale de la partie est de la Côte de l'Oie jusqu'à la cote 265. Des éléments mineurs se trouvent dans la localité de Regnéville.

À ce moment-là, le village de Cumières n'abrite plus qu'un petit nombre de soldats de la réserve territoriale. Avec leur capacité combattive réduite, ils ne

sont pas en mesure de faire face à l'assaut de la Légion étrangère française qui attaque. Ce n'est que derrière le petit village, sur les pentes déboisées jusqu'à la cote 265, que d'autres éléments du bataillon d'infanterie de réserve territoriale parviennent à ralentir l'élan de l'attaque française. Pendant des heures, la cote 265 se retrouve au cœur des combats. Mais les Allemands ne peuvent pas envisager de tenir durablement ce terrain parce que les troupes françaises ont déjà repris leur progression à l'ouest jusqu'au ruisseau de Forges.

Jacques Péricard a décrit la reconquête du village de Cumières en ces termes : « Enfin, le Régiment de marche de la Légion étrangère (lieutenant-colonel Rollet) enlève les premières positions allemandes où il fait de nombreux prisonniers < squelettes portant l'uniforme, décharnés, les yeux hagards, heureux de se rendre >, nettoie le plateau de Cumières, entre dans le village de Cumières au chant de la Madelon. Les tirs des mitrailleurs ennemis ne gênent nullement notre progression car les brouillards artificiels nous dissimulent et nous les voyons, c'est-à-dire quand nous arrivons sur eux. »³⁷

2.4

LE BOIS DE CUMIÈRES ET LE BOIS DES CORBEAUX

Suivez la D 123 sur environ 400 mètres jusqu'à ce qu'un sentier forestier bifurque vers la gauche. Sur celui-ci, au bout d'approximativement 1 000 mètres, vous atteignez la parcelle 122. Vous vous trouvez au sud de la Côte de l'Oie qui est donc à droite devant vous. À gauche, sur l'autre côté du ravin des Caurettes, s'élève la crête des Caurettes. Aujourd'hui, cette zone est recouverte d'une épaisse forêt, raison pour laquelle on ne peut plus faire de distinction entre les forêts, jadis séparées, du bois de Cumières, du bois des Corbeaux et du bois des Caurettes.

La Côte de l'Oie est occupée, au printemps 1916, par la position principale française. De là, les Français ont une vue bien dégagée, au-delà du ruisseau de Forges, sur les lignes allemandes dans la zone du bois de Forges.

C'est tout d'abord le 34^{ème} Régiment territorial français, arrivé à Verdun le 23 juillet 1915, qui reçoit l'ordre de renforcer cette position principale de la cote 265 jusqu'à la crête du Mort-Homme comprise. La chronique officielle de cette unité précise que les compagnies travaillent jour et nuit pour aménager les

positions et les tranchées. À ce moment-là, la valeur défensive de toutes les installations françaises dans l'ensemble de la région de Verdun est considérablement accrue.

À partir de janvier 1916, les abris dans le bois des Corbeaux, qui sont aménagés à partir du 19 février 1916 par une compagnie du 259^{ème} Régiment d'infanterie français, font l'objet d'une attention particulière. L'épaisseur du plafond de ces installations, qui remontent déjà à 1915, ne correspond plus aux exigences de la guerre moderne. En cas d'attaque allemande de grande envergure, il faut s'attendre à l'utilisation de canons lourds. Leurs obus sont capables de faire s'effondrer les abris creusés trop près du sol et de causer une fin effroyable à leurs occupants.

Le feu de l'artillerie allemande, au début de la bataille de Verdun, le 21 février 1916, a pour but de préparer l'attaque sur la rive droite, mais il est étendu, avec une intensité réduite à la rive gauche également. À la suite de cela, les réserves françaises sont avancées dans leurs positions d'alerte. L'état-major du 259^{ème} Régiment d'infanterie français, jusque-là encore en réserve, occupe son poste de commandement dans le bois des Corbeaux. Il y est aussi rejoint par deux compagnies du 288^{ème} Régiment venues de Cumières.

L'état-major du 288^{ème} Régiment est également transféré sur la Côte de l'Oie et occupe sa position à environ cinquante mètres à l'est de la route menant à Forges. Sur cette hauteur se trouve le central téléphonique de cette zone, d'où un câble blindé relie la localité de Forges, le poste de commandement de l'artillerie de campagne, le village de Cumières et le poste d'observation et de commandement du chef de corps du 288^{ème} Régiment d'infanterie.

Dès l'après-midi du 21 février 1916, le feu de l'artillerie allemande fait nettement sentir ses effets. Les liaisons téléphoniques terrestres sont interrompues à l'exception d'une seule ligne, le poste d'observation de l'artillerie de campagne et plusieurs canons sont détruits. Désormais, les liaisons les plus importantes doivent être maintenues par des estafettes. Une liaison optique avec l'artillerie censée transmettre les rapports et les ordres par un signal lumineux ne peut être établie que durant l'après-midi du 22 février 1916.

Malgré tous les travaux de consolidation, les tranchées de la position principale s'avèrent insuffisantes. Les fantassins n'ont pratiquement aucune protection. Des obus allemands tombent régulièrement, qui endommagent de nouveau les tranchées à peine finies



Vue sur la crête du Mort-Homme et, le long de la bordure gauche, sur le bois de Cumières et le bois des Corbeaux : Il y a cent ans, des combats extrêmement violents ont eu lieu pour conquérir ces deux bois d'une grande importance tactique. Pratiquement sans aucun égard envers les pertes, les deux côtés ont ici, pendant des jours entiers, mobilisé toutes les forces dont elles disposaient.

ou les détruisent. Sur la pente sud de la Côte de l'Oie, les défenseurs sont, par contre, mieux protégés. En cas d'attaque allemande, ces positions vont jouer un rôle particulier, car, depuis le nord, les observateurs allemands ne peuvent pas les voir directement. Le feu de l'artillerie qui précède les attaques de l'infanterie ne peuvent détruire ces installations que par des coups au but accidentels. Par mesure de précaution, à partir du 22 février 1916, deux compagnies du 259^{ème} Régiment d'infanterie français se consacrent à l'aménagement d'une autre ligne de tranchées sur la contrepente de la Côte de l'Oie, à proximité de l'orée sud du bois de Cumières.

Début mars 1916, on se doute que les Allemands vont attaquer aussi, dans quelques jours, sur la rive gauche. Grâce à des informations précises données par les observateurs, les obus de l'artillerie allemande dans le bois de Forges tombent avec toujours plus de densité et de précision sur la position française bien perceptible à l'orée nord du bois des Corbeaux. Le matin du 6 mars, le feu de l'artillerie allemande frappe de plein fouet les tranchées à l'orée nord du bois des Corbeaux et du bois de Cumières et cause de nombreuses victimes parmi les défenseurs.

Des réserves françaises sont avancées dans le bois de Cumières afin de pouvoir parer à une éventuelle attaque allemande. Ces forces sont toutefois exposées sans pratiquement aucune protection au feu de l'artillerie allemande. Les obus qui détonnent hachent les deux zones de bois, font tomber les arbres ou les font éclater sous la violence des explosions. En quelques heures seulement, la totalité du bois se transforme en un taillis quasi infranchissable. Sous le choc de ces événements, le lieutenant-colonel Tronyo, le chef de corps du 259^{ème} Régiment d'infanterie français, envoie un rapport à la 134^{ème} Brigade française en position avancée : « Mon poste de commandement est intenable ; de nombreux blessés à ce poste, ont été dirigés sur le poste de secours. Je n'ai aucune communication téléphonique et les liaisons par coureurs avec mes chefs de bataillon sont rendues presque impossibles par des barrages d'une violence inouïe. »³⁸

Le combat dans cette zone boisée, a fortiori lorsqu'elle est détruite par l'artillerie, exige énormément des soldats. Dans un taillis quasi impénétrable, il est difficile de s'orienter à l'aide d'une simple carte. L'encadrement à tous les échelons est particulièrement mis à contribution lorsqu'il faut se faire une idée précise de la situation, exécuter les ordres et éviter les pertes.

Pour les soldats au combat, on ne peut distinguer l'ennemi qu'à très courte distance. Ils entendent l'explosion des tirs en provenance de nombreuses directions et ont le plus grand mal à distinguer si c'est le feu de l'ami ou de l'ennemi. De plus, souvent, ils ne savent absolument pas où se trouvent leurs camarades.

Le 6 mars, des troupes allemandes attaquent aussi à l'ouest de la Meuse. De nombreux soldats français sont faits prisonniers par les Allemands en pleine progression. Après ce succès initial, les attaquants essuient un lourd feu défensif depuis la position principale française sur les pentes sans protection du ruisseau de Forges jusqu'à la Côte de l'Oie. Des deux côtés de la route Forges-Cumières, chaque nouvelle avancée est extrêmement coûteuse en vies humaines. La pente chauve est protégée par des mitrailleuses dans des points d'appui bien adaptés au terrain. Une nouvelle concentration du feu de l'artillerie allemande ne détend guère la situation pour les attaquants. Il n'y a que dans la zone de la cote 265 que les Allemands réalisent de petits gains de terrain peu avant que l'obscurité ne rende impossible tout nouvel effort. Ensuite, ils attendent sur les pentes sans protection le lever du prochain jour, sommairement alimentés et protégés.

Les défenseurs, de leur côté, souffrent sous le feu pratiquement ininterrompu de l'artillerie allemande. En quelques heures seulement, le 211^{ème} Régiment d'infanterie engagé ici déclare avoir perdu la moitié de ses effectifs. 950 hommes ne sont plus commandés que par trois officiers.

Le lendemain, les attaques allemandes se poursuivent sur la totalité du front à l'ouest de la Meuse. Vers midi, après la préparation habituelle par l'artillerie, l'infanterie allemande monte à l'assaut. Juste à l'ouest de la Meuse, sur le col de la cote 265 en direction du bois de Cumières, elle réalise des progrès substantiels. Mais, dans le bois des Corbeaux, elle est arrêtée par un violent feu d'artillerie.

D'autres attaques allemandes se déroulent le 8 mars 1916 et, simultanément, les défenseurs français reçoivent des renforts dans le bois des Corbeaux et le bois de Cumières. La plus grande partie du 139^{ème} Régiment d'infanterie français avance, le matin, dans le bois des Corbeaux avec des forces du 92^{ème} Régiment d'infanterie. Elles sont chargées d'attaquer les Allemands qui s'y sont installés et de reconquérir la zone de forêt. Vers neuf heures déjà, les Français ont repris la plus grande partie du bois. Dans cette zone de forêt sans vue dégagée, une attaque en rangs ser-

rés de toutes les forces françaises n'est cependant pas possible. Les unités du 92^{ème} Régiment paient leur succès au prix d'énormes pertes. Quatre officiers sont tués et treize autres sont blessés. À cela s'ajoutent des centaines de militaires tués et blessés.

À l'orée nord du bois de Cumières, le capitaine Schiedt commande par intérim le 1^{er} Bataillon du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve allemand. Un rapport esquisse son engagement : « Suivant l'ordre de feu < Attaquer le bord de la forêt >, les Français doivent essayer des rafales de toutes les mitrailleuses. Bientôt, la réaction ennemie s'atténue jusqu'à ce que l'ennemi fasse finalement demi-tour après des tirs prolongés et disparaisse de l'orée de la forêt. Avec sa compagnie, le capitaine Schiedt les a poursuivis immédiatement dans le dense sous-bois sur son flanc gauche particulièrement menacé, a fait creuser une petite tranchée d'environ 20 m dans la forêt et a relié sommairement les arbres avec du fil de fer. »³⁹

Vers la fin de la matinée, les coups de l'artillerie allemande dans la zone de forêt se multiplient et touchent de plus en plus les installations sur la contrepente de la Côte de l'Oie. Une nouvelle attaque de grande envergure sur le flanc droit, vers midi, décime presque complètement les unités françaises qui se battent avec bravoure. Mais la situation n'est pas meilleure pour les attaquants allemands à l'orée nord du bois des Corbeaux : « Le bataillon [n.d.l. : Il s'agit ici du 1^{er} Bataillon du régiment d'infanterie de réserve numéro 51] était maintenant encerclé par trois côtés, mais le côté à l'air libre était exposé en permanence à un tir de flanc d'une mitrailleuse depuis la pente nord du Mort-Homme. De l'avant depuis le bois des Corbeaux, l'ennemi invisible tirait en permanence avec vigueur et causait de fortes pertes au bataillon presque exclusivement par des tirs à la tête. L'équipe de mitrailleuses sur le flanc gauche a été éliminée à trois reprises. Pour protéger son flanc gauche, le capitaine Schiedt a envoyé comme flanc-garde le sous-lieutenant de réserve Philipp avec douze hommes, mais aucun d'eux n'est revenu. Plus tard, le sous-lieutenant de réserve Philipp a été découvert mort parmi ses hommes eux aussi tombés. »⁴⁰

La troupe passe la nuit dans les restes déchetés du bois des Corbeaux, où les combats ne cessent de reprendre. Entre temps, des obus allemands et français tombent régulièrement et causent de nouvelles pertes.

Après cette nuit-là, les forces allemandes ne peuvent plus gagner de terrain. Mais les accrochages se pour-

suivent avec acharnement à l'aide de grenades à main, de bûches et de couteaux. L'historique du régiment du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve allemand écrit au sujet de ces heures-là : « Les compagnies étaient maintenant le troisième jour en plein air et sans repas chauds. Un facteur particulièrement pénible était l'absence d'eau et ce n'est qu'au fil de la journée, quand de la neige fut tombée, que les hommes ont pu épancher un tant soit peu leur soif. Evacuer les blessés était impossible et beaucoup sont morts sur place. Les morts gisaient sans sépulture et une partie a été ensevelie sur la contre-pente. Les munitions commençaient à se raréfier ; mais on est cependant parvenu à éliminer un nid de résistance français dans le boyau sur le flanc droit à l'aide des dernières grenades à main ; tous les Français ont été tués à l'exception d'un seul qui a rampé, blessé, hors de la tranchée. Les forces de la troupe étaient profondément épuisées, et leurs nerfs, à bout. »⁴¹

Les combats se poursuivent sans interruption, la situation devient de plus en plus confuse et totalement brouillée. Une fois, les Français reconquièrent de petites parties de leurs positions, puis ce sont les Allemands qui obtiennent de légers avantages. Des deux côtés, les pertes sont incroyablement élevées.

Durant la nuit du 9 au 10 mars 1916, des troupes coloniales françaises du 1^{er} Régiment de zouaves relèvent le 259^{ème} Régiment d'infanterie qui ne comporte plus qu'une petite partie de ses effectifs. « Une fois de plus, la troupe a passé la nuit dans la neige et le froid de ce bois des Corbeaux dont le nom, à lui seul, éveillait déjà le souvenir des forêts enchantées des contes poétiques allemands. Le feu de l'infanterie des adversaires très proches les uns des autres ne s'interrompait pas et devenait d'autant plus violent que se levait le jour du 10 mars »⁴², écrit Ludwig Gold au sujet de cette nuit.

Malgré des efforts énergiques et quelques contre-attaques, les troupes françaises finissent par reculer. Trop grande est la supériorité allemande, trop fort est le feu de l'artillerie et trop faibles sont les forces des défenseurs. Durant la période du 8 au 13 mars 1916, le 92^{ème} Régiment d'infanterie français perd plus de 1 500 soldats, dont quarante-quatre officiers. Après ces combats, sur les quatre chefs de corps de régiment et de bataillon, il n'y en a plus que deux qui sont encore à leur poste et, sur les quinze commandants de compagnie, six seulement sont encore en fonction.

Vers le soir du 10 mars, les Allemands ont intégralement en leur possession le bois des Corbeaux et le bois de Cumières, un succès qui leur coûte une fois de plus de très lourdes pertes. Ainsi, aux yeux des Allemands, les conditions sont réunies pour un assaut victorieux sur les crêtes du Mort-Homme.

À la fin de ces combats pour le bois des Corbeaux et le bois de Cumières, le général Georges de Bazelaire adresse à ses troupes fortement éprouvées, dans un ordre du jour du 19 mars 1916, des appels martiaux à tenir : « Sous un bombardement dont l'intensité dépasse toute idée, après des jours et des nuits de combat sans trêve et sans répit, les troupes de la 25^e D.I. ont barré la route à l'ennemi. Soldats d'Afrique et soldats de France, défenseurs de Béthincourt, de Cumières et du Mort Homme, l'âme haute comme l'âme de leur général, sont entrés dans la grande bataille de Verdun pour préparer la grande Victoire ! »⁴³



2.5 UNE STÈLE COMMÉMORATIVE POUR UN ASPIRANT-OFFICIER FRANÇAIS TOMBÉ AU FRONT

À 1 000 mètres environ de la D 123, se trouve, à droite du chemin, sur une légère élévation, un petit monument dédié à un aspirant français tombé au front. Lucien Sabatier a été tué en mai 1916 par l'artillerie allemande. Parallèlement à la petite route forestière sur laquelle vous vous trouvez se situait la ligne de front après la conquête du bois des Corbeaux et du bois de Cumières par les Allemands.

Les objectifs de l'attaque allemande sur la rive gauche ayant été loin d'être atteints à l'issue de quatre semaines de combats intensifs, d'autres forces allemandes y sont transférées. Deux divisions avec plus de 25 000 soldats retirés du front oriental renforcent les troupes allemandes au Mort-Homme. Sans connaissances précises du front occidental, elles sont tenues d'attaquer les positions françaises sur la crête sud et la crête des Caurettes.

Au cours des quatre dernières semaines, les deux divisions allemandes engagées jusqu'ici ont subi les plus lourdes pertes et ne sont donc plus guère appropriées pour des opérations de grande ampleur. Le chef de corps du 51^{ème} Régiment d'infanterie de réserve décrit la situation sans ménagement : « La fiabilité de la troupe en vue d'une attaque a disparu. On manque de cohésion intérieure. La relève qui alimente les



Cette pierre commémorative en l'honneur de l'aspirant officier français Lucien Sabatier se trouve au bord du ravin des Caurettes. Ici, avec ses camarades du 154^{ème} Régiment d'infanterie français, Sabatier a fait front, le 28 mai 1916, contre les vagues d'attaquants allemands. Mais il a payé sa bravoure au prix de sa vie.

tranchées n'a pu réduire que numériquement les grandes lacunes. Le petit reste des effectifs d'origine est physiquement et moralement au bout du rouleau. »⁴⁴ Sur les plus de 1 000 soldats qui constituaient le 2^{ème} Bataillon de ce régiment au début de la bataille de Verdun, même après l'arrivée répétée d'hommes pour reconstituer les effectifs, on ne dispose plus que de 250 hommes sur la ligne de front, le 12 avril 1916. Hormis le chef du bataillon et son aide de camp, il n'existe plus qu'un seul et unique officier qui appartient à ce bataillon depuis le 6 mars 1916.

Les bataillons allemands bénéficient certes d'un rythme de relève fixe au sein des régiments, mais les divisions restent relativement longtemps dans leurs positions. L'avantage est qu'elles sont particulièrement bien familiarisées avec le terrain, leur mission et, aussi, le comportement de l'adversaire. En revanche, on ne peut qu'intégrer insuffisamment aux structures existantes les remplaçants des pertes importantes : « Les courtes pauses de repos des différents bataillons derrière le front dans des localités qui sont encore à la portée du feu de l'artillerie ne sont pas synonymes d'un repos suffisant pour la troupe. Mais, surtout, il n'était pas possible aux remplaçants chargés de remplir les vides de faire véritablement partie intégrante de la troupe. Ces remplaçants, parfois des fantassins de la réserve territoriale, parfois

de très jeunes soldats, formés beaucoup trop vite chez eux et donc de façon lacunaire, auraient plutôt dû être habitués aux impressions de la guerre sur un front plus calme au lieu de leur faire subir immédiatement les épreuves les plus difficiles que l'on puisse imaginer pour un être humain lors des attaques de grande envergure devant Verdun. »⁴⁵

Contrairement au rythme de relève allemand, le général Pétain a mis au point un système de « tourniquet » selon lequel, après une certaine durée d'engagement, les divisions sont intégralement retirées de la ligne de front. Lors de la période de repos qui s'en suit, il est alors possible d'intégrer les effectifs de remplacement. Les unités ont le temps de se préparer à une nouvelle mission et forment leurs soldats en conséquence. En contrepartie, ce système de rotation implique que, au fil du temps, presque toutes les divisions françaises sont engagées à plusieurs reprises et à différents secteurs du front dans l'« Enfer de Verdun ».

Au total plus de dix divisions françaises ont fait face aux cinq divisions allemandes qui, jusqu'au mois d'avril, mènent les attaques contre les cotes 304 et le Mort-Homme. Le système français de relève rapide ménage les forces des unités respectives, mais fait aussi fondre des réserves qui, à vrai dire, sont censées mener la grande offensive alliée de l'année 1916 aux côtés des troupes britanniques sur la Somme. Le général Pétain veut à tout prix arrêter les Allemands devant Verdun. L'enjeu est la France, le moral et l'honneur de la France. Son partenaire de l'Alliance doit donc faire preuve de patience, jusqu'à ce que l'on puisse attaquer ensemble dans la Somme.

2.6

À L'ORÉE DU RAVIN DES CAURETTES

Si vous poursuivez sur le sentier forestier à proximité des parcelles 149 et 150 entre le ravin des Caurettes et la Côte de l'Oie, vous suivez assez exactement la ligne de front telle qu'elle était jusqu'à fin mai 1916.

Après que les unités allemandes ont conquis la Côte de l'Oie avec le bois des Corbeaux et le bois de Cumières, en mars, une autre ligne de crêtes avec de nouvelles installations défensives françaises leur barre la route vers le sud, la crête des Caurettes. Ce n'est que de cette élévation que les troupes allemandes ont une vue directe sur la crête arrondie de Marre et l'artillerie française qui y est déployée, qui tire en causant de si lourdes pertes sur l'autre rive de la Meuse.

Entre la Côte de l'Oie et la crête des Caurettes se trouve le ravin des Caurettes. Le long de la bordure nord de cette dernière, les lignes de front des deux adversaires s'étirent en avril 1916. Cette disposition complique aux attaquants allemands l'accomplissement de leur mission consistant à chasser les adversaires de la crête des Caurettes. Depuis le côté français, les positions allemandes sont bien visibles et deviennent une cible de choix pour l'artillerie française. Par contre, de grandes parties de la position principale française sur la hauteur et, aussi, certaines parties des installations défensives dans la profondeur de la petite gorge échappent au regard direct depuis les tranchées allemandes. À titre supplémentaire, les parties plus en altitude des positions françaises à l'extrémité est du Mort-Homme procurent une vision latérale sur les tranchées allemandes.

En outre, de denses obstacles de fil de fer et un grand nombre de blockhaus, autrement dit de petites installations de bunkers bien protégées par du béton ou des poutres en bois et remarquablement bien intégrées au paysage, accroissent la force de résistance des lignes de défense françaises.

Mais le déroulement des tranchées au bord du ravin des Caurettes induit aussi des dangers pour la partie française, car, depuis les pentes sud de la Côte de l'Oie, les Allemands peuvent eux aussi voir certaines parties des positions françaises sur la pente est du Mort-Homme. Ceci ne changera qu'avec l'attaque allemande du 20 mai 1916, à l'issue de laquelle les Allemands sont en possession de la colline sud du Mort-Homme.

Les Allemands veulent faire avancer les lignes jusqu'à la crête des Caurettes d'ici au 29 mai. Pour cela, ils doivent auparavant réduire au silence les mitrailleuses françaises de flanquement sur la pente est de la colline sud du Mort-Homme à l'aide de troupes d'assaut équipées de lance-flammes ; ensuite, le soir, doit avoir lieu l'assaut à travers la cuvette jusqu'à la crête des Caurettes. Pour cette attaque, les unités de la 44^{ème} Division de réserve allemande ont regroupé en particulier des bataillons d'assaut qui ont été préparés minutieusement à cette mission. Ils réussissent à rompre la résistance française au bord du ravin des Caurettes, si bien que l'attaque consécutive a aussi lieu le soir avec succès jusqu'à la crête des Caurettes. En termes sobres, le maître d'école Gold décrit les événements de cette journée : « La réduction au silence de la position marginale âprement défendue a été la condition sine qua non à la réussite de

l'attaque du soir. Et celle-ci a réussi, avec une facilité relative, après que l'artillerie ait ravagé toute la crête des Caurettes. Même le redoutable feu de revanche [n.d.l. : de l'artillerie française] ne s'est tout d'abord pas produit. Dans le calme de la nuit, les compagnies d'assaut du 208^{ème} et 205^{ème} R.I.R et les chasseurs victorieux [...] ont pu creuser des tranchées. »⁴⁶

Du côté français, certains éléments du 154^{ème} Régiment d'infanterie français sont touchés par cette deuxième phase de l'attaque. À 15 heures, l'un des chefs de bataillon fait état d'un tir d'arrêt allemand toujours plus violent avec une explosion par seconde. De ce fait, les défenseurs sont dans l'incapacité totale de se déplacer entre les lignes avancées et arrières. Lorsque l'attaque allemande démarre, de grandes parties des défenseurs français sont encerclées en très peu de temps. Aucune information n'atteint plus les lignes arrières. Les observateurs de l'artillerie n'aperçoivent plus plus qu'une chose chose, jusqu'à 23 heures, des signaux lumineux tirés depuis la ligne de front par le 1^{er} Bataillon français du 154^{ème} Régiment. Ensuite, la résistance des forces françaises encerclées s'effondre. Vers 20 heures 50, les attaquants prennent la crête des Caurettes.

Des aspects déterminants des âpres combats et du succès surprenant des Allemands apparaissent également dans les relevés de pertes du 154^{ème} Régiment d'infanterie français. Durant la période du 28 au 31 mai 1916, trois officiers et cinquante-quatre soldats sont tués, sept officiers et 171 soldats sont blessés, vingt-et-un officiers et 649 soldats sont portés disparus.

Le brigadier Max Schikorra évoquera plus tard ses souvenirs après l'assaut de la crête des Caurettes. Potentiellement, après avoir fait office de bon samaritain en faveur d'un Français grièvement blessé, il aurait aussi rendu un ultime service au jeune aspirant français Sabatier en participant à l'inhumation provisoire de nombreuses victimes : « Une fois de plus, la nuit arrive. Préparer les transporteurs de repas ! Améliorer les tranchées ! Nettoyer les armes ! Chaque compagnie doit fournir six hommes pour enterrer les < morts' >, dit un ordre du bataillon. En silence, aussi rapides que les écureuils, deux douzaines de Gris franchissent le parados. Bon Dieu, que le sol est dur ! Au bout de deux heures de travail éprouvant, 30 cm de profondeur ! Avec des cordes, les Gris et les Bleus sont tirés dans les trous. Travail épuisant, la sueur coule. Ami et ennemi, tous sont enterrés sommairement. Dès le matin, rafales de tirs

Olivier Gérard

Directeur de l'ossuaire de Douaumont



« Il est de notre devoir à tous, en notre qualité de citoyen, de prendre nos responsabilités envers les soldats décédés sur le Champ de Bataille de Verdun. Connus ou inconnus, cent ans après, leur mémoire doit rester vive dans nos cœurs. Le sang versé sur cette terre sacrée de Verdun, qu'il soit français ou allemand, doit aujourd'hui ne faire qu'un. Au-delà de leur nationalité, ils étaient avant tout des hommes. Des centaines de milliers d'hommes qui n'ont pas hésité à sacrifier leur vie pour la liberté des leurs. N'oublions jamais. »

: le travail de la nuit écoulée n'aura servi à rien. Ils ne pourront même pas reposer en paix dans leur tombe [...] De nouveau une journée de plus. Comme l'on s'attend à une attaque et que nos lignes sont faibles, je reçois du bataillon l'ordre d'aller aux bagages. [...] Dans la deuxième tranchée, un pionnier me montre un Français blessé. Affaibli par une hémorragie, il me supplie : < Camarade, retour – docteur ! > Ensuite, il vide le reste de ma gourde et laisse tomber la tête. Un obus lui a labouré la jambe. Que faire ? Après l'avoir sommairement soigné, je le tire hors de l'abri. Jusqu'au poste de premiers secours le plus proche, à la petite forêt en T, il y a encore plus de 400 mètres de terrain sans protection ; je le porte donc sur mon dos. Mais tu n'es pas léger, Franzmann, et, comme pour me remercier, tes camarades nous tirent dessus. Un trou d'obus, vite à l'abri. Il me serre la main et me jette un regard candide : < Bon camarade ! > Encore 100 m et on en aura terminé. Le médecin du bataillon, le Dr Schmidt, le soigne selon les règles de l'art et je me réjouis de l'entendre dire qu'il s'en sortira. Une poignée de main que je n'oublierai pas est le salaire du Franzmann. En guise de remerciement, il me fait cadeau de sa montre et d'une photo avec les cinq membres de sa famille, ce que j'empoche avec les termes < souvenir > . Le Dr Schmidt me promet que les prochains pelletiers l'emmèneront avec lui derrière le front. »⁴⁷

Avec la prise de la crête des Caurettes, les objectifs premiers des attaques sur la rive gauche de la Meuse sont atteints. Maintenant, l'offensive peut progresser plus facilement sur la rive droite, car le feu de flanc des canons venant de l'ouest devrait maintenant sensiblement s'affaiblir. En outre, une poursuite des attaques sur la rive gauche semble aussi possible.

La situation stratégique sur les fronts occidental et oriental l'empêche toutefois : la menace de grande offensive alliée dans la Somme et les succès remportés par les Russes contre le partenaire de l'Alliance qu'est l'Autriche-Hongrie ne permettent pas d'envoyer à Verdun des forces supplémentaires en provenance d'autres fronts. Ceci se traduit très vite par la suspension d'autres attaques allemandes de grande envergure sur la rive gauche de la Meuse, car les unités qui sont stationnées ici ne peuvent, à elles seules, plus déclencher de nouvelles attaques.

2.7

LES SORTIES SUD DU TUNNEL DE GALLWITZ

À 300 mètres environ derrière le monument, on discerne, dans le ravin des Caurettes, les restes de l'entrée des visiteurs du tunnel de Gallwitz à travers laquelle, après la Première Guerre mondiale, des touristes ont été guidés dans l'installation souterraine. Aujourd'hui, le tunnel n'est plus accessible.

Outre le tunnel du Kronprinz qui mène jusqu'en haut de la colline nord du Mort-Homme, il existe aussi, à proximité du bois des Corbeaux, une deuxième installation de tunnels d'une certaine longueur, le tunnel de Gallwitz. Celui-ci a lui aussi été creusé pour créer une liaison couverte d'une position arrière jusqu'à la ligne de front qui, à partir de la fin mai 1916, se trouvait à environ 500 mètres de la sortie sud du tunnel. La direction technique globale de l'installation des deux grands tunnels a été confiée au lieutenant Lenze déjà cité.

Le tunnel de Gallwitz mesure entre 3 et 3,5 mètres de large sur 2,5 mètres de haut. Il existe aussi des rails de chemin de fer en voie étroite pour faciliter l'évacuation des déblais et amener le matériel. Comme le tunnel du Kronprinz, il comporte un nombre considérable de cantonnements, une centrale électrique, plusieurs infirmeries et des cuisines. Certaines entrées sont particulièrement protégées par du béton. En outre, il existe ici un poste d'observation pour l'artillerie qui se trouve sur le point le plus élevé du bois des Corbeaux. Un escalier escarpé, baptisé l'échelle du ciel, mène au sommet au bout de plusieurs dizaines de marches.

Lors de l'inauguration de l'installation, le 3 mai 1917, le tunnel reçoit le nom de tunnel de Gallwitz, du nom du général d'artillerie Max von Gallwitz qui, depuis la fin 1916, est le commandant en chef de la 5^{ème} Armée.

Par rapport aux inconvénients géologiques du tunnel du Kronprinz, le terrain est nettement plus avantageux qu'à la Côte de l'Oie. Le tunnel de Gallwitz est pratiquement horizontal sur toute la largeur. Ici, on trouve du calcaire très solide sous la mince couche d'humus et, comme les couches de terre perméables à l'eau n'ont pas été coupées, il n'existe aucun risque que la nappe phréatique s'infiltré. Seules les entrées principales se distinguent par une faible épaisseur de plafond, raison pour laquelle elles sont particulièrement vulnérables aux tirs de canons de gros calibre.

Durant les derniers jours de l'offensive française du 20 août 1917, de nombreux survivants des soldats positionnés dans les tranchées avant ont cherché à se protéger dans ce tunnel. Le sous-lieutenant Hauschild, qui sert dans le 24^{ème} Régiment d'infanterie de réserve et, quelques jours avant l'attaque, est mis en tête d'un bataillon censé assurer la relève sur la ligne de front évoque les effets du feu d'artillerie français et les difficultés à s'orienter sur des terrains complètement ravagés : « Jusqu'au bois des Corbeaux, cela va assez bien. Mais, ici, nous avons erré pendant près de deux heures sous le feu permanent de l'artillerie sans pouvoir découvrir l'entrée secondaire du tunnel de Gallwitz, notre destination. On ne pouvait plus rien voir de la position que nous connaissions pourtant bien, pas de boyau, pas de retranchement, plus aucun abri. Même les troncs d'arbre du bois des Corbeaux qui indiquaient toujours, même sans leurs branches, où était le bois des Corbeaux avaient eux aussi disparu – tout avait été retourné par les obus en quelques jours. Nous avons décidé d'attendre l'aube dans un cratère d'obus. Dès les premières lueurs du jour, nous avons vu, à quelques mètres de nous, un Feldgrau ramper hors d'une toile de tente. C'était donc la seule et unique entrée accessible au tunnel que nous recherchions, bien protégée des avions d'observation. À 4 heures et demi du matin, après près de cinq heures d'errements dans la région truffée de trous d'obus, j'ai présenté le bataillon à notre chef de corps, le commandant von Ahlefeld, qui se trouvait avec son état-major dans le tunnel de Gallwitz. »⁴⁸

Le 20 août 1917, l'attaque de l'infanterie française démarre sur la totalité du front à l'ouest de la Meuse. La zone de la Côte de l'Oie jusqu'à la Meuse se trouve alors dans la section de la Division marocaine commandée par le général Jean-Marie Degoutte. Le 7^{ème} Régiment de tirailleurs algériens appartenant à cette division est chargé d'attaquer la crête des Caurettes et, ensuite, de prendre l'orée nord du bois des Corbeaux des deux côtés du tunnel de Gallwitz.

Pour cela, d'abord durant la nuit du 18 au 19 août 1917, le régiment avance jusqu'à la ligne de front. Compte tenu des innombrables tirs d'obus de l'artillerie française de tous calibres qui ont pilonné pendant des jours les positions allemandes, l'ambiance parmi les soldats est étonnamment bonne. Il semble que, l'œuvre de destruction ayant réussi, l'attaque ait été bien planifiée jusque dans les derniers détails et que toutes les mesures préventives aient été prises. La 10^{ème} Compagnie du 3^{ème} Bataillon de ce régiment, qui a reçu des renforts, a la mission de prendre le tunnel avec la totalité de ses occupants. Pour cela, elle s'est vu attribuer non seulement des pionniers pour les destructions à l'explosif à prévoir, mais aussi douze lance-flammes et deux petits canons de tranchée. En outre, les soldats sont équipés de charges explosives et de grenades lacrymogènes spéciales.

Le journal de marche du 3^{ème} Bataillon décrit en détail le déroulement de l'attaque. Elle commence ponctuellement à 4 heures 40 – l'« heure H » : « Le terrain est bouleversé, les tranchées nivelées, une fumée épaisse causée par la canonnade et les grenades A. B. 1916 [n.d.l. : Il s'agit de grenades incendiaires à main], obscurcit le ciel et rend l'atmosphère irrespirable. Il est difficile d'aspirer [...] La première tranchée allemande est atteinte avec la 2^{ème} Bon vers H + 4'. Arrêt de quelques minutes dans la tranchée de Messines pour rétablir l'ordre et reprendre les distances. Recherches vaines des entrées du tunnel supposées dans la tranchée de Foix.

Vers H + 14' (4 h 54) remise en marche par vagues, le peloton de la 14^e en tête [...] Reconnaissance des entrées des bouches d'aération du tunnel. A 50 m environ au nord de la ligne d'arrêt de la 10^e, les groupes de reconnaissances découvrent une cheminée du tunnel, faite en briques avec échelle en fer dépassant l'ouverture. Le détachement du Génie et les tirailleurs lancent de nombreuses grenades et des pétards dans l'ouverture.

Les appareils Schilt [n.d.l. : lance-flammes] sont mis en action mais les flammes et la fumée sont refoulées en dehors par le souffle puissant des ventilateurs. [...] La C^{ie} franchit la tranchée de Westphalie en 2 vagues dans l'ordre 1^{er} et 3^e section – 4^e et 2^e section à cheval sur le tunnel. La 3^{ème} Section de la Motte est arrêtée par un îlot de résistance au point no. 37 tranchée de Dessau. Le S^s/L^t de la Motte est blessé. Les sections de droite progressent et tournent la résistance. La résistance paraît avoir été constituée par un groupe de défenseurs lançant des grenades par une cheminée du tunnel. L'îlot réduit par le mouvement



Vestiges d'une entrée maçonnée dans le tunnel de Gallwitz à travers lequel, durant les premières années de l'après-guerre, des visiteurs étaient guidés dans les souterrains d'une grande extension. En temps de paix, ils ont visité un endroit où, pendant près d'un an, des centaines de soldats allemands avaient trouvé refuge et qui hébergeait en outre une infirmerie, des cuisines, des dépôts et d'autres installations.

des éléments de droite, les éléments de gauche reprennent leur progression. La section Bartège nettoie la tranchée de Dessau. Les appareils Schilt flambent les entrées d'abris.

En débouchant de la tranchée Dessau, vers 6 h 15 pour se porter à la lisière sud du bois des Corbeaux, la 10^e Cie est accueillie par des feux des M^{ses} [n.d.l. : Il s'agissait là d'une abréviation usuelle pour mitrailleuses] placées : 1 à l'entrée du tunnel, 1 au point 9740, 1 M^{se} légère au point 0042 soutenue par des groupes d'Infanterie.

Le Capne Gilles à 6 h 30 demande des munitions d'urgence pour continuer sa progression. Vers 6 h 40, le Cap^{ne} Gilles est tué à la lisière sud du bois et le S^s/L^t Junquas blessé. Le L^t de Boisrenard prend le commandement de la Cie. Le 2^e B^{on} envoie quelques grenades et des cartouches à la 10^e Cie.

Les V.B. [n.d.l. : abréviation pour grenades à fusil du type Vivien Bessière. Il s'agit de petites grenades explosives que l'on pouvait tirer à l'aide d'un adaptateur spécial avec une canon d'infanterie français] et les F.M. [n.d.l. : Cette abréviation est synonyme de fusil mitrailleur] de la 10^e, la pièce restante de la section Bastien, ouvert le feu sur les mitrailleuses de l'entrée du tunnel pendant que les groupes de combat sous la

direction du Lieut de Boisrenard et du S^s/L^t Buscaill la manœuvrent par l'est et le nord.

Un groupe ennemi fort d'environ 2 sections esquisse sur le groupe de Boisrenard une contre-attaque facilement repoussé à la grenade. La M^{se} de l'entrée du tunnel menacé à l'est et au nord, se réfugie dans le tunnel.

La 3^{ème} Section Sergt Monié, qui a progressé par infiltration, bloque l'entrée du tunnel. Il est environ 7 h 20. Le détachement du génie rejoint aussitôt la section Monié et attaque l'entrée du tunnel avec des grenades et des pétards. Le sergent-chef du détachement essaie de descendre avec un sapeur dans le tunnel mais est accueilli par des feux de M^{ses} ou F.M. S^s se fait remarquer par son ardeur et son activité. [...] »⁴⁹

Malgré les efforts déployés par les Français pour obliger les occupants du tunnel de Gallwitz à se rendre, les Allemands résistent jusqu'au lendemain à l'intérieur du tunnel. Le chef de corps du 24^{ème} Régiment d'infanterie de réserve, le commandant von Ahlefeld, est convaincu qu'une attaque de dégagement réussie permettra de libérer les occupants du tunnel de l'encerclement par les Français. Il n'existe toutefois déjà plus, à ce moment-là, de liaisons avec les positions

arrières, car toutes les lignes téléphoniques ont été coupées par le feu de l'artillerie française ou les combats de l'infanterie. Un seul et unique poste d'observation allemand dans l'un des puits d'aération du tunnel peut encore, pendant peu de temps, envoyer vers le nord des rapports au sujet de l'attaque française.

Le journal de marche français n'évoque qu'en quelques mots les efforts déployés par les Allemands pour s'échapper du tunnel. Avec la tombée de la nuit, les postes allemands qui sécurisent les entrées doivent maintenant regagner l'intérieur du tunnel. Le manque de munitions, mais surtout d'eau potable et de denrées alimentaires, rend toutefois impossible de tenir pendant une période prolongée.

À ce moment-là, de nombreux blessés se trouvent à l'intérieur du tunnel où ils se sont rendus dans l'espoir d'être soignés par des médecins. Les médecins présents ne peuvent qu'atténuer légèrement leurs souffrances, car une évacuation des soldats grièvement blessés n'est pas envisageable.

Aux premières heures du jour du 21 août 1917, des pionniers allemands élargissent la sortie nord encore à peine franchissable en la dynamitant afin de tenter une sortie depuis cet endroit. L'air dans l'installation devient de plus en plus irrespirable. Même l'utilisation de ventilateurs n'entraîne pas une amélioration notable. Dans la partie sud, il n'existe même plus aucune liaison avec le monde extérieur et une circulation de l'air est impossible. Le manque d'oxygène aggrave les souffrances des occupants, en particulier des blessés.

Le matin du 21 août 1917, aussi, il n'y a aucun indice de l'attaque de dégagement allemande si ardemment espérée. Ne pouvant pas faire autrement, le chef de corps, le commandant von Ahlefeld, décide d'abandonner le tunnel. Se maintenir à l'intérieur ne ferait qu'entraîner des pertes supplémentaires et rendre insupportables les souffrances des soldats grièvement blessés ou intoxiqués par le gaz. Jacques Péricard donne des détails au sujet de la reddition consécutive du tunnel : « Les issues sont barrées. On attend. Mais le commandant de Saint-Léger qui avait toutes les qualités, sauf la patience lorsqu'on l'empêchait de se porter en avant, lassé d'attendre, prescrivit à ses mitrailleurs de ne pas tirer sans ordre, et se portant à l'entrée du tunnel, cria : < Eh, Fritz ! Viens ici, on ne te fera pas de mal ! >



Vue de l'une des entrées secondaires menant à l'une des trois grandes installations de tunnels allemandes au Mort-Homme : Cette photographie remonte aux premières années de l'après-guerre. Elle montre aussi et surtout de manière impressionnante les terrains pratiquement sans aucune protection et encore parsemés d'équipements et objets militaires.

On entendit bientôt un pas qui se rapprochait, un officier allemand parut. Le commandant de Saint-Léger lui dicta ses conditions :

- 1^e La garnison doit capituler avant un quart d'heure ; sinon, on fera sauter le tunnel ;
- 2^e Le commandant et les officiers doivent se rendre immédiatement ;
- 3^e Si ces conditions ne sont pas acceptées, l'officier parlementaire doit donner sa parole de revenir se constituer prisonnier.

L'officier allemand, cachant son émotion sous un masque de correction parfaite, retourne dans le tunnel. Dix minutes plus tard, il revient suivi du major von Ahberfeld [sic !] [n.d.l. : Major von Ahlefeld], commandant le 24^e Régiment de réserve et de 13 autres officiers. von Ahbefeld [sic !] capitule ; il demande seulement que l'évacuation ait lieu par la sortie sud pour éviter le marmitage. Cette demande est acceptée et le capitaine Poulet, le capitaine Chavanas et l'aumônier Borde d'Arrère, accompagnés d'un groupe de tirailleurs, revolver au poing, pénètrent dans le tunnel. [...] Aux deux extrémités est un cloaque horrible, une boue immonde mêlée de sang et de déjections avec, dans les coins sombres, des amoncellements de cadavres. Partout, des fusils, des casques, des équipements jetés pêle-mêle attestant la démoralisation de l'ennemi. Quand l'évacuation du tunnel sera terminée le lendemain à 9 heures, il nous aura livré 17 officiers, 791 hommes, 2 minen [n.d.l. : C'est sont des lances-mine], 8 mitrailleuses, 400 fusils et un important matériel. [...] »⁵⁰

Suivez toujours l'étroite route forestière jusqu'à la fin de la parcelle 150 sur votre gauche. Là, bifurquez maintenant sur un sentier plus étroit qui mène au ravin des Caurettes jusqu'à la crête des Caurettes. Arrivé en haut, bifurquez vers la droite sur un chemin plus large. 500 mètres plus loin, vous atteignez un carrefour. À celui-ci, bifurquez vers la gauche et, en quelques minutes, vous atteignez le parking en dessous de la crête sud du Mort-Homme. Là, vous arrivez au chemin décrit ci-dessus, qui commence dans la zone de l'ancienne position de départ allemande.

Après les violents combats de la fin du printemps 1916, le calme s'instaure tout d'abord sur les pentes de la double colline. Durant cette période, les troupes allemandes creusent aussi un tunnel dans cette zone. La construction de cette installation tout d'abord appelée tunnel de Runckel est accomplie par les unités rhéno-westphaliennes du 13^{ème} Régiment d'infanterie, de la 3^{ème} Compagnie du bataillon de pionniers numéro 7 et d'autres unités. Il porte le nom du commandant de la 43^{ème} Division de réserve, le général de corps d'armée Hermann Otto von Runckel.

Les pionniers creusent la partie nord du tunnel, d'actuellement environ 420 mètres de long, et l'infanterie les cinquante mètres au sud. En une première étape, il est prévu que cet édifice de protection s'étende d'une position arrière sur la pente nord du Mort-Homme jusqu'à la ligne de front. Des pionniers et des fantassins créent des entrées à des intervalles déterminés. Le tunnel est complètement revêtu de planches en bois de 180 cm x 120 cm. Compte tenu de la proximité relative vis-à-vis de la ligne de front, une section de taille plus importante n'entre pas en ligne de compte. Malgré le diamètre réduit du tunnel, les progrès sont très lents dans la pierre calcaire extrêmement dure. Pour le creusement purement mécanique, les pionniers ne peuvent avancer que d'environ un mètre par jour et par poste de travail.

À une date ultérieure, l'installation a été rebaptisée en tunnel de Bismarck, mais on en ignore aussi bien les raisons que le moment.

Des pièces et des chambres ne sont creusées qu'en très petit nombre dans le tunnel. À titre rétroactif, on a du mal à comprendre pourquoi on n'a pas aménagé plus de locaux à l'intérieur.

À partir d'avril 1917, depuis trois postes de travail, des pionniers poursuivent le tunnel vers le nord-est.

Les sources ne permettent pas d'établir avec certitude quelle était l'état d'avancement de ces travaux quand a débuté offensive française d'août 1917.

À partir de la mi-août 1917, l'intensité des tirs sur les positions allemandes augmente. Le 19 août 1917, la veille de l'offensive, 425 000 coups de canon sont tirés sur les tranchées des deux rives de la Meuse.

Directement à l'ouest du fleuve se trouvent les unités de la 6^{ème} Division de réserve allemande. Les soldats de cette division viennent du front oriental et doivent donc s'adapter à un mode de combat différent. À la différence du front oriental, les tranchées adverses sont ici très proches les unes des autres. Sur les pentes du Mort-Homme, il est même possible de voir certaines parties des tranchées avancées allemandes depuis les lignes françaises. Presque chaque jour, il se produit des combats mineurs et, la nuit aussi, le repos n'est pas à l'ordre du jour. Des patrouilles sillonnent régulièrement le no man's land dans l'espoir de faire des prisonniers ou d'obtenir de nouveaux renseignements sur les positions adverses.

Dans la zone de la double colline du Mort-Homme, la position allemande à l'été 1917 se compose des tranchées aménagées de la première ligne ainsi que de la 1^{ère} et de la 2^{ème} position intermédiaire. Ensemble, ce système a une profondeur d'environ 1000 à 2000 mètres. En raison des lourds bombardements d'à partir la mi-août 1917, la valeur défensive des systèmes de tranchées diminue chaque jour.

Quelques années plus tard, le mousquetaire Havemann, de la 6^{ème} Compagnie du 35^{ème} Régiment d'infanterie de réserve, décrit dans une lettre les conséquences des lourds bombardements et son propre sauvetage depuis un abri effondré : « Le Franzmann a fait s'effondrer mètre après mètre notre tranchée fragilisée, abri après abri. Nous sautions de l'un à l'autre. Où étions-nous mieux protégés, plus sûrs ? Dans les cratères d'obus béants où volaient les éclats des projectiles explosant ou dans la sourde profondeur des abris dans lesquelles le calcaire s'effritait et les murs se fissaient ? Nous ne le savions plus. [...] La mort ricanait. J'ai encore clairement souvenir du moment où, après une explosion étourdissante, alors que la poussière de calcaire m'imprégnait la bouche, les yeux et le nez, dans l'ultime lueur, les planches des parois de la galerie se pliaient comme des bouts de carton. Puis ce fut la nuit, plus rien. J'avais l'impression d'être étroitement ligoté. Jusqu'à ce que je m'aperçoive que j'étais sain et sauf, qu'il y avait quelque part encore

un monde qui bourdonnait, avec des coups de tonnerre, dans lequel je vivais. Au bout de dix minutes, nous avons réussi, moi et mon camarade Neumann, à nous extraire des masses de déblais effondrés au prix d'efforts inimaginables. [...] Nous avons même encore pu sauver quatre camarades. À l'extérieur, c'était l'enfer. Nous étions en vie, et rien d'autre n'avait d'importance. À nous de sauver ceux qui étaient ensevelis. Les brigadiers Elsner et Knekow et les mousquetaires Kämmer et Packheiser, en particulier, ont participé à cette mission d'une difficulté inhumaine. Toute la nuit, essayant le feu le plus violent, nous n'avons cessé de creuser le puits et de libérer les soldats ensevelis dans la mesure où ils vivaient encore. Certains vivaient. Nous entendions clairement des bruits de frappe sourds en provenance de la profondeur, mais aussi des appels à l'aide. Un sauvetage était quasi impossible. Les masses de terre ne cessaient de s'effondrer les unes sur les autres. Le feu de l'artillerie était incessant, les éclats de fer sifflaient dans l'air. Le matin, nous avons pu libérer nos camarades Worlitzer et Dietzel restés en vie comme par miracle. Ensuite, nous avons trouvé un mort. Après treize heures d'horreur nous avons dû mettre un terme à notre travail. Plus aucun cri ne venait des profondeurs. Ceux qui étaient en bas avaient cessé de souffrir : notre chef de compagnie, le sous-lieutenant Finke, avec trente-et-un hommes. Nous étions accroupis, complètement épuisés, dans l'immense cratère qu'avait creusé le coup au but.

En haut, au bord du cratère, notre relève, la 2^{ème} Compagnie du 35^{ème} de réserve nous regardait d'un regard halluciné. Lorsque je suis revenu marcher seul, en juin 1928, sur la hauteur solitaire du Mort-Homme, j'ai retrouvé sans changement l'endroit de l'entrée bombardée de la galerie. Aucune croix ne signalait la présence du linceul de la 6^{ème} Compagnie. Seul le vent creusait ses vagues dans les herbes folles qui avaient recouvert les anciennes blessures de ce lieu de combat. »⁵¹

Il faut recourir à toute la main d'œuvre disponible pour que durant les rares pauses de feu, les tranchées méritent un tant soit peu leur nom. Mais il faut aussi accomplir des corvées pour garantir l'approvisionnement de la troupe en première ligne. Les unités ont besoin, de façon particulièrement urgente, d'eau potable durant ces journées de canicule. Dans leur majorité, les sources sont détruites ou contaminées par le gaz toxique. Ces souffrances extraordinaires mettent les forces des unités allemandes à contribution à un degré qui n'est plus supportable.

Laurent Labrosse

Hôtelier et chef de cuisine à

« l'Hôtel-Restaurant du Commerce », Aubréville



« Ceinturé par la ligne de chemin de fer reliant Paris au front, Aubréville fut l'un des derniers villages entièrement

détruits. Le boom économique après la guerre dû à l'industrie du bâtiment et beaucoup d'anciens métiers disparus aujourd'hui, fut l'occasion en 1920 de reconstruire notre bourg et de bâtir l'Hôtel-Restaurant du Commerce. Ici, au cœur de la forêt d'Argonne, pendant la Grande Guerre, se sont déroulés de très importantes batailles. La nature se souvient, les paysages en témoignent. Découvrez, 100 ans après, des tranchées et vestiges puis un espace naturel plein d'authenticité et sagement préservé. »

Une fois de plus, l'artillerie française accentue encore considérablement ses bombardements. Dès les premières heures du 20 août 1917 débute enfin l'offensive française. Sur les crêtes du Mort-Homme, entre autre, les restes du 20^{ème} Régiment d'infanterie de réserve sont touchés. Sans résistance notable, le 81^{ème} et le 96^{ème} Régiments d'infanterie français parviennent à s'infiltrer dans le système de tranchées allemand en profitant du brouillard naturel et artificiel. Rares sont les Allemands qui parviennent à ne pas se faire prendre prisonniers et à atteindre les lignes arrière. Ce n'est que loin vers le nord que l'offensive française avec ses forces qui s'affaiblissent rencontre une résistance notable.

Le rapport de combat du 96^{ème} Régiment français décrit en termes impressionnants le déroulement de cette première phase de l'attaque de grande envergure : « 4 heures 40' C'est l'heure H que le Haut commandement a tenue jusque-là cachée. C'est l'heure de l'attaque ; et ce n'est pas sans quelque émotion que le plus brave de tous la voit lui-même arriver. Avec un élan magnifique et un ordre merveilleux, les Bataillons sortent de leurs tranchées de départ et font face à l'ennemie. Les vagues se succèdent sans interruption, franchissent les tranchées au moyen d'échelles et de gradins préparés à l'avance et traversent les chicanes ouvertes dans nos réseaux de fil de fer. Le lieutenant-colonel Caré, commandant le Régiment, est dans la première parallèle de départ. Il tient à voir partir tous ses hommes, précédés de leurs Officiers,

allant vers le destin et la gloire, le front haut, les yeux largement ouverts et le cœur confiant. La moisson de Boches a commencé et promet d'être abondante. Les quelques guetteurs, restés dans leurs tranchées avancées, sont immédiatement capturés. Ceux qui tentent de résister sont impitoyablement tués. [...]

Les incidents créés par les nids de mitrailleuses ou des groupes isolés de résistance donnent de la bonne besogne à nos grenadiers. S'ils créent des brisures momentanées dans les vagues d'assaut, l'ardeur de nos soldats à les réduire n'en devient que plus forte. [...] 4 heures 59' Arrêt prévu de 5 minutes pour permettre à l'artillerie de pilonner un peu plus la tranchée de Silésie. Les vagues d'assaut très peu disloquées se reforment.

5 heures 4' La marche en avant est rigoureusement reprise malgré un feu violent d'artillerie qui s'abat sur les unités dès que les premières vagues se profilent sur la crête.

5 heures 10'[...] La marche se poursuit sur l'objectif final : Tranchée de Stettin [n.d.l. : Celui-ci se trouvait à environ 600 mètres au nord de la crête nord] Le sous-lieutenant Bonnaure, commandant le peloton de 37, précédant ses deux canons gagne les premières vagues pour reconnaître les emplacements de tir qui lui étaient assignés. Au moment où il franchit la crête de Silésie, le brave Bonnaure est mortellement frappé par un éclat d'obus.

5 heures 17' Le bombardement de notre artillerie lourde a tellement bouleversé la tranchée de Stettin que celle-ci, objectif du 2^{ème} Bataillon, est franchie sans qu'on s'en aperçoive. Le 2^{ème} Bataillon, est ramené à la réalité par la fixité du barrage roulant qui le précède. Par petits groupes, le Bataillon se replace sur ce qui a été la tranchée de Stettin et s'y organise. Les objectifs qui lui avaient été assignés sont atteints. [...] »⁵²

Quelques jours après le succès de l'offensive, ce régiment reçoit des éloges particuliers du commandement en chef de l'armée : « Le 20 août 1917, sous les ordres de son vaillant Chef, le lieutenant-colonel Caré, a enlevé dans un élan irrésistible tous les objectifs qui lui étaient assignés, sur une profondeur de 2 kilomètres, emportant de haute lutte des positions extrêmement fortes et s'emparant d'un important tunnel qui servait de place d'armes à l'adversaire, a brisé, le soir, sur les positions conquises deux violentes contre-attaques de l'ennemie. A fait au cours de cette opération, pris 900 prisonniers, dont 13 Officiers, pris 7 minenwerfer, 28 mitrailleuses et un matériel de guerre considérable. [...] »⁵³

Avec la reconquête des deux collines du Mort-Homme et la prise de la cote 304, les violents combats sur la rive gauche de la Meuse arrivent à leur terme. Une ultime offensive dans la région est celle des troupes américaines qui commence le 26 septembre 1918 et se terminera avec l'entrée en vigueur de l'Armistice, le 11 novembre 1918.

Peu de temps après la fin de la guerre, les travaux de déblaiement débutent sur l'ancien champ de bataille. Des tranchées sont comblées, la majorité des villages détruits sont reconstruits ou édifiés à un nouvel endroit.

La double colline du Mort-Homme et d'autres secteurs contigus du terrain sont déclarées Zone particulière à cause du danger concret qui émane des innombrables obus non éclatés, en raison des installations souterraines encore existantes et, aussi et surtout, par respect envers les restes humains ensevelis. Ici, on laisse tout d'abord la nature reprendre ses droits. Un reboisement ne commencera que dans les années 1930. Depuis, de grandes zones de forêt d'un seul tenant se sont constituées. Elles donnent une impression totalement différente du paysage que celle qu'ont connue les soldats durant la bataille de Verdun, il y a cent ans.

- 34 | *Geschichte des Reserve-Infanterie-Regiments Nr. 24 1914-1918*, Bese-Verlag, Berlin 1936, p. 90/91.
- 35 | Péricard, Jacques, *op. cit.*, pages 139 et 140.
- 36 | Richter : *Das Reserve-Infanterie-Regiment 94 im Weltkrieg 1914/18*, Universitätsdruckerei, Jena 1934
- 37 | Péricard, Jacques, *op. cit.*, page 446.
- 38 | *Journal des Marches et Opérations 259. Régiment d'Infanterie, 18.08.1914 - 02.04.1916*, page 24.
- 39 | Schiedt, *op. cit.*, page 147.
- 40 | Schiedt, *op. cit.*, pages 147 et 148.
- 41 | Schiedt, *op. cit.*, page 148.
- 42 | Gold, Ludwig, *op. cit.*, page 16.
- 43 | Gallica, bibliothèque numérique : *Historique sommaire des opérations du 34^e Régiment d'infanterie*, *op. cit.*, page 10.
- 44 | Gold, Ludwig, *op. cit.*, pages 52 et 53.
- 45 | Gold, Ludwig, *op. cit.*, page 46.
- 46 | Gold, Ludwig, *op. cit.*, page 84.
- 47 | D^r Appel, Friedrich : *Das Reserve-Infanterie-Rgt. Nr. 205*, Verlag Bernhard et Graefe, Berlin 1937, p. 141/142.
- 48 | *Geschichte des Reserve-Infanterie-Regiments Nr. 24*, *op. cit.*, pages 92 et 93.
- 49 | *Journal des Marches et Opérations 3^e bataillon du 7^e Régiment de marche, 25.05.1915 - 16.09.1919*, pages 67 à 69.
- 50 | Péricard, Jacques, *op. cit.*, pages 445 et 446.
- 51 | *Geschichte des Reserve-Infanterie-Regiments Nr. 35*, *op. cit.*, p. 288.
- 52 | *Journal des marches et opérations 96. Régiment d'Infanterie*, *op. cit.*, pages 12 à 15.
- 53 | *Journal des marches et opérations 96. Régiment d'Infanterie*, *op. cit.*, pages 17 à 19.



Perspective : Verdun et le futur de l'amitié franco-allemande en Europe



Alain Artisson
Conseil général de la Meuse
Directeur de la Mission Histoire

La signification et l'importance de Verdun 2016

Un siècle après la fin de la Première Guerre Mondiale, Verdun résonne comme une terre de fraternité et d'amitié durable entre les peuples allemand et français. Ces derniers ont réussi après des années de confrontations de guerre à créer ensemble un espace au sein duquel règnent la paix, la prospérité et la sécurité.

Verdun 2016 est tout d'abord une terre d'amitié entre les deux pays et les deux peuples. Verdun 2016 est également une période d'activités en commun pour se rappeler l'histoire, pour comprendre la Grande Guerre et pour ensemble réfléchir sur les causes et les conclusions d'une guerre au cours de laquelle l'opposition, la confrontation sont allées au-delà de l'entendement. Des générations ont disparu au cours du conflit et nos pays ont connu des difficultés majeures pour sortir de la guerre et se reconstruire. Aussi, Verdun 2016, c'est également la manière de poursuivre la construction d'une fraternité entre les peuples en respectant l'histoire.

Nous nous sommes battus et aujourd'hui nous sommes capables de livrer un message à l'humanité qui est le respect de la condition humaine, le respect des diversités, et la capacité à construire plutôt que détruire. Verdun 2016, c'est un regard sur le passé et un projet pour demain, transmis à la jeunesse de nos pays pour une union durable et juste.

L'avenir du souvenir pour le futur

Les pays européens ont connu deux conflits majeurs au cours du siècle passé. Verdun, avec son histoire riche, devient un pôle d'excellence de l'histoire de la Grande Guerre. Les départements français de la grande région, les pays frontaliers partagent l'histoire de ces deux conflits. L'avenir du souvenir à revoir le devoir de mémoire à revoir notre histoire est à organiser avec les grands sites qui rappellent les conflits, l'histoire partagée. Ces territoires doivent être le lieu de rencontre de la jeunesse, allemande, française, belge, luxembourgeoise, hollandaise. Ces territoires doivent s'associer pour faire découvrir à nos contemporains l'histoire de leurs régions au travers des périodes troublées de leur histoire. Le Souvenir, la Mémoire, l'Histoire, sont les garants de la solidité des sociétés futures si elles s'approprient par la pensée, la réflexion, l'analyse les différentes étapes de la construction européenne, qui malheureusement est passée par des moments tragiques. Dans une période de tensions internationales vives et d'insécurité dans nos pays, l'histoire est sans aucun doute par son appropriation, une manière d'aborder l'avenir avec des convictions fortes basées sur les notions de respect des autres, de dignité et de morale.

Les chances pour l'amitié franco-allemande

Cette amitié est scellée pour toujours. De part et d'autre du Rhin, la culture est la même, et la fraternité qui unit la France et l'Allemagne assure l'ossature de l'Union Européenne. La route est tracée pour un avenir commun.

Sources et bibliographie

Appel, Friedrich : Das Reserve-Infanterie-Regt. Nr. 205 im Weltkrieg, Berlin 1937.

Atzrott, Hans : Das Reserve-Jäger-Bataillon Nr. 16, Oldenbourg 1923.

Baer, C. H. : Der Völkerring, eine Chronik der Ereignisse seit dem 1. Juli 1914, Stuttgart, vol. 5, 14, 23.

Rinck von Baldenstein, Werner et Souchay, Stennes, Schnitzer : Das Infanterie-Regiment Freiherr von Sparr (3. Westfälisches) Nr. 16 im Weltkriege 1914/1918, Oldenbourg 1927.

Bergeder, Fritz : Das Reserve-Infanterie-Regiment Nr. 202 auf den Schlachtfeldern des Weltkrieges 1914 – 1918, Berlin 1939.

Boesser, Karl : Geschichte des Reserve-Feldartillerie-Regiments Nr. 44, Crossen 1932.

v. Bülow : Reserve-Jäger-Bataillon Nr. 6, Berlin 1923.

Buhr, W : Die Geschichte des I. Westf. Pionier-Bataillons Nr. 7 und seiner Kriegsverbände im Weltkriege 1914/18, Oldenbourg 1938.

Castendyk, Hermann: Das Infanterie-Regiment „Herzog Ferdinand von Braunschweig“ (8. Westfälisches Nr. 57) im Weltkriege, Berlin 1926.

Colin, H. : La Cote 304 et le Mort-Homme 1916–1917, Paris, 1934.

Der Weltkrieg 1914 bis 1918 : Die militärischen Operationen zu Lande, bearbeitet im Reichsarchiv, Bd. 5, 11, 12 et 13.

Der Feldgraue, Leitfaden für den Dienstunterricht des Infanteristen, Oldenbourg 1917.

Ettighoffer, P.C. : Verdun – Das große Gericht, Gütersloh 1936.

Ettighoffer, P.C. : Gespenster am Toten Mann, Gütersloh, 1937.

Elze, Walter : Das Deutsche Heer von 1914 und Der strategische Aufbau des Weltkrieges 1914–1918, Osnabrück, 1968.

v. Falkenhayn, Erich : Die Oberste Heeresleitung 1914–1916, Berlin 1920.

Feld-Pionierdienst aller Waffen (F.Pi.D.), Entwurf vom 12. Dezember 1911, Berlin 1911.

v. François, Hermann : Der Deutsche Kronprinz, der Soldat und Heerführer, Leipzig 1926.

v. Gallwitz, Max : Erleben im Westen 1916–1918, Berlin 1932.

Geschichte des Reserve-Infanterie-Regiments Nr. 24 1914–1918 von Antwerpen zur Düna und über Verdun bis zur Avre, Berlin 1936.

Geschichte des Reserve-Infanterie-Regiments Nr. 35, Berlin 1935.

Gold, Ludwig : Die Tragödie von Verdun 1916, Teil III, aus der Reihe Schlachten des Weltkrieges, Oldenbourg/Berlin 1929.

Groos, Carl et von Rudloff, Werner : Infanterie-Regiment Herwarth von Bittenfeld (1. Westfälisches) Nr. 13 im Weltkriege, Oldenbourg 1927.

Grundriss der Taktik : Auf Grund der Erfahrungen des Weltkrieges, Berlin 1925.

Haleck : Das Reserve-Infanterie-Regiment Nr. 208, Oldenbourg 1922.

Hayner, v. Frantzius et Zarn, Otto : Geschichte des Reserve-Infanterie-Regiments Nr. 201, Berlin 1940.

Klauer, Markus : Die deutschen Tunnel am „Mort-Homme“, in Argonnenbote Nr. 9, Jahreszeitung des Deutschen Erinnerungskomitee Argonnenwald e.V., 1999.

Klauer, Markus : Die Höhe Toter Mann während der Kämpfe um Verdun in den annéesn 1916/1917, Remscheid 2001.

Klauer, Markus : Die Höhe 304 während der Kämpfe um Verdun in den Jahren 1916/1917, Remscheid 2002.

Klauer, Markus : Militärgeschichtlicher Reiseführer zu den Schlachtfeldern des Ersten Weltkrieges in Lothringen und im Elsass, Remscheid 2009.

v. Kuhl, Hans : Der deutsche Generalstab in Vorbereitung und Durchführung des Weltkrieges, Berlin 1920.

Kriegsgeschichte des 2. Thür. Feldartl.-Regiments Nr. 55, Naumburg 1924.

Leitfaden für den Unterricht in der Befestigungslehre im Pionierdienst, Verkehrswesen und im Kampf um Festungen auf den Königlichen Kriegsschulen, Berlin 1914.

Marx : Geschichte des 3. Lothring. Feldartillerie-Regiments Nr. 69, Berlin 1927.

Maywald, Werner : Geschichte des Reserve-Inf.-Regts. 206, Berlin 1931.

Meißner, Zezulle : Das Königlich Preußische Reserve-Infanterie-Rgt. Nr. 37, (im Verbands der 10. Res.-Div.) im Weltkrieg 1914/1918, Berlin 1933.

Millotat, C. : Die Schlacht um Verdun 1916 – Zur Anatomie einer Schlüsselschlacht des 20. Jahrhunderts, in Militärgeschichte, Heft 2, 2. Quartal 1996.

Müller-Loebnitz, Wilhelm : Das Ehrenbuch der Westfalen, Stuttgart o.J.

Nash, David : German Artillery 1914–1918, London 1971.

Ortenburg, Georg : Heerwesen der Neuzeit, Waffe und Waffengebrauch im Zeitalter der Millionenheere, Bonn 1992.

Pages de Gloire de la Division Marocaine 1914 1918, Paris o.J.

Péricard, Jacques : Verdun 1914 – 1918, Histoire des combats qui se sont livrés de 1914 à 1918 sur les deux rives de la Meuse, Paris 1934.

Reinhardt, Hans Georg u.a. : Kgl. Sächs. 8. Infanterie-Regiment „Prinz Johann Georg“ Nr. 107 während des Weltkrieges 1914–1918, Dresden 1928.

Riebicke, Otto : Was brauchte der Weltkrieg ? Tatsachen und Zahlen aus dem deutschen Ringen 1914/18, Berlin 1936.

Rogge, Walter : Das Königl. Preuß. 2. Nassauische Infanterie-Regiment Nr. 88, Berlin 1936.

Rust, Fritz : Das 4. Unter-Elsässische Infanterie-Regiment Nr. 143 im Frieden und im Weltkrieg, Band II, Berlin 1938.

Schiedt : Das Reserve-Infanterie-Regiment Nr. 51 im Weltkrieg 1914–1918, Zeulenroda (Thuringe) 1936.

Schulz : Infanterie-Regiment Graf Bülow von Dennewitz (6. Westfälisches) Nr. 55 im Weltkrieg, Detmold 1928.

Dr Schultz, Martin : Das Infanterie-Regiment Vogel von Falckenstein (7. Westfälisches) Nr. 56 im Großen Kriege 1914-18, Berlin 1926.

Schwedt : Das Reserve-Infanterie-Regiment Nr. 204, Zeulenroda o.J.

Graf v. Schwerin, Eberhard : Königl. Preuß. Sturm-Bataillon Nr. 5 (Rohr), Zeulenroda 1939.

Stegemann, Hermann : Geschichte des Krieges, Bd. 1-4, Stuttgart et Berlin o.J.

Utzinger, Adolf : Das Fußartillerie-Bataillon Nr. 39 im Weltkrieg 1914/18, Oldenbourg 1931.

Verdun, Illustrierter Führer durch die Schlachtfelder (1914–1918), Verdun o.J.

Wehner, J.M. : Sieben vor Verdun, Munich 1930.

Wendlandt, Helmuth : Das I. Hannoversche Bataillon des Niedersächsischen Fußartillerie-Regiments Nr. 10, Oldenbourg 1922.

Werth, German : Verdun, die Schlacht und der Mythos, Bergisch Gladbach 1982.

Wilhelm v. Preussen (Kronprinz) : Meine Erinnerungen aus Deutschlands Heldenkampf, Berlin 1923.

Archives de l'armée française,
disponible en ligne sous :
<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/>

Extraits des « Journaux des marches et opérations des corps de troupe » des unités suivantes :

- 3^{ème} Bataillon du 7^e Régiment de marche, 25.05.1915 – 16.09.1919
- 96^{ème} Régiment d'infanterie, 04.08.1917 – 30.12.1917
- 98^{ème} Régiment d'infanterie, 21.11.1915 – 07.05.1916
- 154^{ème} Régiment d'infanterie, 01.06.1915 – 05.02.1920
- 211^{ème} Régiment d'infanterie, 01.01.1916 – 14.04.1916
- 259^{ème} Régiment d'infanterie, 18.08.1914 – 02.04.1916
- 288^{ème} Régiment d'infanterie, 01.01.1916 – 31.12.1916
- 306^{ème} Régiment d'infanterie, 07.04.1915 – 17.06.1916
- 3^{ème} Groupe de l'artillerie divisionnaire de la 69^{ème} DI, 12.08.1914 – 31.10.1916

à titre supplémentaire : Gallica, bibliothèque numérique : Historique sommaire des opérations du 34^{ème} Régiment d'infanterie (du début de la guerre à sa dissolution, le 5 août 1918).